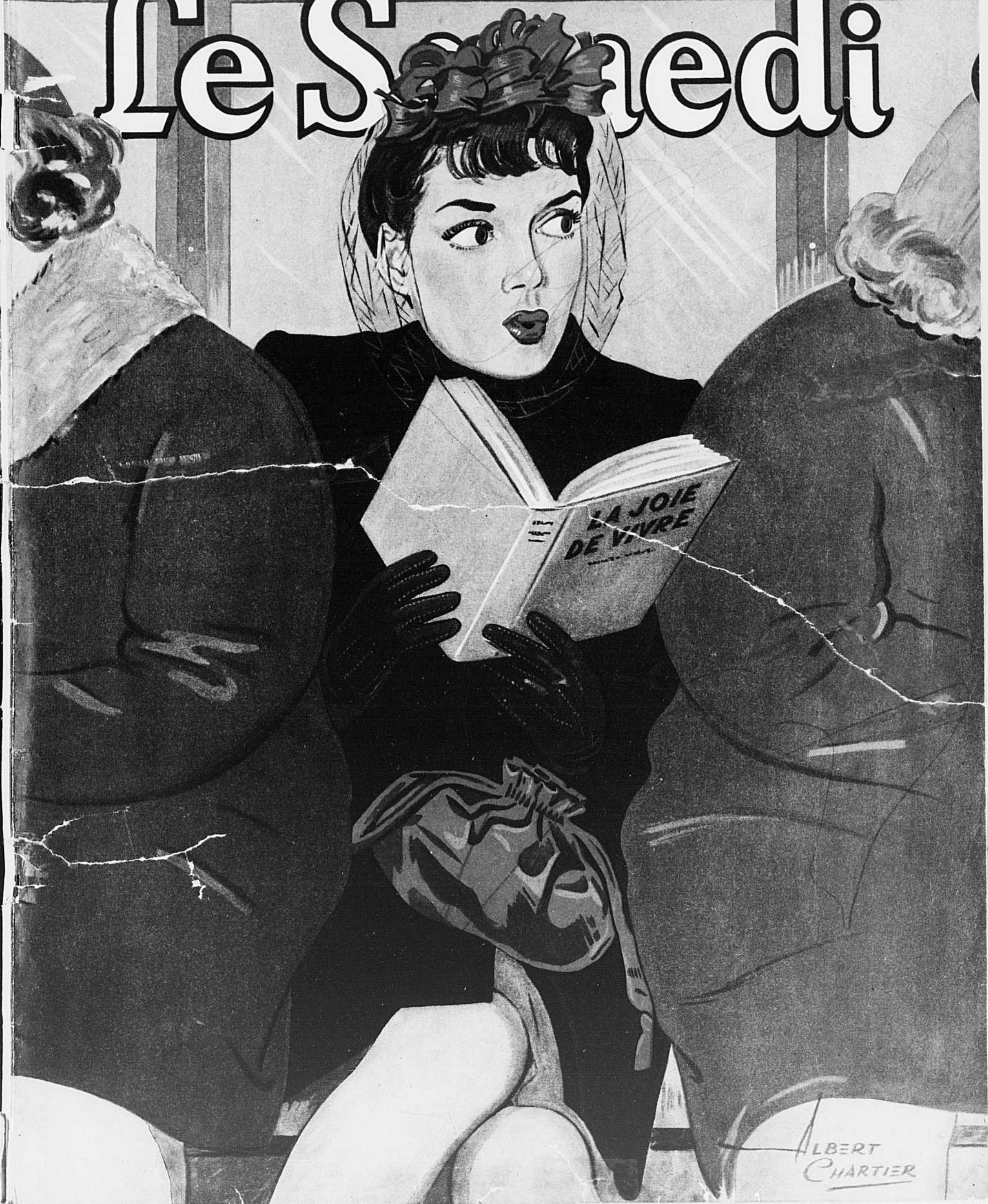


Le Samedi





Quand vous enverrez son prochain colis...

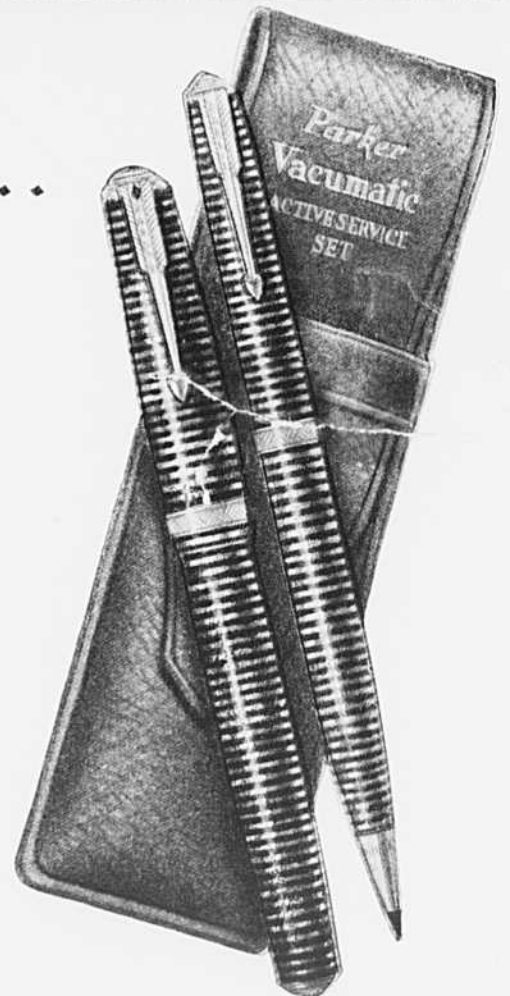
S'il ne possède pas déjà un couple Parker pour le service actif, vous ne sauriez lui faire de cadeau plus appréciable. Ce commode nécessaire d'écriture fait bien dans la poche de tunique. Il comprend un stylo Parker Vacumatic et un crayon de même motif dans un bel étui de cuir. La plume en or 14 carats du stylo Parker Vacumatic a une pointe en osmiridium qui glisse facilement sur tout papier. Le baril télévision breveté lui permettra de voir en tout temps le niveau de l'encre. Ajoutez à cela le crayon Parker à réservoir de mine et vous avez le nécessaire d'écriture le plus populaire chez nos forces armées.

Il lui sera plus facile de vous écrire souvent quand vous lui donnerez un couple Parker pour le service actif. Voyez-les à tout comptoir de bons stylos. Prix de \$5.00 à \$15.00.

THE PARKER FOUNTAIN PEN COMPANY LIMITED, TORONTO

GARANTI POUR LA VIE
Parker
VACUMATIC
REG. T.M.
STYLOS ET CRAYONS

◆ Les stylos qui portent le losange bleu sont garantis pour la vie de leurs propriétaires contre tout, excepté la perte et le dommage volontaire, moyennant 35c. pour frais d'assurance, d'emballage et d'envoi, à condition que le stylo soit envoyé au complet pour recevoir ce service.





*Qu'allez-vous exiger
de votre laveuse ?*



LINGE NET — Vous serez étonnés de constater comme la laveuse Westinghouse nettoie bien votre linge, tout en vous épargnant du travail et du temps.

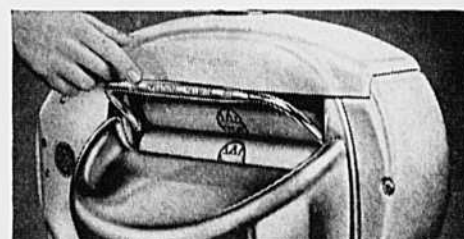


LAVAGE SANS USURE — Cette lettre se passe de commentaires. Elle fait ressortir l'importance du "Lavage sur coussin liquide" pour protéger votre linge ainsi que les tissus les plus fins.

**MODÈLE WESTINGHOUSE
STANDARD QUI FONC-
TIONNE SILENCIEUSE-
MENT ET EFFICACEMENT
APRÈS 37,000 HEURES
D'USAGE... SOIT
L'ÉQUIVALENT DE 370
ANS D'USAGE NORMAL.**



NOMBREUSES ANNÉES D'USAGE : chaque pièce est fabriquée de façon à assurer un fonctionnement parfait, comme en témoignent les résultats de cette épreuve d'endurance (la laveuse fonctionnant avec charge normale).



ESSOREUSE DE SÛRETÉ : pression équilibrée et ajustable pour les divers genres de tissus. Rouleaux durables montés sur coussinets inoxydables et comportant un mécanisme de sûreté perfectionné.



PROTECTION pour le moteur et le mécanisme contre la possibilité de surcharge, etc., grâce au "coupe-circuit Sentinelle de Sûreté" Westinghouse.



CE NOM est la garantie que votre laveuse est le produit d'une maison électrique de renommée mondiale, gage de qualité durable.

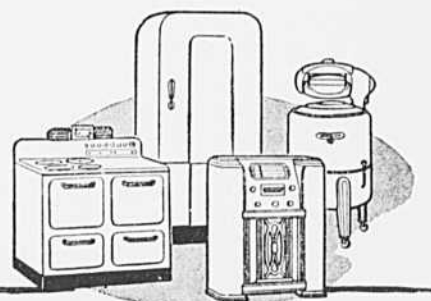
QUAND les laveuses électriques reparaîtront sur le marché et que vous pourrez en acheter une neuve, vérifiez bien que votre choix possède ces trois qualités essentielles :

1. Qu'elle lave le linge net...
2. Qu'elle lave le linge sans l'user...
3. Qu'elle assure de longues années de service sans ennui.

Ce ne sont pas là des qualités que toute laveuse possède naturellement. Elles sont le résultat d'une longue expérience dans la fabrication. Et ce sont ces qualités que les laveuses Westinghouse continueront de vous assurer à des prix à la portée du plus humble budget... quand notre outillage se tournera vers la production de paix.

**CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY LIMITED
MONTREAL — HAMILTON — CANADA**

Westinghouse



REFRIGERATEURS, POÊLES, LAVEUSES, ASPIRATEURS, APPAREILS DE CHAUFFAGE, RADIOS, LAMPES, ÉCLAIRAGE FLUORESCENT



SERVEZ-VOUS DE

PAIN

1/4 de l'énergie du Canada en guerre provient du pain!

IL N'EST PAS ÉTONNANT que le pain tienne la première place dans l'alimentation en temps de guerre! Le pain assure ce surcroît d'énergie essentiel pour supporter la tension et les fatigues des temps de crise.

Aujourd'hui, vous travaillez plus dur, que ce soit à l'usine, au bureau ou à la maison. Deux tranches de pain par repas ne suffisent plus—il vous en faut *au moins trois* pour refaire vos forces et développer l'énergie indispensable pour vaquer à vos occupations.

Le pain est l'une des sources d'énergie les meilleures et les moins coûteuses qui soient. Son rendement au point de vue nutrition ne saurait être plus grand.

Et l'excellent pain que cuit votre boulanger vous fournit une énergie *durable* que ne donnent pas nombre d'autres hydrates de carbone. Chaque parcelle est utilisée et il se digère aisément sans laisser de résidu à éliminer par l'organisme.

Oui, que le pain de votre boulanger soit la base même de chacun de vos repas. Servez-le tel quel, en rôties, en sandwiches, en poudings et de plusieurs autres façons appétissantes.

Tous les membres de votre famille—les enfants surtout—ont besoin de l'énergie que donne le pain de votre boulanger. Mangez-en régulièrement—*au moins trois tranches* par repas!

**ACHETEZ DE
L'ÉNERGIE
DE VOTRE
BOULANGER**



Le pain que vous fournit votre boulanger local prend une importance nouvelle en temps de guerre. C'est l'aliment producteur d'énergie le plus riche et le moins coûteux. Fait avec du lait ou mangé avec du lait, c'est aussi une excellente source de protéines pour la reconstitution des tissus musculaires.

Préparée par les fabricants de la Levure Fleischmann comme contribution au progrès de la santé au Canada

★ EN TEMPS DE GUERRE, MANGEZ UNE TRANCHE DE PAIN DE PLUS PAR REPAS ★

CARNET EDITORIAL

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de
l'Association des Éditeurs de
Magazines du Canada

Le Samedi La Revue Populaire Le Film

975, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

Président: FRED POIRIER
Vice-prés.: GEO. POIRIER
Surintendant: ALBERT PLEAU

Rédacteur en chef:
FERNAND DE VERNEUIL

Chef de la publicité:
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique:
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif:
OSCAR MAJOR

Chef du tirage:
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS:

WILFRID DAOUST
20, Onzième Avenue, Lachine
(Ottawa, Hull, Sherbrooke,
Drummondville, St-Hyacinthe,
Sorel, Granby, Farnham,
Saint-Jérôme, Joliette, etc.,
et les environs.)

A Québec et Lévis:
ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec

Aux Trois-Rivières et au
Cap-de-la-Madeleine:
PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe,
Trois-Rivières

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

ABONNEMENT CANADA SEULEMENT

Un an \$3.50
Six mois 2.00

AU NUMERO: 10 cents

HEURES DE BUREAU:

9 h. a.m. à 5 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours,
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.

Les Deux Oiseaux

IL ETAIT une fois deux beaux oiseaux...

Cela commence comme un conte de fées; si cela peut finir un jour de la même façon, tout sera pour le mieux dans ce qui sera devenu le meilleur des mondes, car vous savez comme moi que les contes de fées finissent toujours bien.

De ces deux beaux oiseaux l'un était une colombe et l'autre, ah! ma foi, l'autre, quel était donc son nom? Il changeait si souvent d'aspect et de plumage qu'on ne l'a peut-être jamais su bien exactement. Comme il renaissait, dit-on, de ses cendres, ce devait être le phénix. Appelons-le donc ainsi.

Or, la colombe et le phénix faisaient fort bon ménage ensemble car je dois vous dire qu'ils personnifiaient respectivement la paix et l'amour. Quand le phénix était absent, la colombe trouvait la vie fort monotone et quand c'était la colombe qui s'envolait, le phénix, à son tour, était bien malade.

Il en claquait même parfois mais, comme je vous l'ai dit, il avait le précieux privilège de renaître de ses cendres. C'est pourquoi, de tout temps, il a suffi qu'une jolie bouche soufflât sur son amour qui semblait éteint pour qu'aussitôt il se rallume. Le feu couvait toujours sous la cendre.

Pour sa beauté peut-être mais pour son malheur sûrement, la colombe était blanche et chacun sait qu'une paix blanche n'est jamais bien prise au sérieux.

De temps à autre, et parfois avec la bonne intention de la voir changer de couleur, des gens lui arrachaient les plumes; hélas, celles-ci repoussaient toujours blanches après un temps plus ou moins long. Il en résultait que la douce colombe de la paix passait les trois-quarts de son temps à être déplumée par l'un ou par l'autre. Il en est d'ailleurs toujours ainsi.

Le phénix, lui, n'était guère mieux partagé; comme pour la colombe, son sort n'a pas changé non plus depuis que le monde est monde. Les gens le poursuivent avec ardeur, l'attrapent quelquefois et s'imaginent toujours être les seuls à bien avoir réussi cet exploit-là. En conséquence, ils lui font tout d'abord mille caresses et jurent qu'ils seront toujours heureux de le posséder; après quoi ils s'habituent à sa présence et finissent par la trouver banale ou même encombrante. Le phénix patiente plus ou moins longtemps puis un jour il estime en avoir assez de ce régime-là et il fiche le camp vers une autre aventure.

Puisque tout arrive en ce bas monde, même les bonnes choses, on voit de temps à autre — exceptionnellement, disent les observateurs pointilleux — on voit, dis-je, le phénix rencontrer la colombe sur sa route et s'installer avec elle sous un toit qui est enfin celui du bon accueil. Leur alliance est alors un gage de durée du bonheur pour ceux qui les ont accueillis.

Ceci revient à dire que la paix sans l'amour n'est pas grand-chose et que l'amour sans la paix vaut encore moins.

La colombe et le phénix peuvent garantir le bonheur non seulement des individus mais aussi celui des peuples. Il s'agit simplement de mettre la main sur les bons oiseaux et pas sur des sosies, sur de trompeuses imitations.

Or, ce qui fait le malheur de l'espèce humaine, c'est la facilité qu'elle a de se contenter aussi facilement des apparences que de la réalité. Très souvent même, elle préfère les apparences qui demandent moins d'efforts ou sont à meilleur marché. Même s'il ne veut pas y penser sérieusement, l'homme a nettement conscience de ne faire qu'un bref passage sur la terre et il se dit que tout ce qui l'intéresse durera bien autant que lui-même ou que son caprice. C'est la fameuse parole d'un roi: "Après moi le déluge!" transformée en règle de conduite générale.

Tout imbu de cette idée malsaine et dangereuse, il en vient donc à se contenter facilement d'imitations brillantes mais éphémères au lieu de s'attacher aux réalités d'une conquête plus longue ou plus difficile mais d'une durée certainement assurée.

C'est pourquoi l'on a vu, depuis le commencement du monde, tant de paix de camelote et tant d'amours de contrefaçon.

Je ne veux pas être trop rude pour l'espèce humaine mais j'ai le droit de donner mon opinion sur elle puisque j'en fais partie; elle est composée d'un très grand nombre de braves gens et d'une poignée de canailles. Une grosse poignée, si vous voulez. Il ne serait pas difficile de s'asseoir tout bonnement sur les canailles et de les étouffer par la simple logique des choses et le poids de la masse. Seulement, voilà...

Seulement, la partie saine a le triple défaut, parce qu'elle est honnête, d'être ou naïve, ou confiante, ou insouciant. Quelquefois les trois choses en même temps et alors cela fait une belle colombe à plumer ou bien un beau phénix à bafouer. Ai-je tort ou raison?

Il en résulte fatalement et malheureusement ceci que la partie saine subit, consciemment ou non, l'influence de la poignée de canailles et qu'elle la suit dans ses idées ou décisions. Cela fait un monde plus pourri en apparence qu'il ne l'est réellement mais les aigrefins et les combinards savent profiter de cette nonchalance qui fait leur affaire.

C'est ainsi que nous en sommes venus, dans la haute et basse politique, à jouer le rôle néfaste d'un immense troupeau de moutons conduit par quelques loups. Notez bien que je ne fais aucune allusion locale et que je parle pour le monde entier, "Nous" c'est l'humanité.

Depuis six mille ans et plus, l'humanité déplume la colombe et sabote le phénix en se disant d'un cœur léger: les plumes repousseront à l'une et les illusions à l'autre. C'est, en effet, ce qui arrive, mais qui paie les frais de la repousse?

Je n'ai pas besoin de vous le dire.

Maintenant, tout ceci est-ce la faute à l'humanité tout entière? à tous les peuples, même s'il y a parmi eux leur contingent de combinards et de canailles? Non. Deux ou trois peuples seulement, dans le monde entier, en sont responsables. Faut-il leur laisser les coudées franches à l'avenir? une fois de plus: Non!

Les temps ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a dix siècles, ou même cent ans ou seulement trente ans; nous ne sommes plus aux époques de la confiance, de la naïveté ou de la simple insouciance mais à celle où il faut lutter rudement si l'on veut vivre ensuite en paix, lutter contre ceux qui transforment la colombe et le phénix en oiseaux rapaces, lutter contre eux, qu'ils soient combinards de petite envergure ou peuples dictaterrorisés prêts à tous les assassinats massifs.

Ce fut l'idéal des vainqueurs de 1918, idéal resté dans les nuages d'où il n'est jamais redescendu; décevante expérience qui ne doit pas se renouveler. Il y a, relégués dans l'ombre, deux beaux oiseaux qui attendent mieux de la bonne volonté des hommes: la colombe qui aimerait bien voir un plumage plus solide et le phénix dont le plus grand désir est de voir une humanité comprendre enfin qu'il vaut mieux s'aimer que s'entretuer.

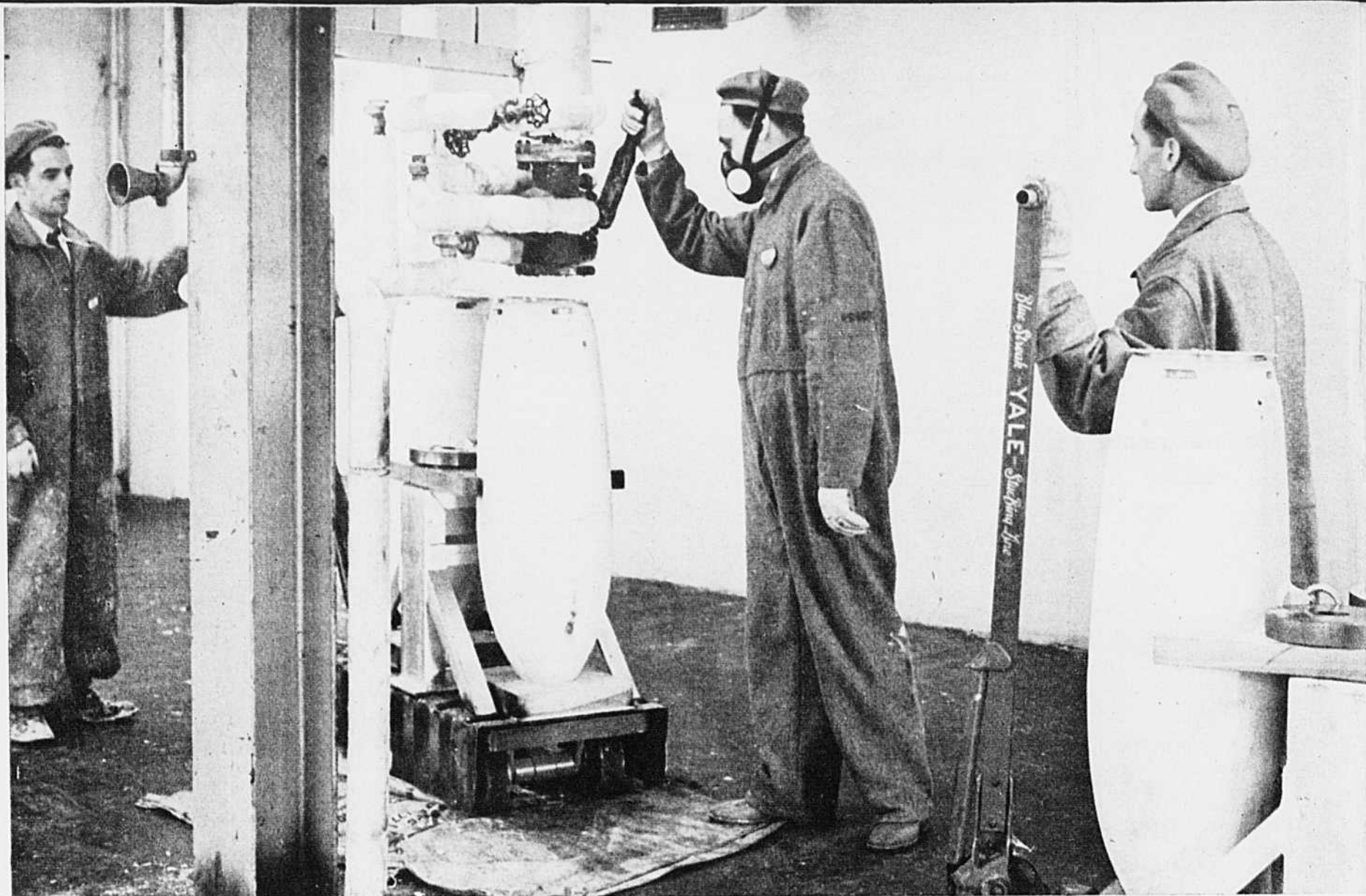
Le phénix est un bien bel oiseau, un trop beau sans doute pour être apprécié comme il convient par tous les hommes; ils le mettent volontiers en cage individuellement mais ils ne sont pas encore arrivés au point de comprendre qu'il devrait seul régler la vie des peuples entre eux; il reste alors la colombe, mais avec celle-ci on peut — et on doit — faire quelque chose.

Elle a été trop déplumée, la pauvre colombe, à venir jusqu'à nos jours, parce qu'elle n'avait pas les moyens de se défendre contre ceux qui lui arrachaient les plumes; il ne s'agit donc que de lui donner ces moyens-là.

Comme plumes, des bonnes baïonnettes bien trempées et, comme peau pour soutenir la plume, une belle peau de blindages d'acier, celle de puissants navires de guerre. Après cela, les gâte-sauces de la cuisine mondiale y regarderont à deux fois avant de plumer une fois de plus l'oiseau blanc.

Et peut-être, cela donnera-t-il une chance à l'autre oiseau, celui de l'amour, de venir s'installer définitivement dans le monde pour le plus grand bien des générations à venir.

FERNAND DE VERNEUIL



L'Art de Faire la Bombe Chronique d'actualité Par Louis Roland

IL Y A DEUX ARTS de faire la bombe : le civil et le militaire. Le premier ne serait pas à sa place dans cette chronique ; laissons-le aux habitués des boîtes de nuit pour nous occuper du deuxième qui prouve son efficacité dans les vols de nuit et ailleurs, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Si la bombe civile a des accointances avec la poudre de riz, la bombe militaire n'a des relations qu'avec la poudre de guerre et autres explosifs. A ce sujet il est intéressant de relater brièvement les principales étapes de l'emploi de la poudre. On croit que les anciens Egyptiens connaissaient quelques mélanges détonnants et l'historien Almacin nous dit que les Arabes auraient employé la poudre nitrée au siège de la Mecque en 690, mais ce n'est qu'au quatorzième siècle qu'on a des documents certains sur l'emploi de la poudre en Europe.

En 1336 la France avait créé un service des poudres et elle possédait des canons en 1338 ; canons de parade ou d'expérience peut-être mais ne paraissant pas devoir servir à la guerre puisque la bataille de Crécy, en 1346, fut une surprise quand les Anglais firent emploi de trois pièces d'artillerie appelées bombardes. Le principal ingrédient de fabrication de la poudre était alors le salpêtre qu'on se procurait d'ailleurs assez difficilement. Une ordonnance royale recruta des "salpêtriers" qui travaillaient pour les arsenaux et avaient mission de gratter les murs des caves chez les particuliers pour y recueillir le salpêtre. On a fait des progrès depuis ce temps-là !

A la déclaration de guerre en 1914, la France possédait dix poudreries et trois raffineries pouvant fabriquer journellement vingt-quatre tonnes de poudre. Six mois plus tard, on fabriquait déjà journellement 80 tonnes de poudre et 100 tonnes d'autres explosifs et, en 1917, la fabrication quotidienne était de 640 tonnes de poudre et 1,064 tonnes d'autres explosifs.

Ce sont là des chiffres qui peuvent paraître énormes, mais que sont-ils auprès de ceux qui concernent

la guerre actuelle ? Peu de chose. Les poudres et explosifs qui se fabriquent actuellement dans le monde entier dépassent tout ce qu'on peut imaginer comme quantité. Pour ne citer que le Canada, on y fait de la poudre à canon, de la poudre de mine, du trinitrotoluène, du dinitrotoluène, des explosifs à démolition et des produits chimiques produisant de la fumée ou du brouillard artificiel, des feux à signalement, des signaux maritimes et fusées.

Il y a, pour cela dans le pays, une cinquantaine d'usines d'explosifs et de produits chimiques et l'on se rendra compte de leur importance à n'en considérer qu'une seule ; celle-ci occupe 450 immeubles construits sur 5,000 acres de terrain. Cette usine a son propre chemin de fer, une multitude de camions, de vastes locaux pour ses employés, un bureau de poste, un hôpital et un hôtel.

Pour alimenter ces usines il faut de la glycérine, de l'acide sulfurique, de la cellulose, des nitrates et

Ces hommes qui travaillent dans une usine de munitions de la Province de Québec "font la bombe" à leur manière en remplissant ces dangereux projectiles avec du trinitrotoluène. Bien que ce ne soit pas des bombes à musique, elles feront tout de même danser les Boches.

(Photo O.F.N.)

de l'ammoniaque ; on y produit également de l'hexachloréthane pour les bombes et obus fumigènes indispensables dans la guerre moderne ; on y fabrique des carbures, du phosphore, des alcools, de l'acétone, de l'aniline et de l'anhydride phthalique. Autant de noms qui peuvent sembler bien étranges aux profanes et ne représentent pourtant qu'une partie de ce qu'il faut pour "faire la bombe" en temps de guerre moderne.

Ajoutons à cela l'art de fabriquer les fusées, lesquelles accompagnent leurs grosses sœurs les bombes en maintes occasions ; c'est un art qui s'est montré tout d'abord plein de difficultés que le public est loin de soupçonner. Il faut pour cela une poudre que, même en Angleterre, très peu d'usines fabriquaient ; cette fabrication demande un charbon de bois tiré du cournoillier ou du bourdaine, deux bois très rares au Canada. De longues et patientes recherches ont dû être faites avant de découvrir ce fameux cournoillier en quantité suffisante. On a alors immédiatement coupé ces arbres et on les a envoyés à l'usine pour prévenir un sabotage possible. Une fois rendus à l'usine ils étaient en sécurité et on les employait selon les besoins.

Par la suite on a découvert un autre bois du pays pouvant rendre les mêmes services mais on comprend facilement qu'avant cela, la fabrication de la poudre à fusée était d'une fabrication plutôt incertaine.

Quand elle a été à son sommet, la production des explosifs et des produits chimiques au Canada a été d'environ dix mille tonnes par semaine ; depuis le début de la guerre elle a largement dépassé le million de tonnes.

Comme le dit un excellent livre publié par le Ministère des munitions et approvisionnements, il a fallu plus que des muscles et du cerveau pour arriver à une production rapide d'explosifs. Pour hâter celle-ci, il y a des gens qui ont risqué leur vie. Pour ne pas retarder la production [Lire la suite page 45]

Dans le Monde Sportif

CHOSSES ET AUTRES

■ Le conseiller municipal Frank Hanley voudrait rendre la natation obligatoire dans nos écoles. Nous avons encore un tas de croûtes à manger avant que nos dirigeants prennent une si louable décision! Combien faudra-t-il prévoir de dépenses pour compléter cette organisation? Avez-vous quelque espoir qu'une forte somme sera accordée, annuellement, à cet effet? Evidemment, tout cela coûterait cher. Mais, qu'est cette dépense auprès du capital de santé qu'ils donneraient à ces enfants? Combien de vies sauverait-on, tous les ans, si tous les enfants apprenaient à nager?... N'est-elle point agréable et forte, cette sensation qu'éprouve le nageur au sein de l'élément qu'il divise, qu'il repousse, usant son énergie, quelquefois pendant des heures, dans une lutte contre un courant?... Quand verra-t-on tous les élèves de toutes les écoles de notre province avoir la possibilité d'apprendre à nager, si leur constitution le leur permet? Peut-être, quand nos dirigeants sacrifieront leurs petits intérêts particuliers aux intérêts supérieurs de la patrie... Tout homme, qu'il aime ou non le sport, devrait savoir nager.

■ Le lieutenant Jos. Gagnon, ancien champion boxeur des poids mouches et poids coqs amateurs du Canada, a plusieurs cordes à son arc. Au camp militaire de Farnham, le jeune Jos. dirige le rayon du tir. Nous ne voyons pas pourquoi les autorités militaires ne permettent pas au populaire boxeur blond de la Côte St-Paul de livrer quelques combats au sein de nos professionnels. Jos. Gagnon a une puissance d'attraction aux guichets, enviée par plusieurs boxeurs de Montréal et par les promoteurs de boxe, tout particulièrement.

■ Depuis quelques semaines, on accuse de collaborationnisme des vedettes françaises du cinéma, du théâtre, du sport, etc. Alfred Cortot, le célèbre pianiste, Danielle Darrieux, Pierre Fresnay, époux de la talentueuse Yvonne Printemps, Maurice Chevalier, Georges Carpentier, ancien champion mondial des boxeurs mi-lourds, Charles Rigoulot, champion du monde des poids et haltères qui, dit-on, a perdu 60 livres depuis deux ans, Henri Deglane, ex-champion mondial de la lutte libre. Plusieurs d'entre eux furent relâchés... Nous ne pouvons pas croire que Deglane et Rigoulot, deux gentils-hommes en tout temps, se soient rendus coupables d'actes de trahison. Il se pourrait que ces deux lutteurs aient donné des exhibitions de lutte sous les yeux d'officiers nazis, mais de là à ne pas servir les intérêts de leur patrie, il y a une marge. A notre sens, il est impossible que Deglane et Rigoulot aient pu passer des informations à l'ennemi. On pourrait peut-être les condamner d'avoir donné de petites chances à leurs antagonistes sur le matelas, autrement dit de s'être laissés vaincre par des adversaires de moindre valeur! Bref, on ne pourra jamais faire d'un Français un Allemand!

■ Réponses à M. J. Labrie, Québec : Voici les noms des joueurs des ligues majeures, qui ont réussi à conserver une moyenne au bâton de .400 et plus, durant une saison entière :

A. Anson, Chicago, .407 en 1879 et .421 en 1887; R. Barnes, Chicago, .403 en 1876; D. Brouthers, Détroit, .419 en 1887; L. Browning, Louisville, .471 en 1887; J. Burkett, Cleveland et St-Louis, .423 en 1895, .410 en 1896, .402 en 1899; T. P. Burns, Baltimore, .401 en 1887; F. Clarke, Louisville, .406 en

Par Oscar Major

1897; Ty Cobb, Détroit, .420 en 1911, .410 en 1912, .401 en 1922; E. Delehanty, Philadelphie, .400 en 1894, .408 en 1899; Hugh Duffy, Boston, .438 en 1894; F. Dunlap, St-Louis, .420 en 1894; T. J. Esterbrook, New-York Metropoles, .408 en 1884; Harry Heilmann, Détroit, .403 en 1923; Rogers Hornsby, St-Louis, .401 en 1922, .424 en 1924 et .403 en 1925; Joe Jackson, Cleveland, .408 en 1911; Willie Keeler, Baltimore, .432 en 1897; Napoléon Lajoie, Philadelphie, .405 en 1901; D. Lyons, Phil. Athlétiques, .469 en 1887; Denny Mack, Louisville, .410 en 1887; J. F. O'Neill, St-Louis, .492 en 1887; D. Orr, N.-Y. Metropoles, .403 en 1887; P. Rad-

ford, N.-Y. Mets, .404 en 1887; W. H. Robinson, St-Louis, .426 en 1887; George Sisler, St-Louis, .407 en 1920 et .420 en 1922; J. Stenzel, Pittsburgh, .409 en 1893; H. Stovey, Athlétiques, .404 en 1884 et .402 en 1887; Bill Terry, N.-Y. Giants, .401 en 1930; S. Thompson, Détroit, .406 en 1887 et .403 en 1894; G. A. Turner, Philadelphie, .423 en 1894; Ted Williams, Boston, .406 en 1941.

CE QUE L'ON PEUT FAIRE AVEC DES HALTERES DE 2 OU 5 LIVRES

Les temps froids s'en viennent et, avec eux, les exercices de culture physique à l'intérieur. Le "home-trainer", la machine à ramer, les exercices sont, certes, à recommander pour aboutir à une sudation abondante. Toutefois, ces appareils encombrants sont facilement remplaçables par une modeste paire d'haltères de 5 livres chacun pour le sexe fort, de 2 livres chacun pour le beau sexe. La dépense n'est pas lourde. En tout cas, elle n'est nullement comparable avec celle de l'achat d'une machine d'entraînement. Après tout, l'on désire la santé, l'équilibre et l'harmonie physique. On doit se donner quelque peine pour les obtenir.

Que doivent faire, avec leurs légers haltères, ces dames et messieurs? 17 mouvements qu'ils répéteront chacun cinq fois par jour au début, puis, progressivement, jusqu'à vingt fois.

Quand ils seront arrivés à vingt fois, ils auront alors atteint le maximum qu'il ne faudra pas dépasser. Ils n'auront qu'à continuer journellement ces vingt fois dix-sept mouvements pour se maintenir en bonne condition physique. Ce n'est pas plus malin que ça! S'ils ambitionnent davantage, il suffira d'augmenter le poids de leurs haltères. Mais ce sont là des desserts, le plat de résistance, la base, ce sont les dix-sept mouvements.

1.—Placer ses poings, terminés par les haltères, derrière la base de la tête et fléchir le buste, à droite puis à gauche alternativement. Excellent travail pour l'abdomen.

2.—La jambe droite légèrement fléchie, la jambe gauche tendue en arrière, effectuer des déploiements de buste en avant, jusqu'à la position horizontale. Travail complet des lombaires.

3.—Se coucher à plat ventre, les coudes pliés plus haut que les épaules, relever le buste en arrière. Exercice pénible mais efficace pour la colonne vertébrale.

4.—Le corps droit, les bras dessinent deux larges demi-cercles latéraux. Un exercice respiratoire.

5.—Jambes écartées, corps droit, faire tourner le corps, sauf les pieds, de gauche à droite et de droite à gauche, les bras tendus horizontalement, ce qui fixe les cuisses.

6.—Même exercice que le mouvement No 1, avec cette différence que les bras sont élevés vers le ciel.

7.—Jambes légèrement écartées, plonger le buste en avant, en faisant passer les bras tendus entre les mollets.

[Lire la suite page 46]



La majorité des jeunes vedettes du cinéma américain sont remarquables par leurs formes corporelles, qu'elles doivent à la pratique journalière de la culture physique. La jeune Angela Greene, de Warner Bros., ne fait pas comme certaines jeunes filles d'un peu partout, qui ne mangent pas pour garder leur ligne et qui risquent de devenir des proies faciles pour la tuberculose.



Du Crépuscule à l'Aube

Récit par
Luc Bussière

Ceci se passe en France. Nous aurions pu en faire le dénouement plus romanesque ; mais par souci d'authenticité, nous avons voulu respecter jusqu'à la fin le récit qui nous a inspiré cette nouvelle.

Allégé de sa cargaison de munitions et d'armes, parachutée au-dessus du refuge des patriotes savoyards une heure plus tôt, le grand avion canadien glisse à 25,000 pieds d'altitude, nez à l'est, vers l'aérodrome anglais.

Il porte à son bord le pilote Bernard Landry, le co-pilote Raymond Martineau, le navigateur Edouard Picotte et le mitrailleur Serge Rainville. Mu par le puissant effort de ce quadruple cerveau, l'oiseau métallique sépare l'espace de ses flancs racés. Tout est si continu, si régulier, si constant dans cette chute horizontale que les aviateurs se croiraient dans quelque sous-marin aux formes bizarres filant dans une eau bleue où frétille les poissons d'or des étoiles plutôt que dans un bombardier survolant la France et les gueules des canons nazis.

Soudain une étrange discordance interrompt le ronron des moteurs. D'un même mouvement l'équipage se tourne vers le pilote, cet homme qui contrôle tous les réflexes de l'appareil. Ils n'ont pas peur, ils attendent simplement une explication.

Landry, les deux mains sur la demi-roue, comme incorporé au fuselage, ne bouge même pas la tête, qu'il tient engoncée dans son large col de cuir.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc à tousser comme ça ? demande Martineau.

Sans ouvrir les lèvres le pilote indique d'un mouvement des paupières le tableau fluorescent étoilé de cadrans. Une aiguille s'appuie à gauche.

— Plus d'essence ?...

— Non...

La monosyllabe, mêlée au bruit maintenant saccadé des engins, introduit un froid sous les cuirs.

— La tempête nous a fait dériver ?

— Oui, avec ça que le vent nous freine.

Pendant les quelques secondes qu'a duré ce dialogue, les hoquets des moteurs se sont espacés.

— Vos parachutes, jette Landry.

Les moteurs ont quelques soubresauts, se taisent ; les hélices s'immobilisent. A 25,000 pieds dans les airs, le lourd avion est brusquement livré aux lois de la pesanteur.

— Passe-moi les commandes et va mettre ton parachute maintenant, dit Martineau.

— Non. Je continue de piloter... Si nous descendons tous en parachute, l'avion s'écrasera près de nous, et se serait trop facile pour les Allemands de nous repérer, tandis qu'en le maintenant à vol plané je puis le conduire assez loin.

— Mais qu'est-ce que tu vas devenir, demande Picotte.

— Oh ! ça, (et Landry hausse les épaules), ça fait partie du jeu. D'ailleurs qui vous dit que je ne

réussirai pas à me couler dans un bon vent qui me portera jusqu'à la Manche. Rendu là j'amerrirai du mieux que je pourrai. Il y a toujours des embarcations pour nous recueillir.

— Tout de même tu ne vas pas...

— Pas le temps de discuter. Faites votre petite affaire et laissez-moi faire la mienne, coupe Landry, héroïquement entêté.

Le ton n'admet pas de réplique. Une porte est ouverte, blessant l'oiseau d'acier d'un grand trou noir au flanc, et de cette plaie tombent comme trois énormes gouttes, les trois hommes. Les grandes fleurs de toile s'épanouissent, blanches pour la lune, noires pour la tête au-dessous. L'esprit des aviateurs est concentré dans leur regard qui palpe à travers l'obscurité cette grande tache noire qui monte, qui monte. Qu'ils touchent.

C'était dans un champ en bordure d'une route. Le saut n'avait fait heureusement aucune victime. Après avoir dissimulé leurs parachutes dans un fourré, les trois aviateurs s'apprêtaient à se diriger vers les lumières qui clignotaient là-bas, à moins d'un petit mille, quand ils entendirent un pas grincer sur le gravier. Les mains se crispèrent sur les revolvers. Après s'être rapidement concertés, Picotte appela :

— Qui va là ?

— Français, répondit l'ombre.

Il y avait neuf chances sur dix que ce fût un ami. C'était en effet un vrai Français de France, ancien instituteur au village de X... Il avait vu atterrir les aviateurs et les pria de le suivre chez lui.

Quelques minutes de marche prudente à travers les labours conduisirent le petit groupe à l'arrière d'une maisonnette, située à l'écart du village, et dont une fenêtre était illuminée. Pierre Lescaut — c'était

le nom de l'instituteur — referma soigneusement la porte derrière les trois Canadiens, et les fit pénétrer dans une pièce en retrait, afin d'éviter les regards indiscrets des nazis ou des collaborationnistes.

Il appela ensuite sa fille, Jocelyne, qui se trouvait à l'étage supérieur.

— Ma petite fille, lui dit-il en la voyant apparaître dans l'escalier, je te présente trois aviateurs canadiens en panne. Mes amis, je vous ai dit que j'étais veuf, mais je me suis réservé jusqu'à cet instant le plaisir de vous révéler l'existence de ma fille, Jocelyne, secrétaire, journaliste, et unique consolation de son vieux père...

La conversation devint tout de suite très cordiale.

Jocelyne Lescaut n'avait pas pour plaire aux trois hommes que son caractère de Française et de patriote, elle y joignait une féminité qu'il aurait fallu être insensible pour ne pas admirer. Sa réserve s'accompagnait d'une gentillesse charmante, et pendant que les aviateurs se restauraient, une petite rivalité surgit entre eux; c'était à qui s'attirerait son regard ou son sourire.

— Vous nous avez dit tantôt que Mademoiselle Lescaut était journaliste, fit remarquer Martineau. Je vous avoue que ce titre m'étonne un peu, en raison des circonstances.

— Ah! oui, c'est vrai que je ne vous ai pas expliqué, dit Lescaut. Eh! bien, si étrange que cela paraisse vous vous trouvez en ce moment dans la salle de rédaction d'un journal clandestin français. C'est ici que se fait, presque au nez des Verts, la feuille "Libération", une réplique de celle des grandes villes. Vous êtes sans doute au concert de l'existence de plusieurs centaines de ces journaux souterrains?

— Oui, en effet, j'ai même eu l'occasion d'en lire quelques numéros passés à Londres en contrebande.

— Jocelyne s'occupe des nouvelles de sabotage ou autres, et moi, je me charge de l'article de fond. Pour ce qui est des presses, elles se trouvent actuellement dans la cave de l'un de mes amis. Mais comme les nazis recherchent continuellement les sources de la publication, nous sommes obligés de déménager assez souvent.

— C'est vraiment admirable cette organisation à deux pas des Allemands, s'émerveilla Rainville. Mais, dites-moi, comment faites-vous pour communiquer avec les gens des presses?

— Je m'arrange habituellement pour les rencontrer en quelque endroit public pour ne pas éveiller les soupçons. En cas d'urgence j'ai ceci.

Et le vieux instituteur allant au mur fit jouer un ressort secret dissimulé par une moulure. Une porte s'ouvrit découvrant un téléphone.

— Cela tient presque de l'in vraisemblable, dit Martineau.

— Et pourtant cela est, puisque régulièrement tous les quinze jours un autre numéro de "Libération" sort des caves pour aller remonter le courage des patriotes. Quelques escarmouches isolées ont déjà éclaté dans les montagnes de la Savoie, comme vous le savez.

L'ardent patriote leur donna d'autres détails du fonctionnement de la feuille clandestine. Mais le temps n'était pas à la causerie. Tout près d'eux l'ennemi veillait et pouvait à tout moment les surprendre. Et alors...

Lescaut, avec l'assurance d'un homme qui en a l'habitude, établit leur programme. Ils iraient se reposer quelques heures au grenier, puis partiraient aux premières heures de la matinée vers la Savoie.

— Mais qui nous conduira jusque là sans anicroche, demanda Rainville.

— Ma fille...

Mademoiselle?

— Oui, ma fille. Elle connaît tous les chemins écartés, et saura bien vous conduire jusqu'aux patriotes. Ce n'est pas la première fois, allez, qu'elle joue ce petit jeu périlleux. Bien d'autres avant vous ont passé sous ce toit, et aujourd'hui ils doivent de nouveau combattre l'ennemi dans les airs. Qui sait même s'ils ne font pas partie des aviateurs chargés de pilonner les Verts du côté de la Normandie.

— L'invasion... l'invasion, soupira le navigateur Picotte comme s'il se parlait à lui-même. Dire que l'invasion est commencée et que nous ne serons pas là pour le plus beau du bal. Moi qui me promettais d'y décrocher à tout le monde la D.F.C.

— Braves petits, murmura Lescaut, ému. Peut-être votre désir de gloire sera-t-il comblé plus tôt que vous l'espérez.

— Oh! Dieu sait quand nous pourrions revoir l'aérodrome, le mess, le camarade Landry... pauvre Landry... la bataille dans l'espace.

— Fiez-vous à ma fille, et je vous promets qu'il s'écoulera peu de semaines avant que vous repreniez l'air. Dès la frontière suisse franchie, des amis à moi auront tôt fait de vous faire passer en Angleterre. Et maintenant assez causé. Suivez-moi au grenier où vous passerez les prochaines vingt-quatre heures. Vous trouverez là tout ce qu'il faut pour vous restaurer demain. Je vous précède avec la lampe.

S'ils n'avaient écouté que leur immense fatigue les trois héros de l'air auraient suivi leur sauveur avec empressement, mais leur lassitude avait un contrepoids: leur cœur. En montant là-haut sous les combles, ils ne pourraient plus voir évoluer, légère et gracieuse, la fille de l'ancien maître d'école. Aussi est-ce à regret, et presque à reculons, qu'ils s'engagèrent l'un après l'autre, à la suite de Lescaut, dans l'escalier.

Le jeune Picotte manœuvra si bien qu'il réussit à y monter le dernier, et encore s'arrêta-t-il dès les premières marches pour sourire une dernière fois à la jeune fille, lui redisant bonsoir, oubliant qu'il l'avait déjà fait à plusieurs reprises depuis quelques minutes. Rainville, qui le précédait, jaloux de ce qu'il considérait comme une injustice, l'interpela:

— Allons, suis-nous, pas plus à toi qu'à nous!

Les quatre hommes, silhouettés un moment sur le cercle lumineux de la lampe, se perdirent dans un détour de l'escalier. Songeuse, Jocelyne rangea quelques chaises et commença de dénouer ses cheveux quand elle tressaillit et resta soudain figée dans son attitude, les bras levés. Un poing avait heurté la porte de la cuisine. Qui était-ce? A cette heure avancée, on ne pouvait s'attendre qu'à une visite indésirable. Si les Allemands avaient aperçu le petit groupe? Si c'était eux qui venaient perquisitionner? On frappa de nouveau plus impatiemment.

— Qui est-ce, demanda la jeune fille d'une voix qu'elle fit le plus ferme possible.

— C'est moi ton cousin, Raymond Dumontier, répondit-on du dehors. Ouvre-moi, Jocelyne. Tu prends bien du temps.

— Patience, je viens. Laisse-moi le temps de m'essuyer les mains; j'étais à me les laver.

La vérité est que Jocelyne Lescaut ne voulait pas recevoir son cousin pendant l'absence de son père pour la raison que nous verrons plus loin. Elle cherchait donc à gagner du temps en invoquant ce prétexte.

Les fenêtres avaient été naturellement bouchées avec soin et il était impossible, en regardant de l'extérieur, de voir les gestes de ses occupants; la tactique pouvait donc être soutenue.

Cependant, au bout de quelques minutes, Dumontier réclama de nouveau l'entrée.

La jeune fille ne savait comment le faire attendre davantage quand enfin elle entendit l'escalier gémir sous le pas de son père.

— Je n'avais pas le dos tourné qu'ils étaient déjà endormis, de dire celui-ci en débouchant dans la cuisine. Pauvres petits, pourvu que...

— Chut! s'empressa d'avertir Jocelyne, en mettant son doigt sur sa bouche.

— Quoi! qu'est-ce qu'il y a? demanda l'instituteur à voix basse.

— Le cousin Dumontier est là, à la porte. Il y a déjà quelques minutes que je le fais attendre. Tu comprends, je ne voulais pas le recevoir seule.

— Raymond Dumontier, le collaborationniste! Allons, qu'est-ce qu'il me veut encore celui-là, et à une heure aussi tardive?

La voix du cousin s'éleva de l'autre côté de la porte.

— Jocelyne, vas-tu ouvrir? Tu vas finir de t'essuyer les mains, oui?

— Qu'est-ce qu'il dit? T'essuyer les mains?

— C'est un prétexte que j'avais trouvé pour le retenir dehors en attendant que vous redescendiez de là-haut.

— Bon, bon, je vais ouvrir.

Lescaut tira les verrous, et ouvrit. Dumontier ébaucha une grimace en apercevant son oncle; il était évident qu'il aurait préféré avoir quelques instants de tête-à-tête avec sa gentille cousine. Bien qu'une certaine symétrie de traits pût le faire classer parmi les jolis garçons, la physionomie du nouveau venu laissait une impression désagréable.

— Ah! tiens, vous êtes là, mon oncle, s'exclama-t-il d'un air narquois, une fois la grimace réprimée. Je vous croyais au grenier. J'ai vu comme une lueur à l'œil-de-bœuf tantôt.

— C'était moi; mais je suis redescendu, voilà tout. Ça te déplaît que j'aille dans "mon" grenier?

— Ça m'est parfaitement égal. D'ailleurs tout m'est parfaitement égal... sauf une chose. Tu sais laquelle, coupa Lescaut. Mais laisse-moi te dire, mon garçon, que ma fille n'est pas pour un collaborationniste de ton espèce. Si tu es venu pour renouveler tes instances, je n'ai qu'un conseil à te donner. Celui de te retirer et d'aller te coucher. Il commence à se faire très tard. Allons, qu'est-ce que tu me veux?

— Tout simplement vous dire deux mots en particulier.

— Tu sais que je n'ai pas de secret pour ma fille, tu peux parler devant elle.

— Vous pourrez raconter à Jocelyne ce que je vais vous dire, vous devrez même le lui rapporter. Mais il faut que nous soyons seuls d'abord.

[Lire la suite page 13]





Marionnettes

Nouvelle par Laure Basque

DIX-HUIT ANS. Premier bal! premier émoi. Eveil de coquetterie. Révélation soudaine de sa beauté.

Elle entre après tous les siens; est surprise de voir tant de monde, occupé de tout autre chose, que d'elle-même. «Son bal!» ça aura été la grande affaire de l'année dans sa famille! et ma foi, ici, personne ne semble s'en douter! Sa robe, déclarée une «merveille» par grand-père, n'est plus qu'un chiffon

nuageux, auprès de tant d'autres éblouissantes. Sa «grâce» proclamée par maman, s'évanouit dans une abominable gaucherie.

Elle ne sait que faire de ses volants vaporeux, pour s'asseoir; ne sait comment tenir ses mains, ne sait plus où regarder!...

Elle gardera les yeux obstinément baissés, car c'est exaspérant de voir tous ces jeunes Messieurs, s'avancer dans sa direction, et s'arrêter toujours avant d'arriver jusqu'à elle.

— Mais certainement, Monsieur. Hélène! Monsieur te fait l'honneur de t'engager.

Et maman désigne un jeune homme charmant et timide, qui n'a pas osé s'adresser à elle. Elle va.

Charmant, certes! car il l'a distingué! timide, oh! ridicule-ment! car il se tait. Il la guide doucement, si doucement, qu'elle ne s'en aperçoit pas. Heureusement, Hélène a pris des leçons de danse... son cavalier en saura quelque chose!

— Elle l'entraîne, lui marche sur les pieds, lui fait perdre la cadence... et, naturellement, le rend responsable de cela.

Ah! c'est donc ça un bal!...

La voici sur sa chaise... elle voudrait bien partir! Elle a grande envie de pleurer. Elle qui croyait être sollicitée à chaque instant!... «Tu ne manqueras pas de cavaliers!» avait affirmé grand-père.

[Lire la suite page 16]



*Vous êtes Invités
à vous régaler de*

la soupe préférée d'un littoral à l'autre

Venez, approchez votre chaise, prenez votre cuiller et goûtez! Pas besoin d'une seconde invitation! Car où pourrait-il y avoir ailleurs une soupe aussi agréable à l'oeil que la Soupe aux Tomates Campbell's? Elle excite votre appétit et plaît à votre palais. C'est la soupe à laquelle tout le monde fait bon accueil chaque fois qu'elle est servie.

Et ce n'est pas surprenant! Elle est préparée avec les meilleures tomates, provenant de graines spécialement sélectionnées... qui sont cuites et assaisonnées selon une recette qui a depuis longtemps fait ses preuves et qui assure la perfection.

Oui, l'on vous invite... une fois de plus... à vous asseoir devant des assiettes de cette soupe délicieuse et favorite, pour votre régal et pour votre santé. Pourquoi pas demain au lunch ou au souper?

Recherchez l'étiquette rouge-et-blanc



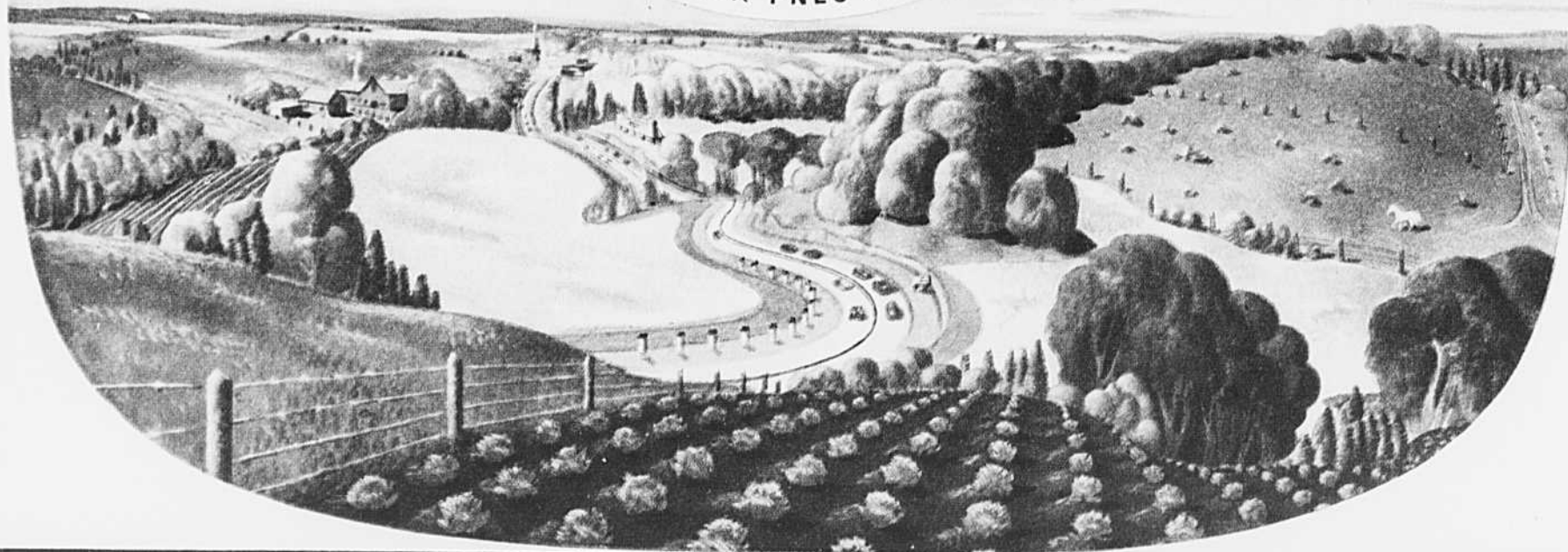
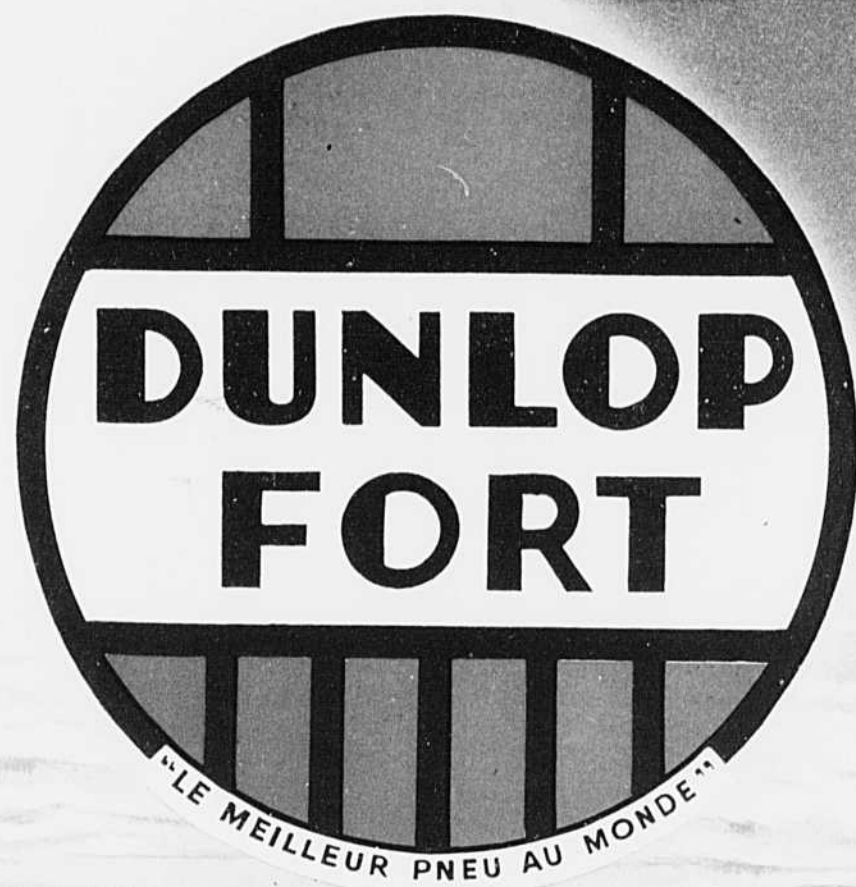
SOUPE AUX TOMATES *Campbell's*

Préparée par Campbell's au Canada

DIFFÉRENTES SORTES AU CHOIX : Asperges - Bœuf - Bouillon - Céleri - Poulet et Riz - Poulet et Gombos - Poulet et Nouilles - Consommé - Crème de Champignons - Mock Turtle - Queue de Bœuf - Pepper Pot - Potage Ecossais - Tomates - Légumes - Légumes et Bœuf - Légumes à la Végétarienne.



Partout des feuilles sur le sol...
Moi — je ratisse à l'aventure,
Et les oiseaux prennent leur vol
Pour chercher ailleurs leur pâture!



Il battra la marche sur les routes de paix

Du Crépuscule à l'Aube

[Suite de la page 9]

— Puisque vous avez des choses si importantes à confier à mon père, je me retire, monsieur mon cousin, jeta ironiquement la jeune fille avant de disparaître dans la pièce contiguë.

Un silence de quelques secondes suivit ce départ. Un silence lourd de l'astuce du jeune, de l'indignation de l'autre. Les deux hommes se toisaient, antagonistes d'esprit.

— Parle, ordonna Lescaut enfin. Quel est le motif de ta présence ici ?

— Je serai bref, mon cher oncle, commença Dumontier. Malgré l'ordre de la Kommandantur, interdisant sous peine de mort de donner asile à des ennemis de l'Allemagne, vous cachez actuellement trois aviateurs alliés dans votre grenier... Non, non, inutile de nier, s'empressa-t-il d'ajouter en voyant son oncle esquisser un geste. Je vous ai vus tous les quatre dans le sentier il y a une heure. Je vous dirai même que ce sont trois Canadiens parlant français comme nous. Là, vous voyez que je suis bien renseigné...

— Je vois surtout que j'ai affaire à une canaille, gronda l'instituteur. Continue.

— Merci. Donc, si le lieutenant Von Greuffer savait que vous donnez l'hospitalité à trois ennemis, quelque chose me dit que vous passeriez un mauvais quart d'heure, mon cher oncle. Or, comme je ne suis pas un méchant garçon au fond, je ne dirai pas un mot au lieutenant.

Dumontier s'arrêta, espérant un réflexe, une réaction de son oncle. Rien ne vint. Lescaut restait impassible, comme dans l'attente du reste.

— Décidément, s'étonna la collaborationniste, vous n'avez pas la reconnaissance facile. J'ai actuellement sur vous un pouvoir de vie et de mort et vous ne me remerciez même pas de ne pas l'exercer contre vous.

— Je te connais trop, mon neveu, pour te savoir susceptible de magnanimité, rétorqua le vieil instituteur. Tu me détestes parce que je suis pour toi un reproche vivant. Un traître n'est jamais à l'aise devant un homme d'honneur. Je sais que tu voudras faire payer chèrement ton silence. Allons ! parle clairement, que veux-tu en échange ?

Le jeune homme laissa tomber un simple mot, un nom :

— Jocelyne.

L'autre bondit.

— Ah ! Canaille ! Oser me proposer un semblable marché, à moi Pierre Lescaut ! Comme si je pouvais faire le malheur de ma fille pour sauver ma peau ! Jamais, entends-tu, jamais Jocelyne ne sera pour toi, pour un gredin de ton espèce, jamais.

— Vous feriez peut-être mieux de la consulter avant de...

— Non, la petite est trop généreuse. Elle se sacrifierait peut-être pour son vieux père. Ah ! je ne sais ce qui me retient de t'étrangler, s'écria Lescaut, révolté d'un pareil chantage.

— Il vaut mieux pour vous de demeurer calme, mon cher oncle, gouailla le traître.

— Ne m'appelle plus ton oncle. Je te renie comme mon neveu, Raymond Dumontier.

— Oh ! ça vous savez, ça ne fait ni chaud ni froid. Alors, vous refusez de me donner Jocelyne ?

— Si je refuse ! Tu n'es même pas digne de lever les yeux sur elle.

— Bon, c'est vous qui l'aurez voulu. Je m'en vais de ce pas raconter l'affaire à mon bon ami Von Greuffer. Comme il est friand de ce genre

d'histoire, votre geste hospitalier ne manquera pas de l'intéresser au plus haut point.

— Sors d'ici, misérable, sors, éclata Lescaut, incapable de contenir plus longtemps sa colère. Il est heureux que ma pauvre sœur ne soit plus vivante pour voir l'abjection de son fils. Sors, sors, entends-tu, ou je ne réponds plus de ma patience.

— Bon, bon, je m'en vais, mais préparez-vous à recevoir la visite de Von Greuffer, mon cher oncle. C'est lui qui sera heureux d'apprendre que...

Le reste se perdit de l'autre côté de la porte que Lescaut avait brusquement fermée. Comprenant que le cousin était parti, Jocelyne revint. En la voyant paraître, le vieil instituteur se fit violence pour ne pas trahir l'agitation où l'avaient plongé les propos de son ci-devant neveu, afin de ne pas attirer les questions de sa fille.

Quand il se sentit suffisamment maître de sa voix :

— Jocelyne, ma petite fille, dit-il, il va falloir réveiller nos amis canadiens immédiatement.

— Immédiatement ! Mais vous aviez dit...

— Les circonstances se sont modifiées.

— Est-ce que Raymond les aurait aperçus ?

— On a tout à craindre d'un homme comme lui, se contenta de répondre le patriote. Allons ! ma petite, va les réveiller, hâte-toi. Pendant ce temps je prépare le sac aux provisions.

Vite ! Vite !

— Bien, papa.

Habitée d'obéir aux ordres paternels parce qu'elle les savait toujours dictés par la raison, la jeune Française ne posa pas d'autres questions et disparut dans l'escalier, avec la lampe.

Elle n'était pas rendue au palier supérieur que son père ouvrait vivement un secrétaire, et griffonnait quelques lignes rapides sur un bout de papier qu'il plia et enfouit dans sa poche. Refermant le meuble, il descendit à la cave où se trouvait dans une cache soigneusement dissimulée une réserve appréciable de denrées propres à la conservation. Il lui suffisait de quelques minutes pour faire son choix et remplir un grand sac de toutes sortes de provisions.

A peine venait-il de remonter dans la cuisine que les aviateurs et Jocelyne y débouchaient à leur tour. Les Canadiens, encore tout ankylosés de sommeil, les yeux petits, semblaient étonnés de voir leur repos aussi brusquement interrompu, quand, selon le plan établi, il pouvait se prolonger vingt-quatre heures encore. Lescaut lut dans leurs yeux leur muette interrogation et se contenta de leur faire la réponse qu'il avait déjà faite à sa fille quelques minutes auparavant : les circonstances s'étaient modifiées.

Les Canadiens ne posèrent pas de questions : le patriote connaissait mieux qu'eux ce qu'il fallait faire. Après leur avoir donné quelques conseils, il les pressa de partir au plus tôt, de s'en remettre à sa fille du soin de la route à suivre.

Les adieux furent brefs. Bien que l'amitié de ces hommes ne datât que de quelques heures, ils ne purent se défendre d'éprouver une profonde émotion à cette séparation peut-être éternelle. Avec la guerre, on ne sait jamais.

Quand la jeune fille s'approcha à son tour de son père pour l'embrasser et lui assurer "qu'elle serait là demain, si tout allait bien", l'instituteur la

L'Essai à Domicile peut Embellir Votre Peau - en 14 jours seulement !

MEDECINS ET FEMMES PROUVENT QUE VOTRE EPIDERME PEUT RETROUVER L'ELASTICITE DE LA JEUNESSE



Désirez-vous votre figure aussi veloutée que vos épaules ?

Votre plus grand désir... avoir la figure aussi jeune que les épaules ! Avez-vous déjà remarqué comme vos épaules gardent leur douceur soyeuse, leur élasticité, alors que les pores de la figure, obstrués par le maquillage pendant de longues heures, ne peuvent respirer ? Or, quand les pores ne respirent pas l'épiderme vieillit prématurément. Il ne faut pas que cela vous arrive ! Palmolive vous offre le moyen prouvé de garder votre teint jeune et ravissant.

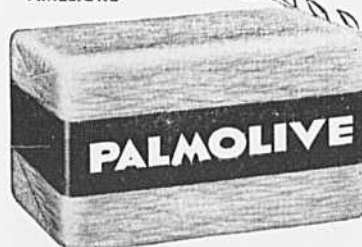
Employez une débarbouillette pour ce massage de 60 secondes.

Vous pouvez paraître plus jeune en 14 jours ! Chaque fois que vous lavez votre figure (employez une débarbouillette) faites un massage afin de bien faire pénétrer dans votre épiderme la mousse riche, vivifiante de Palmolive. Massez pendant une minute. Rincez rapidement, puis séchez. Ce massage de 60 secondes avec la mousse soyeuse de Palmolive dégage les pores, leur permettant de respirer. Votre épiderme devient élastique—plus jeune.

En 14 jours vous aurez obtenu ce teint ravissant.

Palmolive apporte la preuve convaincante ! Le massage de beauté Palmolive de 60 secondes a été essayé scientifiquement sur les figures de 1285 femmes par 36 médecins. Et 1016 Canadiennes en ont fait l'essai chez elles. Les résultats obtenus prouvent définitivement que—en 14 jours seulement—ce massage Palmolive de 60 secondes vous procure un plus beau teint. Faites-en l'essai... et commencez dès aujourd'hui. Laissez Palmolive rendre votre figure aussi jeune et veloutée que vos épaules.

NOUVEAU
AMELIORE



**GARDEZ VOTRE RAVISSANT
TEINT D'ECOLIERE**



Jamais plus je ne serai seule

Pense donc — j'avais peur de te connaître, chéri !

Ted et Laura te disaient si charmeur; toutes les jeunes filles raffolaient de toi.

Et moi — tiens, j'étais timide. Je ne voyais pas comment tu pourrais m'aimer.

Mais — "Tes mains sont si jolies", as-tu dit. "Douce, féminine; j'adore tes mains". J'étais fière, chéri, et si heureuse !

Ta pensée me suit toujours. Mes mains travaillent dur pour aider à gagner cette guerre. Qu'importe si ce labeur détruit la moiteur naturelle de ma peau ? J'ai la Lotion Jergens. Et je puis compter sur Jergens pour protéger mes mains contre les gerçures et les maintenir douces et lisses pour ton retour.



Au Collège les étudiantes soignent bien leurs mains. Près de 4 sur 5 emploient la Lotion Jergens. Soins quasi-professionnels. Offre 2 ingrédients que bien des docteurs emploient pour rendre à une peau gercée son charme désirable. Ne colle pas. Et facile ! Pour sûr... servez-vous toujours de la Lotion Jergens.

JERGENS LOTION POUR DES MAINS DOUCES, ADORABLES
(FABRICATION CANADIENNE)

pressa sur son cœur. Sachant seul que cette étreinte était pour lui la dernière, il sentit son courage fondre; il vint près de tout leur raconter, la perfidie de son neveu, son récit probable à Von Greuffer, le danger de perquisition, et de fuir avec eux. Mais en l'espace d'une seconde il se représenta une longue file d'otages adossés au mur de la Kommandantur pour y être fusillés en rançon de cette fuite.

Le patriote l'emporta sur le père. Refoulant son immense tristesse, il simula l'optimisme et rendit à sa fille son baiser, en le multipliant.

— Tiens, lui dit-il, prends ce billet. Et il tendit à Jocelyne le mot griffonné tantôt.

— Un billet ! s'étonna la jeune fille.
— Oui, oui, prends vite. Le temps presse. C'est pour lire après le passage du Ruisseau-aux-Eboulis. Il contient des instructions pour nos amis de là-bas. Vite, partez.

Après une dernière poignée de main on éteignit la lumière pour éviter les silhouettes dans l'embrasure, et le groupe sortit silencieusement. Quelques secondes plus tard, les ténèbres se refermèrent sur eux. Resté sur le seuil, Lescaut chercha à fouiller l'ombre du regard pour apercevoir encore une fois, la dernière, sa petite fille adorée. La nuit ne laissa échapper de ses plis aucun éclair de robe, aucune forme gracieuse. C'était fini, Lescaut rentra.

Il demeura un moment appuyé sur la porte refermée, les yeux clos, comme pour repasser dans son esprit tous les instants de cet entretien ultime avec sa fille, sa seule raison de vivre, comme pour se persuader aussi de l'affreuse réalité.

— Jocelyne, ma petite fille, murmura l'instituteur, cependant que son visage se couvrait de larmes, et que sa poitrine se soulevait de sanglots. Ma petite fille, tu as vu ton vieux père pour la dernière fois. Et je n'ai même pas le temps de penser à toi avant que les Verts me tombent dessus. La France première servie.

Lescaut se dirigea vers le mur où se trouvait dissimulé le téléphone, fit jouer le mécanisme secret, décrocha l'acoustique et attendit. Pas de sonnerie au bout du fil; l'appareil était ainsi construit qu'une lumière avertisait l'un des usagers de l'appel de l'autre. Mesure de précaution contre les Allemands toujours.

Un bruit mécanique, quelq'un répond.

— Hello, c'est toi, Gauthier ? Ici, Lescaut. Non, non, rien à changer. Je te demandais seulement de te charger de l'article de fond de "Libération" à l'avenir.

Gauthier s'étonne.

— Pourquoi ? J'ai une raison majeure. Surtout ne va pas penser que je flanche. Non, l'explication est simple : il se peut que je passe devant le peloton d'exécution avant l'aube.

— Vous voulez badiner, Lescaut, nasilla Gauthier au bout du fil.

— Badiner, non vraiment, je n'en ai pas le goût en ce moment.

— Mais enfin qu'est-ce qui vous fait croire que...

— J'ai hébergé trois aviateurs alliés obligés de descendre en parachute dans le bois. Ils sont actuellement en route pour la Savoie. Mais les Allemands sont instruits de l'affaire... Tiens, on frappe déjà à la porte.

— Mais pourquoi n'avoir pas tenté de fuir.

— Je ne pouvais pas à cause des otages. Un dernier détail, mon cher Gauthier; tu ne devras plus compter sur ma fille pour le relevé des actes de sabotage.

Lescaut expliqua en quelques mots comment il s'était séparé de sa fille sans la mettre au courant.

Des coups plus impatients ébranlèrent la porte de la cuisine.

— Allez-vous ouvrir enfin ? cria au dehors une voix rauque au fort accent teuton.

— On a frappé de nouveau, Gauthier. Adieu, mon cher toi, continue d'entretenir le feu sacré de la résistance. Viens me voir à la Kommandantur si tu le peux... Ah ! j'oubliais. Tu ajouteras un nom à la liste noire des renégats qu'il faudra juger après la victoire. Celui de Raymond Dumontier, ci-devant mon neveu. Adieu et vive la France !

Lescaut raccrocha. Pâle, mais animé d'un courage tranquille, il se dirigea vers la porte, l'ouvrit. Accompagné de quatre soldats, Von Greuffer était là, irrité par l'attente, comme impatient de lui faire subir son interrogatoire. A toutes les questions, le Français opposa un silence farouche. Une perquisition soignée de la cave au grenier ne donna pas plus de résultat. Jocelyne avait eu vite fait d'effacer toute trace du passage des aviateurs.

Mais l'Allemand ne pouvait lâcher une aussi belle proie. Depuis longtemps il soupçonnait le patriote d'activités clandestines, à cause de son titre d'instituteur, et il voyait enfin l'occasion de s'en débarrasser. Lescaut fut emmené à la Kommandantur où l'attendait le délateur Dumontier, un sourire moqueur aux lèvres.

Le vieil instituteur ne put retenir son mépris :

— Je suis foutu, traître, lui dit-il, mais ça n'a pas d'importance. Les autres ont échappé aux Allemands et Jocelyne avec eux. Tu ne pourras donc jouir de ta sale victoire. Je vais mourir pour la France, c'est la France qui me vengera en te jugeant.

Lescaut avait raison quand il se croyait condamné, même si on n'avait rien trouvé de compromettant chez lui. L'absence de Jocelyne, qu'il ne pouvait expliquer, et pour cause, de même que le rapport du collaborateur étaient plus que suffisants pour lui mériter la mort aux yeux de Von Greuffer. On lui accorda la nuit; l'aube devait marquer son exécution.

Pendant que se déroulait l'agonie du patriote, la pire agonie parce que vécue en pleine possession de toutes ses facultés, les trois Canadiens progressaient lentement vers la Suisse, guidés par la jeune Française. Il fallait bien sa parfaite connaissance des lieux pour ne pas s'égarer dans tous ces lacs de sentiers abandonnés, à travers champs et bois.

Ils marchèrent ainsi plusieurs heures, l'oreille tendue et l'esprit tellement aiguë par la proximité constante du danger que toutes les vapeurs du sommeil s'en étaient dissipées. Aucune alerte d'importance. La nuit était déjà fort avancée quand ils arrivèrent à un ravin, au fond duquel coulait un mince ruisseau, entre deux rives escarpées, dont les bords supérieurs, déchaquetés, semblaient tout prêts à s'effondrer. Le Ruisseau-aux-Eboulis.

La petite caravane le traversa sur un ponceau de bois gémissant.

Le ravin franchi, la jeune fille s'arrêta :

— Maintenant nous pouvons prendre quelques instants de repos, dit-elle à voix basse. Les patriotes ne sont pas loin.

— Jusqu'ici les choses naviguent bien, commenta Martineau, dont le vocabulaire terrestre faisait force emprunts à la langue de l'air. Mais le jour ne tarda pas à se lever.

Jocelyne les rassura en leur affirmant qu'avant les premières lueurs de l'aube ils seraient en sûreté. Elle n'aurait pas eu sans doute la même certitude si elle avait su que l'endroit où ils se trouvaient avait été le théâtre d'escarmouches entre patriotes et nazis quelques jours auparavant, et que le secteur était encore occupé.

La jeune fille s'assit sur une pierre et déplaça le papier que lui avait remis

son père au moment du départ. Picotte, toujours empressé, s'offrit à lui faire de la lumière; mais c'eût été trop dangereux et la lune d'ailleurs jetait une clarté suffisante. A mesure qu'elle lisait, Jocelyne pâlisait, et c'est avec des yeux dilatés par un effroi indescriptible qu'elle parcourut les dernières lignes.

Le premier, Rainville, s'aperçut de l'agitation de la jeune Française :

— Mademoiselle Lescaut, qu'avez-vous? s'écria-t-il. Qu'est-ce qu'il y a dans ce billet?

Jocelyne se mit à sangloter comme une petite fille.

— Mon père, mon père, ils vont me tuer mon père! Lisez.

Rainville prit le billet qu'elle lui tendait d'une main tremblante, et le lut à demi-voix :

"Raymond sait tout et m'a proposé d'acheter son silence en te donnant à lui, avait écrit le patriote. J'ai refusé. Il est parti avec l'intention de tout raconter à la Kommandantur.

C'est pour cette raison que j'ai avancé votre départ. Je ne pouvais fuir à cause des otages. Ne reviens pas, ma petite Jocelyne. Tâche d'atteindre un pays libre. Adieu, et prie pour ton vieux père dont la dernière pensée sera pour toi."

Les trois Canadiens étaient atterrés. Un silence lourd suivit la lecture du bref testament de Lescaut, un silence où ne tombaient que les sanglots étouffés de la jeune fille, peut-être orpheline à cette minute même.

Enfin Martineau prit la parole pour les trois :

— Mademoiselle Lescaut, dit-il, vous êtes la fille d'un héros. Je ne trouve pas de mots pour vous dire toute notre sympathie et toute notre gratitude. Votre père s'est sacrifié pour nous, et un pareil dévouement, ça ne se paie pas.

— Mais je ne veux pas qu'ils le tuent, dit la jeune fille avec véhémence. Je ne veux pas. Il faut que je retourne là-bas pour savoir ce qu'ils ont fait de lui. Non, non, je ne puis croire qu'on va le fusiller, lui!

— Mais quel est ce Raymond dont il est question dans ce billet? demanda Picotte.

— C'est mon cousin, Raymond Dumontier, un traître que j'ai toujours refusé d'épouser.

Et la vaillante Française leur fit le récit de ce qui s'était passé après leur installation au grenier.

— Je m'étais retirée dans la pièce voisine, expliqua-t-elle, et ce n'est qu'en lisant ce bout de papier que j'ai appris l'odieuse marche que mon cousin a proposé à mon père.

Je vais vous conduire en lieu sûr puis...

La jeune fille n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Plusieurs coups de feu venaient d'éclater dans un bosquet, là-bas, de l'autre côté de la fondrière. Un cri de douleur suivit le claquement sec des détonations simultanées. Martineau et Rainville s'affaissèrent. La jeune fille, reprenant aussitôt tout son sang-froid devant l'imminence du danger, ordonna à

Picotte de se coucher à plat ventre comme elle-même. Elle se pencha sur le poitrine de Rainville; le cœur ne battait plus. Une balle l'avait transpercé, et la mort avait été instantanée. L'ordre avait sans doute été donné d'arrêter les fugitifs.

Martineau laissa entendre une plainte.

— Martineau vit! s'exclama Picotte. Il n'est que blessé.

— Non, corrigea le pilote, qui l'avait entendu. Pas blessé... tué... en pleine poitrine... Ils tirent bien, les salauds!...

Jocelyne voulut voir sa blessure, car à ses qualités elle ajoutait encore celle d'être une excellente infirmière.

— C'est inutile, haleta Martineau... je suis bien foutu, allez!

...Partez... fuyez... Ne vous occupez pas de moi... Vite, fuyez... Ils vont être sur nous dans quelques instants...

Picotte ne se résignait pas :

— Je vais t'emporter sur mes épaules, dit-il.

— Tu transporterais un cadavre, reprit le blessé, dont la voix s'affaiblissait et qui ne parlait plus qu'entre les spasmes, tandis qu'un mince filet de sang s'échappait de sa bouche... Vite, partez, supplia-t-il... C'est dur de mourir bêtement d'une balle... comme ça en fuyant... moi qui rêvais d'être abattu en plein ciel... au cours... d'un beau combat à chances égales... Adieu... votre père nous avait acheté la liberté... mademoiselle Lescaut...

moi, je voudrais... je voudrais que ma mort... vous achète... ah!...

Un spasme plus violent secoua l'aviateur, un flot de sang lui noya la langue

— Martineau! Martineau! cria Picotte, qui tenait la tête de son camarade sur son genou.

Le moribond tourna les yeux vers lui, les reporta sur la jeune fille, murmura quelque chose, et expira.

— Vous avez compris sa dernière parole? demanda la jeune fille, toute bouleversée.

— Oui, il a dit: "moi je voudrais que ma mort vous achète l'amour". Peut-être son vœu se réalisera-t-il...

— Peut-être, répondit Jocelyne, qui n'osa le regarder... Mais venez, nous n'avons que le temps de nous enfoncer dans la forêt.

— Oui, fuyons, fuyons vers un pays où l'on n'achète rien avec du sang.

Les deux ombres s'évanouirent dans la nuit.

Quand les premières lueurs glissèrent dans les sous-bois, les deux jeunes gens avaient réussi à rejoindre les patriotes.

Mais cette même clarté, qui marquait la fin d'une odyssée tragique, scellait en même temps la destinée du vieil instituteur. A plusieurs milles de là, il tombait percé de balles allemandes, et son sang coulait sur l'herbe du préau, rançon de leur liberté et de la liberté de la France.

LUC BUSSIÈRE.

Pourquoi Lucille Ball préfère Rachel Woodbury



LUCILLE BALL, VEDETTE DE "MEET THE PEOPLE"
PRODUCTION METRO-GOLDWYN-MAYER

✓... donne un ton ivoiré exquis

Nuance magique! Rend un teint clair plus clair, plus crémeux — enchanteur!... Voyez-vous, les directeurs de Hollywood ont aidé Woodbury à créer LA NUANCE idéale pour chaque type de teint.

✓... assure un aspect limpide et frais

Car la Poudre Woodbury est pure, de nuance unie — toujours. Le miracle du Ton Contrôlé fait aussi durer sa fraîcheur de ton — pendant tout le temps que vous la portez!

✓... prête une douceur satinée

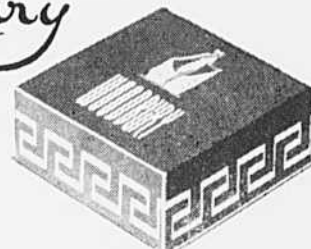
Oui! le Ton Contrôlé crée une facture de buée fine adhérente — qui cache les petits défauts. Et assure des heures de charme!

Mes Chères! Voulez-vous être aimées? Ajoutez à votre charme. Vite, prenez la vôtre parmi les 4 nuances divines de Poudre Woodbury.

Poudre À TON CONTRÔLÉ Woodbury

VOTRE ASSORTIMENT!... Une carte Hollywood dans chaque boîte de Poudre Woodbury indique votre nuance de rouge et de bâton pour les lèvres. Achetez votre assortiment Woodbury... aujourd'hui.

BOITES DE POUDRE WOODBURY 25c, 16c



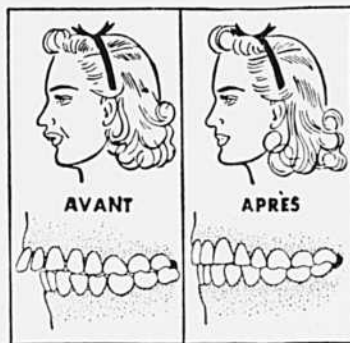
(Fabrication Canadienne)

C'est la vérité!



Les adultes grandissent!

Voici un exercice de l'armée qui a accru la stature de plus d'un soldat. Tenez-vous debout, bien droit... les épaules en arrière... levez-vous sur le bout des pieds et tendez les bras au-dessus de la tête. Penchez-vous ensuite, de la taille, à droite puis à gauche. Faites cet exercice une douzaine de fois par jour. Cela renforce les muscles de l'abdomen qui vous tiennent droit... cela vous fait paraître droit et plus grand. Essayez pour améliorer votre posture... et essayez la poudre Pepsodent pour améliorer votre apparence. Elle rend les dents beaucoup plus brillantes.



D'après un cas actuel.

Vous POUVEZ changer votre apparence!

Un beau visage n'a plus besoin d'être gâté par de mauvaises dents ou un sourire de travers. L'art dentaire moderne peut faire des merveilles en redressant les dents au moyen d'une série de traitements correctifs. Les dents ébréchées ou brisées, peuvent aussi être recouvertes comme on le fait dans le cas des vedettes de l'écran, et il suffit souvent de quelques visites pour compléter le travail; le coût peut-être payé par versements. Parlez-en à votre dentiste à la prochaine occasion.

Vous POUVEZ avoir des dents plus brillantes!

Des laboratoires impartiaux ont fait des centaines d'épreuves. Des hommes de science ont vérifié leurs constatations au moyen d'appareils de mesure photoélectriques et ils ont émis cette déclaration: la poudre Pepsodent produit sur les dents un lustre deux fois plus brillant que la moyenne de toutes les autres grandes marques... plus brillant que n'importe quelle autre—sans exception! Ces résultats ont été vérifiés par

des jumeaux identiques qui ont fait des essais pratiques chez eux... par des techniciens de cliniques dentaires... par des dentistes dans leurs propres bureaux. Le résultat est toujours le même: la poudre Pepsodent rend les dents beaucoup plus blanches. Procurez-vous de la poudre Pepsodent pour rendre vos dents plus brillantes... aujourd'hui!

LA PEPSODENT REND LES DENTS BEAUCOUP PLUS BRILLANTES

De toutes les pâtes et poudres à dents

SEULE LA PEPSODENT RENFERME DE L'IRIUM!

Cet étonnant agent de nettoyage, exclusif à Pepsodent, enlève le film des dents—aide ainsi à en révéler la beauté naturelle.



The Pepsodent Co. of Canada, Ltd.

Marionnettes

[Suite de la page 10]

—Allons, viens petite! dit l'oncle André.

Dans son smoking, émergeant de son col cassé, sa grosse tête chauve, apparaissait bien plus lisse. Hélène se souvient avoir décidé en partant: «Je ne danserai pas avec toi», et qu'il lui avait répondu: «Je l'espère bien!» Mais il voit combien elle est seule!

Elle va dans ses bras, comme lorsqu'elle était petite, elle venait s'y réfugier, après une déception de jeu; et sans souci de l'entraîner, ni d'écraser ses orteils, tourne, contente. Tous deux s'élançant dans une java endiablée. Un faux pas les fait rire.

Une glace leur renvoie leur image, et Hélène constate, par rapport à la stature de l'oncle André, qu'«Ils» forment un couple important. Petite revanche!

On les regarde. Elle est fière!... et, peu à peu, elle ferme les yeux, rit, tourne, ne pense plus...

Ainsi font, font, font, les petites marionnettes.

pour en éprouver un malaise. Car il faut avoir une attitude!

Il attend quelqu'un, et veut qu'on le sache! ses regards vers la porte, son geste nerveux pour prendre sa montre, ne laissent aucun doute là-dessus.

Viendra-t-elle?... C'est sa première intrigue! et, une liaison! une vraie!

Il est angoissé, il en convient, mais quand «Elle» sera là, lorsqu'il la tiendra dans ses bras, comme pour l'étreinte suprême, cette attente sera une bien mince rançon pour un tel bonheur!

—Tiens! Léon!...

Rencontre: un ami de collège, sa sœur et leur tante. Léon a rougi, comme pris en faute. Il a bien le désir vaniteux, de tout dire à son ami; il sent que «ça» le poserait, mais la sœur de celui-ci est bien jolie!... Et, pour avoir tout à l'heure la hardiesse de l'inviter, il engage la tante.

—Si vous le voulez, minauda la Dame, nous ferons un pas de mazurka, c'est le même temps!...

Il se laisse conduire... Il songe aux cheveux roux, qui ne frôleront pas son épaule... il rêve aux cheveux blonds entrevus, à la robe blanche et pudique, qu'il froissera tantôt...

Il oublie la porte, l'heure, l'aventure... Joyeusement, il danse!...

Ainsi font, font, font, les petites marionnettes.

25 ans. Sans charme, sans grâce, sans beauté; toujours dans le sillage de ses brillantes sœurs. Robe de plusieurs saisons, yeux battus, cheveux plats.

Derrière un rempart de chaises, elle regarde évoluer les couples; sans amertume et sans désir, elle attendra la fin; et sans ennui, car elle a de l'esprit, et a bien vite remarqué le jeune homme qui se fatigue, comme pour pratiquer une savante gymnastique, la grosse Dame qui minauda, et dont la transpiration menace le fard... et, là-bas, ce grand squelette, qui a l'air d'exécuter la danse macabre de Saint-Saëns!... Arrêt! Reprise. Vers qui va-t-il maintenant, le squelette?... mais... vers elle! oui.

Oh! le boston de son premier bal!... La joie ingénue de ses dix-huit ans lui monte à la tête, se reflète en ses yeux, la rajeunit toute! Elle oublie l'esthétique de son cavalier, en fait un Adonis. Elle tourne... Elle marque ces trois temps!...

—Vous dansez à ravir! dit-il.

Elle est heureuse.

Ainsi font, font, font, les petites marionnettes.

30 ans. Correct dans son smoking, masque d'une impassibilité voulue. Cinq ans de mariage. Il l'a accompagnée, elle a insisté pour venir!

Il est très fâché! D'abord elle vient d'être souffrante, et le repos lui eût été plus salutaire qu'une nuit de veille, et lui-même... Chez lui, il aurait pu, ce soir, compulser des registres, et décider enfin de «cette affaire» en gestation dans son cerveau, depuis huit

20 ans. Visage fin, pâle et mélancolique. Entre papa et maman.

Romanesque, elle souhaite de ne point danser. Son fiancé est à l'armée. Ah! pouvoir lui dire à sa prochaine permission: «Je suis restée assise à l'écart, et j'ai pensé à toi, tout le temps!...»

C'est tout de même triste, un bal, quand on ne danse pas! Et puis, entre papa et maman, ça ne peut être bien gai!

—Tu frottes tes souliers l'un contre l'autre! reproche maman.

—Ah! tu me fais de l'air dans l'oreille, avec ton éventail! se lamente papa.

Soupir! Que de jolies toilettes, pourtant!... Quel ravissant spectacle, que ces robes chatoyantes, sous la profusion de lumière!...

Ah! quand ils seront mariés, ils iront souvent en soirée! Marcel la conduira, fier d'Elle! Elle saura aussi s'habiller avec art...

—Mademoiselle!... entend-elle prier. Elle est surprise, comme si nul ne devait ignorer sa résolution. Elle ne bouge pas.

—Eh! bien, va! décide papa.

Mon Dieu, ce petit jeune homme a l'air bien doux... Ce ne saurait contrarier Marcel!... et ce fox-trot a si peu d'importance!

—Ce ne sont pas des danses! observe en connaisseur le jeune homme, si vous le voulez, nous valserons tout à l'heure...

La phrase interroge, mais le ton décide. Leur accord est tacite.

Le rêve qui l'emporte substitue Marcel à cet inconnu... Elle tourne, et sourit heureuse!...

Ainsi font, font, font, les petites marionnettes.

22 ans, joli garçon; sur sa lèvre, une ombre de duvet, qu'il conserve, ne parvient pas à le viriliser.

Entre ses doigts, nerveusement, les cigarettes blondes se succèdent; il les laisse se consumer, mais fume assez,

jours! Elle avait voulu venir! Ils étaient venus.

Décidément, ses souliers le blessent, son col est trop haut, et son gilet... Heureusement, il ne dansera pas.

On engage souvent sa femme. Elle est si jolie! Il serait très heureux de ses succès, car il n'est pas égoïste, mais elle vient d'être malade, se répète-il, et il eût mieux valu, qu'elle se reposât.

Elle vient se rasseoir, près de lui, toute rose.

— Pas fatiguée? dit-il plein de sollicitude.

— Mais non! et tendre: tu te souviens, ici?... C'était la première rencontre de tes parents avec les miens... j'étais émue!... je craignais qu'ils ne sympathisent pas... Aussi, je suis contente d'être là ce soir, avec toi!... il y a six ans!... tu te souviens?...

S'il se souvenait! lui aussi, souhaitait et redoutait ce premier contact! Il n'avait pas diné, ce soir-là... et, chaque mot que prononçaient les siens, l'angoissait... et puis, son père avait dit avec bonhomie: «Eh! bien, que font-ils ces enfants! Amusez-vous donc!... c'est de votre âge.»

Et ils n'avaient plus manqué une danse! heureux de la tenir dans ses bras, où elle se blottissait confiante.

Il se souvenait!... et comme le violoncelle prélude une vieille valse, douce et mélancolique, il appelle sa femme d'un regard, et, par la vertu de leurs souvenirs, ils se serrent étroitement, comme six ans plus tôt. Ils dansent.

Ainsi font, font, font, les petites marionnettes.

35 ans. Belle brune, heureuse, saine, amoureuse. Un brin jalouse.

Ce bal auquel elle ne voulait pas assister, elle y est venue tout de même! Eh! bien, il va devenir son champ d'expériences. Tant pis! André l'aura voulu ainsi:

Ils auraient été si bien, chez eux, dans leur nid douillet, à écouter tranquillement la T.S.F., en feuilletant un journal de mode!... Mais non! il a fallu venir! «Les Andrimond ont tant insisté!» a dit André.

Ah! mais... si Mme Andrimond, si jolie, si mince, si blonde... Ah! oui, ce bal la fixerait. Justement, André badine avec Mme Andrimond; elle est délicate, en lui refusant ce shimmy avec une jolie moue, elle semble une petite fille! alors, il insiste, elle se décide... et Mme Andrimond l'arrache à ses observations, en conseillant: «Donnons-leur l'exemple.»

Elle consent, il l'enlace. Elle mêle ses volants de lumière à son habit noir.

Première mesure: griserie!... Analyse, jalousie... Enfuies.

Ainsi font, font, font, les petites marionnettes.

40 ans. Teint de cire, yeux de braise, cheveux de jai, s'argentant discrètement aux tempes.

Vétue impeccable, fière allure, belles manières. Cœur, estomac et portefeuilles vides.

Quelle pauvre chose qu'un bal! Quel précieux temps perdu!

Dire qu'à ces heures-ci, il eut pu être devant le tapis vert, et gagner de quoi vivre son train de vie habituel, durant encore quelques mois. Et il était là! Il est vrai, que pour jouer, il eut fallu avoir la mise!... Encore, si le comte d'Erbès réussissait!... et si...

Il cambre le torse, se mire complaisamment... Non, il ne pouvait pas ne pas plaire! Il sourit à ses souvenirs.

Ses succès passés, n'assuraient-ils pas ses succès futurs?...

11 heures! si cet animal de Derbès n'avait pas réussi! Dans son anxiété, il rétablit l'orthographe du nom de son ami. S'il n'avait pas réussi à amener la riche veuve, qu'il devait conquérir! il serait un maladroit! et lui, un malheureux.

L'avenir lui apparut bien sombre, en dépit de l'éclat des lustres. Pourtant, quelques regards féminins, lui rendirent confiance. Il ne passait pas inaperçu!

Eh! que faisait-il à arpenter ainsi la salle! il pouvait être remarqué défavorablement... Il allait danser, l'attente serait moins longue. Par habitude, il choisit, en connaisseur, celle qui allait être la moitié du couple harmonieux qu'il désirait former. Il l'engage. Ils partent.

Elle est belle, se trouble sous un regard, et danse admirablement!...

Un groom vient l'avertir, qu'un Monsieur et une Dame l'attendent au buffet; il répond en posant sur sa compagne un regard appuyé: «Dites que c'est impossible. J'ai obtenu de Mme, les trois danses suivantes.» Et heureux, oubliant les sombres lendemains, il l'entraîne follement.

Ainsi font, font, font, les petites marionnettes.

45 ans. Coquette, encore bien, sous le fard. Rien ne trahit son angoisse. L'engagera-t-on autant que l'an dernier, Elle, l'infatigable?...

Autour d'elle, des couples tourbillonnent, lui donnant le vertige. Les jeunes filles en robe rose, lui semblant être des fleurs... Une glace lui renvoie son image, elle baisse aussitôt la tête. Oh! pourquoi est-elle venue!...

Au prélude d'un tango, une main s'appuie sur son bras; un danseur des plus élégants, des plus distingués, la prie, elle part!

Sa mélancolie bientôt chassée par les notes nostalgiques du tango, elle ne songe plus qu'à rester souple, et à exécuter docilement les gracieuses figures de la danse.

Tout est joie et plaisir!

Ainsi font, font, font, les petites marionnettes.

50 ans. Saison de bals, avril au calendrier de l'année.

Au calendrier de la vie, saison de bal, finie. Soupir!...

M. Godeleau, gras et bedonnant, doit conduire ses filles à la fête de son cercle. Elles veulent s'amuser... il veut les marier. Il se résigne!

Les voici tous trois isolés dans la foule... puis, tout à coup, ils aperçoivent les Branchac! Les Branchac, ménage plus très jeune, et sans enfants, donc, pas obligé de venir! Que font-ils là?...

Salutations. Poignées de mains. M. Blanchac fait danser l'ainée des petites Godeleau. A la troisième reprise de conversation interrompue par l'orchestre, M. Godeleau se souvient qu'il a su danser, et songe que pour être correct, il doit engager Mme Blanchac.

Foin d'embonpoint et d'essoufflement!... La musique les emporte, et sur ses ailes, les années ne comptent plus.

Ainsi font, font, font, les petites marionnettes.

LAURE BASQUE.

"J'aide à gagner une grande guerre
... et aussi une petite!"



JE SUIS devenue aide infirmière lorsque je compris comme on avait un besoin urgent de femmes dévouées dans les hôpitaux. Mon mari est dans la marine et, moi aussi, je voulais faire ma part. Je sais maintenant que j'ai choisi une occupation importante et que je rends de bons services.



QUAND je vais à l'hôpital, je conduis chez ma voisine mon petit garçon, Pierrot. Marie-Anne se fait un plaisir de le garder et comme elle aussi a un enfant, mon Pierre ne s'ennuie pas.



CEPENDANT, un soir que j'allais chercher Pierre, j'arrivai au milieu d'une belle scène. Marie-Anne s'apprêtait à donner la fessée à sa fillette parce que celle-ci refusait de prendre le laxatif que sa maman lui offrait.



"MA CHÈRE", lui dis-je, "tu as tort de forcer ton enfant à ingurgiter ce remède dont le goût lui déplaît tant. Donne-lui plutôt ce que je fais prendre à Pierrot—du Castoria! Il est préparé spécialement pour les enfants, a bon goût et est très efficace, quoique bénin.



ET POUR prouver ce que j'avais dit, je courus à la maison chercher la bouteille de Castoria. Marie-Anne en donna à sa fillette, qui l'avala goulument. Mon amie en fut tout étonnée! "Je crois", dit-elle, "que tu as réglé pour de bon un important problème de famille!"



Comme le savent très bien les membres de la Faculté, le séné, le principal ingrédient dans le Castoria, jouit d'une excellente réputation en littérature médicale.

L'expérience a démontré que le séné fait surtout effet dans le gros intestin, de sorte qu'il dérange rarement l'appétit ou la digestion. Bien dosé, le séné favorise l'élimination naturelle et n'occasionne presque jamais de coliques ou d'irritation.

CASTORIA

Le laxatif SÛR préparé spécialement pour les enfants

Notre feuilleton

Le Naufrage du Bonheur

Par JULES de GASTYNE

Tous étaient pleins de l'affaire et contenaient de M. du Pontavisse des interviews qui le plongeait dans une stupéfaction profonde.

— Mais, s'écriait-il, je n'ai jamais dit cela !

— Ils répètent ce que vous avez dit déjà à Paris.

— Je n'ai reçu personne, reprenait le banquier stupéfait, je n'ai parlé à personne !

Il y avait aussi un interview de Mme du Pontavisse, qu'on avait vue avant son départ, et que le mari lut avec une attention profonde, bien qu'il soupçonnât qu'elle fût aussi fantaisiste que celles qu'on lui prêtait.

On y représentait la jeune femme comme très énervée, épouvantée par les menaces de son mari, croyant voir partout des espions attachés à ses pas et poussant son amant à fuir, car elle avait peur pour lui.

On vantait le charme et la grâce de Mme du Pontavisse, et sa beauté aussi qu'on trouvait très remarquable, et on abimait un peu M. du Pontavisse dont on disait la brutalité révoltante.

Le journaliste décrivait minutieusement la toilette portée par Mme du Pontavisse quand il avait été reçu par elle.

Mais M. du Pontavisse ne retrouvait rien des objets qu'il connaissait à sa femme.

Et celle-ci avait dû changer entièrement de toilette depuis son départ, ou le jeune reporter ne l'avait jamais vue.

Tout cela, joint à ce qu'on disait de lui, et qui n'était qu'un tissu de mensonges, n'était pas fait pour calmer l'irritation de M. du Pontavisse qui s'écria :

— On ne pourrait pas les faire taire !

— Qui ? Les journalistes ? interrogea Maxence.

— Oui.

— Allez donc les arrêter maintenant qu'ils sont lâchés ! On arrêterait plutôt les flots d'un fleuve venant de rompre ses digues.

Vous les avez lancés sur vous avec vos menaces. Maintenant, ils ne vous lâcheront plus !

— Ils me lâcheront peut-être quand j'aurai fait justice.

— Pas davantage ! Il y aura alors le procès, la cour d'assises... Oh ! vous n'en avez pas fini avec la presse, surtout si vous allez jusqu'au bout !... déclara le banquier, malgré tout !

Il est trop tard maintenant pour m'arrêter. C'est alors qu'on riait de moi... que je serais tout à fait ridicule. Après m'avoir appelé Sganarelle tragique comme le général russe, on ne manquerait pas de m'appeler Matamore de carton.

Et je ne le veux pas, entends-tu, je ne le veux pas ! On m'a lancé malgré moi dans le fait divers, dans le dra-

me. Je veux que ce drame se termine si terriblement que nul n'ait plus envie de rire !

— Bien, dit Maxence, comme vous voudrez. — Vous êtes le maître !

Et il ne parla plus.

Le lendemain, à la poste restante, le secrétaire trouva une dépêche ainsi conçue, adressée par Monistrol à son agence, et que l'agence lui transmettait :

« Ont loué villa, Monaco, 17, chemin de Fontvieille, sous le nom de Durand. Vous attendez hôtel Z... Venez vite. »

Quand il eut lu ce télégramme, Maxence Burgère rédigea une dépêche ainsi conçue :

« Mme Durand, 17, chemin de Fontvieille, Monaco. — Mari prévenu, connaît nom d'emprunt et adresse. En route pour vous rejoindre. Fuyez vite ! Un ami. »

Il expédia la dépêche et revint près de son maître, qui l'attendait avec une impatience extrême.

— Eh bien ? s'écria-t-il.

— Voici ! dit Maxence.

Et il donna le télégramme à M. du Pontavisse.

Celui-ci le parcourut, les sourcils contractés.

Et quand il eut fini :

— Il faut partir... partir tout de suite. Il y a un train bientôt ?

— Je ne me suis pas informé. Nous prendrons le premier en partance.

Dans tous les cas nous avons le temps. S'ils ont loué, ils comptent se fixer là-bas pour quelque temps.

— Je les tiens donc ! s'écria le banquier avec une expression si féroce que Maxence se félicita de la précaution qu'il avait prise de prévenir les coupables.

Ils seraient loin sans doute quand le justicier arriverait, et il n'y aurait pas de sang versé.

Il passa dans sa chambre pour préparer ses affaires, pendant que M. du Pontavisse s'habillait et rangeait ses papiers pour partir.

A la gare, le banquier et son secrétaire trouvèrent des reporters, qui, prévenus sans doute de leur départ, les attendaient.

— Nous rentrons à Paris, leur dit Maxence Burgère, M. du Pontavisse en a assez.

Mais les journalistes les virent monter dans un train allant à l'opposé de Paris et ils se dirent :

— La chose n'est pas finie !

Et quelques-uns partirent avec le financier, espérant assister à l'hallali et à la curée finale.

Cette singulière poursuite avait fini par passionner tout le monde.

X

AU FUR ET À MESURE qu'ils s'éloignaient de Lyon, avec la certitude d'avoir, grâce aux précautions prises, déjoué la surveillance de leurs poursuivants, Jeanne du Pontavisse sentait son âme se rasséréner, pendant que celle de Silvère, au contraire, s'assombrissait, car le jeune homme comprenait bien qu'il se séparait de plus en plus de celle qu'il avait délaissée, qu'il aimait toujours au fond du cœur et dont il devinait les souffrances. Elles lui inspiraient, ces souffrances de l'aimée, une profonde pitié et des regrets amers, aussi ne répondait-il guère aux exubérances de sa compagne qu'exaltait la joie d'avoir échappé au danger d'être auprès de l'homme aimé et de se diriger vers une contrée délicieuse dont elle sentait déjà les émanations adoucies et les parfums.

La température commençait en effet à devenir plus clémente au fur et à mesure que le train allait vers le Midi. Les brumes enveloppant Lyon s'étaient dissipées et le soleil venait de se lever dans un ciel d'un azur presque transparent.

Des verdure apparaissaient dans la campagne, qui prenait peu à peu des airs de printemps.

Jeanne vint se frôler à l'épaule de Silvère et câlinement, avec une larme d'amour au coin des yeux :

— Nous resterons longtemps là-bas, dis, chéri ? Et tu verras comme nous nous aimerons !

Silvère ne répondit pas, mais il ne put s'empêcher de tressaillir, car les caresses de la jeune femme lui causaient maintenant une impression à laquelle il se sentait impuissant à résister.

Elles lui devenaient agréables, lui qui aurait voulu qu'elles lui fussent odieuses.

Et il prévoyait le moment où il ne pourrait plus lutter contre le plaisir qu'elles lui procuraient.

Et alors c'en était bien fini de son amour, de sa loyauté, de tout ce qu'il avait encore de bon en lui.

Et il se maudissait lui-même à l'avance et se faisait horreur.

Qu'allait devenir sans lui celle qui l'aimait ?

Ces pensées mettaient sur le front de Silvère un nuage de tristesse qu'il s'efforçait vainement de dissimuler.

Mais Jeanne, qui le voyait et en connaissait les causes, n'en prenait aucun ombrage.

Elle avait reconnu, à certains signes qui ne trompent pas les femmes, que la lutte ne serait plus longue maintenant et que son règne était proche.

Aussi avait-il de la peine à contenir l'allégresse qu'elle en éprouvait.

Et, penchée à la portière dont elle avait ouvert la vitre depuis que la brise était moins froide, elle aspirait à pleins poumons l'air vivifiant de l'aurore, le bonheur et l'amour se levant pour elle avec le soleil.

Elle dit encore :

— Nous ne descendrons pas à l'hôtel. Il faudra louer une villa, une petite villa embaumée de roses, décorée de camélias, ombragée de palmiers d'où nous ne sortirons pas et où nul ne pourra nous retrouver.

Nous habiterons là sous un nom d'emprunt et pour tous nous serons des ombres heureuses, des amants, rien que des amants.

Et comme il l'écoutait sans répondre, elle dit toute joyeuse :

— Cela ne te sourit pas ?

Il répondit :

— C'est le bonheur, en effet, quand on s'aime... vivre seuls, ignorés de tous. Mais ce bonheur nous est-il permis ?

— Pourquoi pas ?

— Notre aventure a fait trop de bruit. On nous reconnaîtra. On nous soupçonnera.

— Qui sait maintenant que nous sommes ici ? Qui sait où nous allons, puisque nous ne le savons pas nous-mêmes ? Nous ne nous arrêterons que lorsque nous aurons trouvé le coin rêvé, dit Jeanne.

Et si j'étais sûre seulement d'être aimée, je n'aurais pas d'inquiétude et serais la plus heureuse des femmes.

Mais tu ne m'as pas dit encore que tu m'aimais, que tu n'aimais que moi.

Et cela me rend défiante et craintive. J'ai peur que tu ne m'aimes pas, que tu ne m'aimes jamais.

— Si je ne t'aimais pas, serais-je parti avec toi.

— Il le fallait bien que tu partes après ce qui s'était passé. Tu ne pouvais pas m'abandonner sans lâcheté aux fureurs de mon mari.

Mais ne le regretteras-tu pas un jour ?

Ne le regrettes-tu pas déjà ?

Il me semble lire dans tes yeux parfois que tu as des chagrins, peut-être des remords.

— Des remords sûrement, répondit-il, je ne voudrais pas te mentir.

Mais le chagrin s'évanouit auprès de toi et des regrets diminuent.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

M. du Pontavisse, directeur d'une des principales maisons de banque, apprit de Constant Rivard que sa femme adorée, en qui il avait si grande confiance, avait un ami, Silvère Tolbiac, l'ancien ami de la femme de Constant. Ce dernier conduisit le financier millionnaire à l'hôtel, dans lequel il trouva la preuve de son malheur, de ce malheur qui ne croyait pas possible. M. Dupontavisse jura de se venger terriblement. Suffoqué par la fureur, il dit à son secrétaire qu'il ne respirera que lorsqu'il les aura tués tous les deux...

Elle eut un cri de triomphe.
— Vrai ? Ah ! ami, tu ne m'en avais jamais dit autant ?
Comme je t'aime et comme je vais t'aimer.

Mais le train s'arrêtait pour une station.

Des larmes vinrent aux yeux de Silvère.

C'était fini ! Il était infâme. Il venait de renier son amie.

Les deux voyageurs s'arrêtèrent un instant à Nice, mais il y avait pour eux, dans cette ville cosmopolite, trop de mouvement.

Ils étaient trop exposés aux rencontres.

Ils reprirent le train et poussèrent jusqu'à Monaco, décidés à aller plus loin, à San-Reno s'il le fallait, s'ils ne trouvaient pas dans la principauté la solitude fleurie qu'ils cherchaient.

Mais ils eurent la chance de découvrir, sur le chemin de Fontvieille, ce qu'il leur fallait.

C'était une villa minuscule, entourée d'un jardin fermé de murs élevés avec une terrasse donnant sur la mer.

Des palmiers, des chamérops, des mimosas, toutes sortes de plantes et de fleurs en faisaient une sorte de paradis.

Pour gardien, une vieille femme semblant discrète et qui s'offrit à faire les courses et la cuisine du jeune ménage, car elle prit pour deux nouveaux mariés ses futurs locataires.

Jeanne et Silvère pourraient vivre cachés là sans sortir. Ils n'avaient sur leur route remarqué aucun visage suspect.

Ils n'avaient donc pas été suivis et pouvaient braver au fond de cette retraite toutes les fureurs du mari outragé.

Comme ils riraient là, enfouis sous les fleurs, de ses veines menaces et de sa déconvenue !

Les articles de journaux relatant ses vains efforts pour les retrouver les amusaient follement.

Silvère chercha un nom ne pouvant pas trahir son incognito et loua la villa en se donnant pour nom un M. Durand, de Paris, voyageant en compagnie de sa femme.

Et ils s'installèrent immédiatement.

Ils vécurent là quelques jours heureux, tranquilles, et ils espéraient bien passer l'hiver, quand la dépêche de Maxence Brugère, tombant au milieu de cette paix comme un coup de foudre, rappela les deux amants à leur situation et emplît l'âme de Jeanne de nouvelles terreurs.

En même temps, ils lisaient dans les journaux que M. du Pontavisse venait d'arriver à Lyon plus exaspéré que jamais et ne doutant pas de faire bientôt justice de ceux qui l'avaient déshonoré et bafoué.

Les deux amants se regardèrent.

Ils n'en croyaient pas leurs yeux. Que M. du Pontavisse fût à Lyon, cela ne les étonnait pas. Ils savaient que là ils avaient été découverts et espionnés par un de ses agents.

Mais ici !

Et sous leur nom d'emprunt !

C'était inimaginable !

On les avait donc suivis ?

On savait donc tout ?

Quel était cet ami inconnu qui les prévenait ?

Jeanne dit tout de suite :

— C'est le secrétaire.

— Le secrétaire ?

— Le secrétaire de mon mari. Il est avec lui.

— Alors votre mari sait ?

— Tout, probablement. Et il est peut-être déjà en route.

— Que faire ? demanda Silvère.

— Fuir.

— Encore ? Et si l'on nous suit comme on nous a suivis ici ? Cela peut durer longtemps. Non, il vaut mieux en finir. Laissez venir M. du Pontavisse.

— Ici ? Mais il nous tuera ! N'as-tu pas lu ce qu'il dit ?

— Il ne nous assassinera pas ainsi. Je le recevrai. Il me provoquera. Nous nous battons.

Jeanne jeta les hauts cris.

— Je ne veux pas que tu te battes !

— Pourquoi ?

— S'il te tuait ! Il est très fort aux armes. Et moi donc, que deviendrais-je ?

Mais non, je ne veux pas. Ce n'est pas possible ! Je t'aime trop, Je mourrais d'émotion.

Il faut fuir.

— Où ?

— N'importe ! à l'étranger. Et prendre mieux nos précautions. Je t'en prie, ne me contrarie pas. Je suis folle ! Ah ! Dieu, nous qui étions si tranquilles !

Il sait que nous sommes ici. Il peut apparaître d'un moment à l'autre.

Je t'en prie, partons ! partons !

Elle ne vivait pas. Elle semblait affolée. Et Silvère aussi était fort agité.

Mais la stupeur l'emportait chez lui sur tout autre sentiment.

Comment avait-on pu savoir où ils étaient ? Et s'il leur était si difficile de se cacher aux émissaires de M. du Pontavisse, à quoi bon fuir de nouveau ?

Où qu'ils allassent ils seraient découverts.

Et il était bien résolu, lui, à rester.

Il trouvait lâche de fuir ainsi devant des menaces. Il voulait faire front au danger.

Mais, Jeanne, craignant pour elle, craignant pour son amant, songeait déjà aux moyens de se soustraire aux poursuites de son mari.

Elle avait combiné un plan, qu'elle expliqua à Silvère... Ils allaient partir de nuit, non pas par un train, mais en voiture ou en automobile.

Ils iraient le long de la côte et au premier port ils s'embarqueraient.

Sur mer ils ne pourraient pas être poursuivis.

Jeanne expliquerait tout à la gardienne de la villa et lui recommanderait de dire, si quelqu'un venait prendre des renseignements, qu'ils étaient toujours là.

Et quand on viendrait, ils seraient déjà loin.

Le plan semblait admirablement conçu et Silvère ne pouvait s'empêcher de l'approuver, mais il hésitait à l'adopter.

Pour les raisons que nous venons de dire, il lui répugnait de fuir, de fuir toujours.

La propriétaire de la villa était une petite vieille à l'air rusé, qui avait dû être assez jolie autrefois et qu'on appelait la mère Lucas.

Cette propriété, louée chaque année à la saison et semblant être sa seule ressource, lui avait été laissée par un de ses amants, car on disait qu'elle était une ancienne cocotte ayant eu autrefois des succès à Paris.

Elle avait été quelque temps au théâtre dans sa prime jeunesse, et c'est tout ce qu'on savait ou plutôt ce qu'on croyait savoir sur elle, car on n'était sûr de rien et elle n'aimait pas à parler de son passé.

Elle était très aimable avec ses locataires, quels qu'ils fussent, et ne manquait pas d'usage.

C'était en somme une propriétaire plutôt agréable, vivant dans le pavillon qu'elle s'était réservé et on la voyait seulement lorsqu'on avait besoin d'elle.

Elle sortait rarement et était toujours en robe de chambre avec des cheveux courts frisés, tout blancs maintenant.

Sa démarche était menue et onctueuse.

Ressemblant à une ancienne religieuse plutôt qu'à une femme galante, elle avait les traits assez fins, des yeux éveillés et de très jolies mains, qu'elle soignait beaucoup.



DE LA GUERRE, RÉSULTENT DES VÊTEMENTS PRATIQUES pour les Cultivateurs

QUAND LE TEMPS RIGoureux rivalise avec la lutte implacable sur les fronts de bataille, les troupes canadiennes portent un vêtement protecteur spécial créé par Deacon Brothers. C'est un nouveau genre de vêtement... fait avec des tissus nouveaux et appropriés... comportant de nouvelles méthodes d'ajustage... et de nouveaux modèles "pratiques" qui joignent la légèreté à la chaleur, le confort à la protection, la facilité de le mettre et de le retirer à la parfaite liberté de mouvements.

De l'expérience acquise au cours de cette guerre, Deacon Brothers apprennent des manières révolutionnaires de faire un genre de vêtement d'extérieur entièrement nouveau pour les cultivateurs et les pêcheurs... les travailleurs en plein air et les sportifs... les femmes actives et les petits enfants. Vous trouverez ces nouveaux vêtements chez votre fournisseur d'articles Deacon, dès que la Victoire aura mis fin au travail de guerre que nous devons faire passer en premier.



Le col peut être relevé et, à l'aide d'une fermeture-éclair, former un capuchon confortable lorsqu'il fait très froid.



La doublure en "Aeropile", sur toute la longueur, en fait un vêtement chaud sans être lourd. Fermeture-éclair sous les boutons.

Deacon Brothers

VÊTEMENTS D'EXTÉRIEUR



DEACON BROTHERS LIMITED...BELLEVILLE, CANADA

Aidez votre dentiste!



IL EST fort occupé, votre dentiste. Oui, comme des milliers de ses confrères appelés sous les drapeaux, il travaille pendant de plus longues heures, il soigne plus de patients. C'est pourquoi il a besoin de votre collaboration — comme vous requérez encore ses directives et ses services professionnels. Il appréciera donc grandement que vous suiviez ces conseils :

1. Fixez vos rendez-vous à l'avance.
2. Soyez fidèles à ces rendez-vous.
3. S'il vous faut absolument annuler une séance déjà fixée, ne tardez pas à le faire.
4. Consultez votre dentiste régulièrement — n'attendez pas qu'un traitement prolongé s'impose.



Enjolivez votre sourire!

Gare à la teinte rosâtre sur votre brosse à dents. Conservez fermes vos gencives et éclatantes vos dents grâce à Ipana et au massage.

LE SOIN des dents et des gencives devient aujourd'hui d'une importance capitale. Donc quand vous achèterez un dentifrice, soyez prudents, choisissez Ipana; car non seulement il nettoie les dents à fond mais, avec le massage, il aide à conserver les gencives saines. C'est si important; parce que, ne l'oubliez pas, il faut donner à vos gencives un soin aussi régulier qu'à vos dents. Un sourire n'est engageant que si les dents sont éclatantes et bien encastrées dans des gencives fermes et saines.

Ne négligez pas cette vilaine teinte rosée

Dès que vous remarquerez une teinte rosâtre sur les soies de votre brosse à dents, consultez votre dentiste. Il vous dira peut-être que, de nos jours, la nature des aliments empêche les gencives

d'exercer leur principale fonction. Et à l'imitation de milliers d'autres dentistes, il vous suggérera probablement d'employer Ipana et son massage bienfaisant.

Quand vous massez vos gencives avec Ipana vous en activez la circulation, les rendant plus fermes et, par le fait même, plus saines. Donc chaque fois que vous brossez vos dents avec Ipana, profitez-en pour masser vos gencives.

Commencez dès aujourd'hui: collaborez avec votre dentiste et enjolivez votre sourire. Entre vos visites, prenez soin de vos dents et gencives de la façon moderne, c'est-à-dire avec Ipana. Faites tout à la maison pour affermir vos gencives, rendre vos dents brillantes et votre sourire plus engageant.



Un produit Bristol-Myers
De fabrication canadienne.

Commencez dès aujourd'hui IPANA avec massage

Elle avait, pour faire son service, une vieille femme de ménage, habitant hors de la villa et sourde et muette — ce qui était très commode pour ceux des locataires ayant quelque chose à cacher — ce qui arrivait quelquefois dans ce milieu étrange et cosmopolite s'abattant chaque hiver sur la Côte d'Azur.

La villa se nommait la « Villa des Mimosas ».

Dès que Silvère eut approuvé les projets de Jeanne, celle-ci se rendit, encore toute frémissante d'émotion, au petit pavillon de Mme Lucas.

Et, ayant frappé à la porte, qui lui fut ouverte par la petite vieille, elle dit sans préambule :

— Vous ne savez pas qui je suis, qui nous sommes, mon compagnon et moi.

Ahurie par ce début, Mme Lucas regarda de ses petits yeux étonnés son interlocutrice.

— Mais, madame, vous m'avez dit votre nom.

— Ce n'est pas notre nom. Le nom que je porte est à cette heure dans tous les journaux et je vais vous le révéler, car je compte que vous n'abuserez pas du secret que je vous confie.

Je me nomme Mme du Pontavisse.

La petite vieille eut un sursaut.

— Celle que son mari?...

Un hoquet lui coupa la voix.

— Oui, répondit Jeanne, celle que l'on poursuit, que l'on veut tuer.

— Mais, madame...

— Seulement, on ne me tuera pas, car j'ai été prévenue que mon mari connaissait notre retraite, et nous allons partir.

— Partir? Et votre location? demanda Mme Lucas.

— Soyez rassurée, madame, nous la gardons. Et nous allons vous la payer d'avance, pour toute l'année, à une condition cependant.

— Parlez, madame.

— Vous garderez notre secret.

— Oh! madame!

— Et ne direz à âme qui vive que nous sommes partis.

C'est une question de vie et de mort pour nous, madame. Il faut que nous ayons le temps de nous mettre à couvert avant que mon mari arrive ici.

Pouvons-nous compter sur vous?

— Assurément, madame. Je n'ai aucun intérêt à vous trahir puisque vous voulez bien vous confier à moi.

— Et si vous aviez intérêt? demanda Jeanne.

— Même si j'avais intérêt, je ferais tout pour vous sauver, car vous m'avez été tout de suite sympathiques sans que je me doutasse, par exemple, que j'avais sous mon toit les héros de l'aventure dont tout le monde s'entretient.

J'aime les histoires romanesques, madame, je suis une grande lectrice de romans. Je n'ai plus maintenant d'autres distractions.

Ma vie, du reste, a été elle-même un roman extraordinaire.

— Nous comptons partir cette nuit, dit Jeanne pour couper court.

Mais, pour tout le monde, nous serons toujours là.

— C'est compris, madame.

— Nous comptons revenir, du reste, quand la bourrasque sera passée.

Voulez-vous nous préparer votre quittance?

— Pour l'année?

— Oui, madame.

— Je vais la faire tout de suite.

— Et motus! fit Jeanne en mettant le doigt sur ses lèvres.

— Madame peut dormir tranquille.

Jeanne sortit, alla retrouver Silvère et lui dit :

— Tout est arrangé!

— Je vais louer une automobile, dit le jeune homme, et demain matin, quand le soleil se lèvera, nous serons loin.

Tout se passa sans incident, et deux jours après, quand M. du Pontavisse

débarqua à la gare de Monaco, accompagné de son secrétaire, croyant déjà tenir ceux qu'il poursuivait avec une rage si bruyante, les deux amants étaient partis dans une direction inconnue.

Le banquier se fit conduire aussitôt à l'hôtel où devait se trouver l'agent Monistrol.

Celui-ci y était en effet.

Quand M. du Pontavisse et Maxence Brugère se furent fait connaître, il s'écria :

— Je vous attendais avec une impatience!

— Ils sont toujours là demanda le banquier.

— Toujours. Je m'attends toutefois à ce qu'ils filent d'un moment à l'autre avec ces journaux tenant l'univers au courant de vos faits et gestes.

Mais ils ne prennent pas le temps de les lire sans doute, ou il se croient si bien cachés qu'ils ne redoutent rien, car ils n'ont pas bougé.

Je m'en suis assuré ce matin encore.

J'ai vu la propriétaire de la villa; elle m'a dit :

— « Vous venez pour mes tourtereaux? Ils sont toujours ici. »

A ce mot de tourtereaux, le banquier n'avait pu s'empêcher de faire un mouvement violent.

Sa face s'était contractée et ses lèvres avaient pâli.

Maxence se demanda, inquiet de l'air d'assurance de Monistrol :

— Est-ce que ce serait vrai? Est-ce qu'ils ne seraient pas partis?

Il ne disait pas un mot et tenait à l'œil l'employé de l'agence Martigue, de peur qu'il ne parlât trop et ne révélât sans le vouloir les ruses employées par Maxence pour tâcher de sauver les fugitifs.

Et pour couper court, il dit :

— Nous sommes un peu fatigués, M. du Pontavisse et moi; nous allons nous reposer.

Vous disposerez tout.

— Tout est préparé. Je me suis assuré une entrée dans la villa.

Nous pouvons y pénétrer cette nuit à l'heure qu'il vous plaira.

Je mettrai M. du Pontavisse à la porte de la chambre à coucher.

J'ouvrirai même cette porte et il pourra les surprendre.

M. du Pontavisse était devenu plus blême encore.

— Bon, dit-il, je ne demande pas autre chose.

Et alors, moi, j'agirai.

Je ferai justice et tout sera fini.

Merci, monsieur, fit le banquier à l'agent, vous ne regretterez pas d'avoir travaillé pour moi.

Et il se retira.

Maxence le suivait.

— Vraiment, dit-il au banquier, vous voulez les tuer?

— Sans pitié! Oh! les bandits!

— Au lit, quand ils dormiront. C'est un abominable assassinat.

— Je suis dans mon droit. Flagrant délit. Tous les tribunaux m'acquitteront.

— C'est possible. Votre nom n'en sera pas moins odieux.

— J'aime mieux être odieux que ridicule.

D'ailleurs, tu n'as pas à t'inquiéter de cela. Cela ne te regarde pas.

Dors sur tes deux oreilles.

J'irai là-bas, avec Monistrol.

— Bien, monsieur.

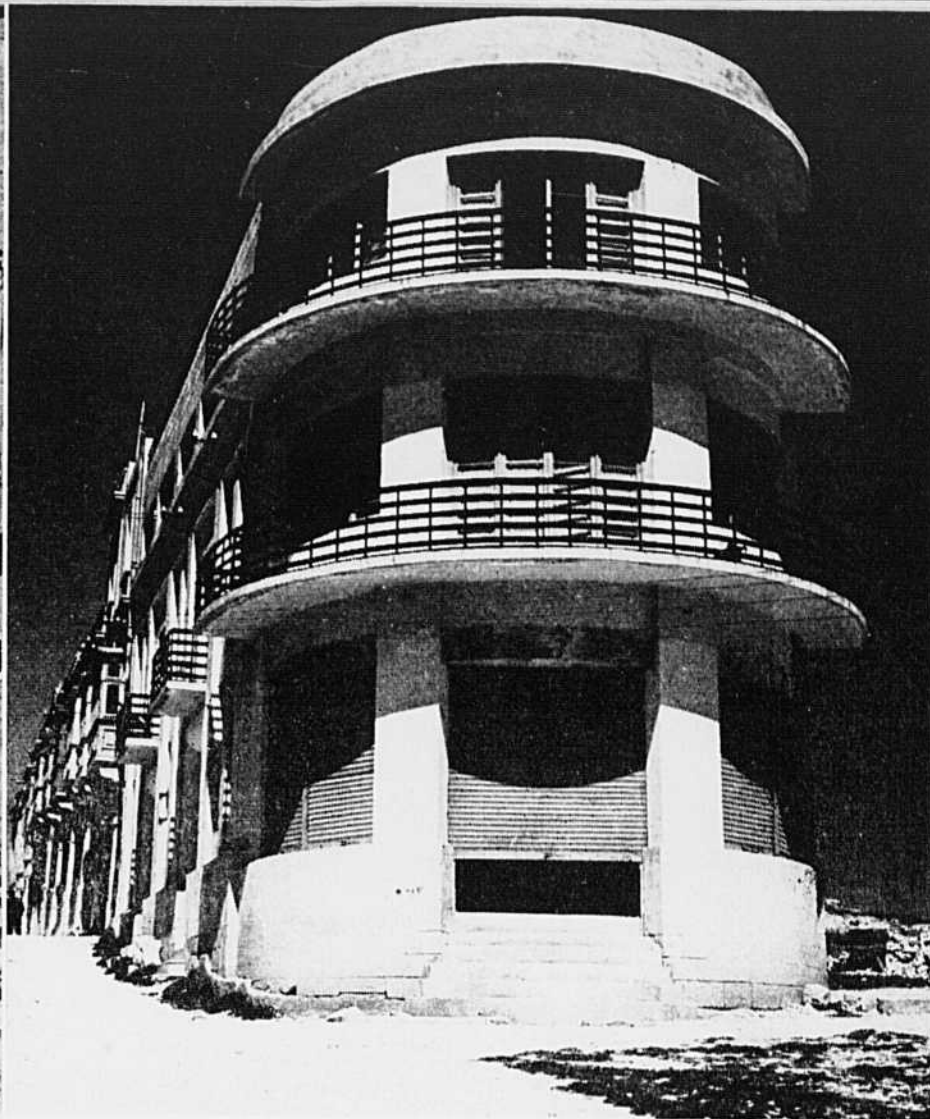
— Et ne me dis plus rien, car tout ce que tu pourras me dire sera inutile ou ne servirait qu'à m'exaspérer.

Tu n'as pas été trahi comme moi, bafoué comme moi.

Et tu n'es pas jaloux!

Est-ce qu'Othello a épargné Desdémone? et Desdémone n'était pas coupable, tandis que Jeanne, ma Jeanne que j'ai tant aimée, en qui j'avais une si grande confiance, Jeanne qui était

[Lire la suite page 33]



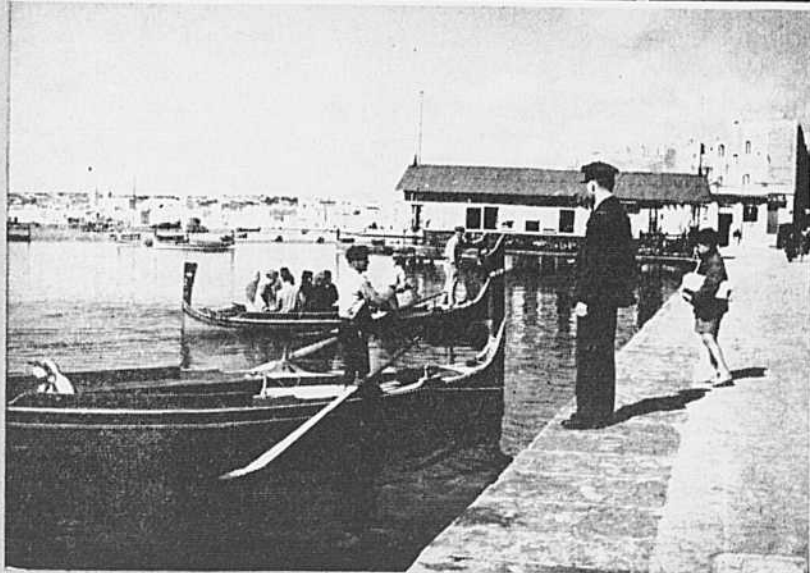
Malte

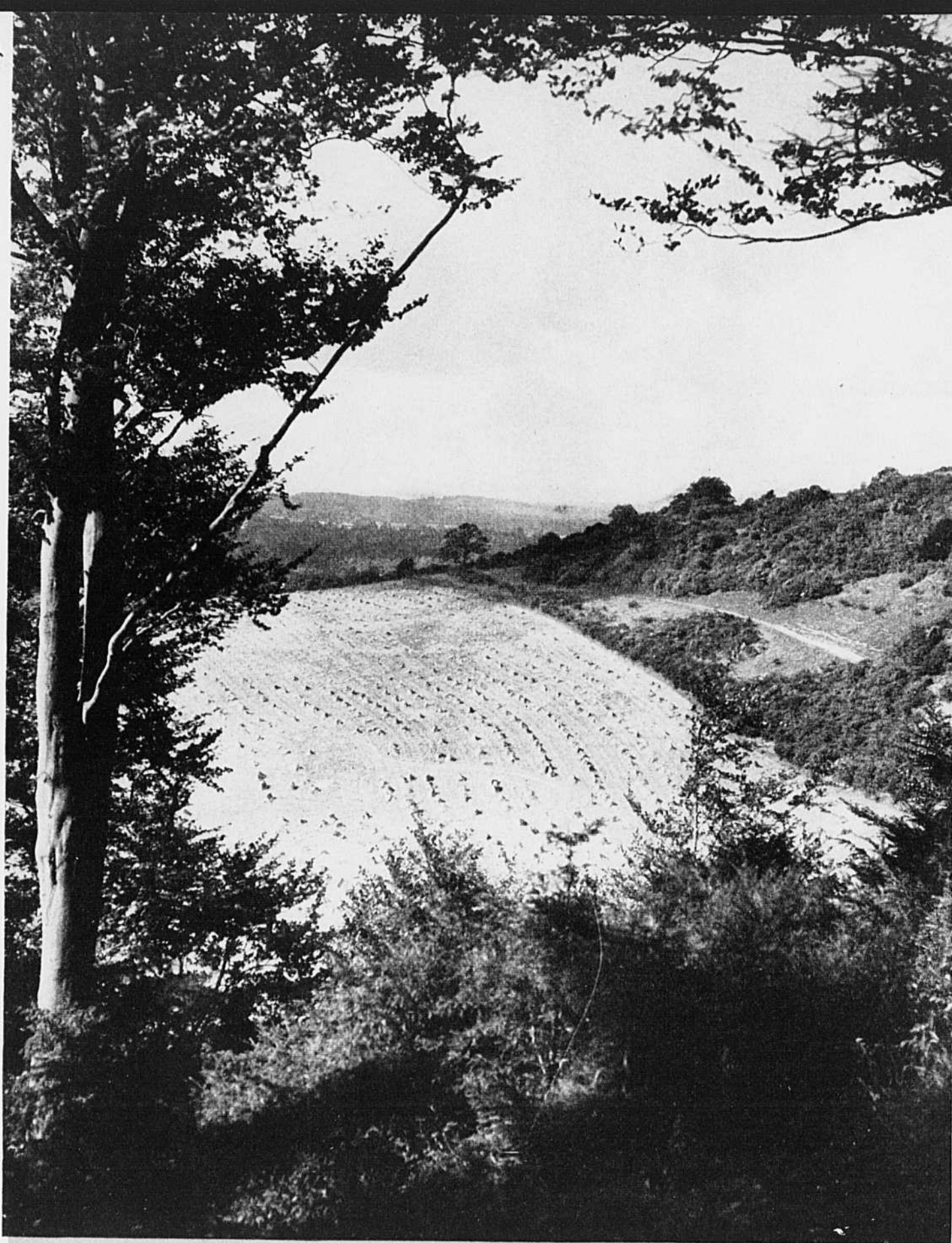
L'HÉROÏQUE

Il a fallu, pour sauver l'Europe du joug allemand, dévaster tant de villes qu'on en oublie les premiers lieux qui souffrirent de la guerre, en 1940, 41 et 42, c'est-à-dire les premières victimes de la guerre totale. L'île de Malte, au cœur de la Méditerranée, subit pendant deux ans des bombardements quotidiens d'une telle violence que, sans ses caves centenaires et ses cavernes dans le granit, toute la population y aurait passé, disparaissant de la surface de la mer comme la légendaire ville d'Ys engloutie sous les flots. Malte donna au monde, comme Londres et Leningrad, une leçon inoubliable d'héroïsme. Elle lui apporte aujourd'hui, depuis que l'Afrique du Nord a été libérée, une autre leçon, un autre exemple, en se remettant au travail et en reconstruisant, sans l'aide de l'étranger, ses villes et ses villages. Les immeubles civils et religieux s'élèvent petit à petit, dans le meilleur style moderne; tous les services municipaux sont rétablis et la vie normale a repris son cours. Malte est l'image de ce que sera le monde de demain.

Ci-dessus : A la place des immeubles anciens détruits par les bombes allemandes et italiennes, s'élèvent de magnifiques bâtiments modernes, tel celui-ci à La Valette, capitale de l'île. — Ci-contre : Un pilote canadien admire les célèbres dentelles de Malte. — Enfin, les barques de pêche ont repris la mer.

Photos C.A.R.C.





Ci-contre, les terres arables ondulées du comté de Surrey, à douze milles de Londres, soit environ la distance de Montréal à St-Vincent de Paul.

Londres, la plus grande ville du monde, n'a pas sacrifié toute sa beauté naturelle aux briques et au mortier, car elle a gardé beaucoup d'espaces libres et de jardins publics, de parcs ombragés et de parterres de fleurs.

Malgré l'étendue de ses faubourgs, il est toujours possible d'atteindre la campagne autour de Londres dans un rayon de moins de vingt kilomètres dans n'importe quelle direction. Les comtés avoisinant la capitale, Essex, Kent, Surrey, Middlesex, Buckingham, Hertford, offrent des paysages aussi ravissants que variés que l'on peut atteindre facilement grâce aux moyens de transport rapides dont dispose la métropole.

Dans l'article suivant, Augustus Muir parle de cette "ceinture verte" de Londres, de ses beautés naturelles et des souvenirs historiques qui s'y rattachent, qui en font l'un des plus précieux héritages des Londoniens.



einture verte de Londres

Par
Augustus Muir

DEPUIS QUE LA GUERRE a imposé l'occlusion des lumières après la tombée de la nuit, et que, vers minuit, tout rentre dans le calme même aux carrefours les plus affairés, tels que Piccadilly, ce n'est que pendant les heures du jour que l'on peut entendre la symphonie de la grand-ville avec ses voix multiples et ses mouvements aussi divers que son architecture et aussi caractéristiques que sa ligne d'horizon. Mais, si l'on préfère le calme et le recueillement de la campagne anglaise, on pourra les trouver parmi les bois et la verdure qui environnent la métropole à moins de vingt kilomètres de son centre.

Londres est la ville des surprises. Londoniens et étrangers s'émerveillent d'y découvrir constamment de nouveaux sujets d'admiration, car il est impossible d'épuiser le charme de cette cité pleine de recoins pittoresques et de ruelles romantiques. Mais il est tout aussi délicieux d'en découvrir les agrestes environs immédiats. La métropole que nous connaissons n'a pas été bâtie suivant un plan d'ensemble préconçu : elle a grandi, et s'est répandue de plus en plus loin dans les comtés l'avoisinant. Elle a eu la bonne fortune de conserver ses espaces libres et ses parcs, qui sont nombreux et étendus. Rien qu'au sud de la Tamise, on trouve les prés communaux de Woolwich, de Clapham, de Brixton, de Tooting et de Mitcham, le parc de Greenwich, Blackheath, le parc du Palais de Cristal, les espaces libres de Dulwich, où il y a même un terrain de golf enclos de terrasses de briques et de mortier. Un peu plus à l'ouest, les prés communaux de Wimbledon et de Putney forment avec le parc de Richmond une verte oasis au sud-ouest de Londres. Si l'on y ajoute l'antique parc aux cerfs et les jardins de Kew, l'on a un espace libre qu'il faudrait longtemps pour explorer à fond.

Mais ces jardins publics ne sont pas les seuls restes du vaste héritage de verdure que possède Londres à sa périphérie méridionale. Par le métro, le train, ou l'autobus, l'on peut se rendre à de vertes campagnes où l'on peut se promener pendant des heures et oublier que le Parlement se trouve à moins de vingt kilomètres. Au sud-est, entre Erith et Croydon, on trouve des espaces boisés en quantité ; mentionnons seulement la forêt Joyden à Bexley, le district autour de Chislehurst, qui comprend le Bois de Pett, consacré aujourd'hui à la mémoire de l'hom-

me qui introduisit "l'heure d'été". Une des plus charmantes promenades que l'on puisse faire dans tout le comté de Kent est une excursion au Parc d'Addington, où les archevêques de Cantorbéry avaient autrefois leur résidence estivale, et où les bois de bouleaux et de pins offrent au voyageur une multitude de pittoresques tableaux. Un peu plus à l'ouest, on passe près du domaine de High Elms, qui fut la propriété de Lord Avebury, le grand banquier auquel on doit l'institution des fêtes légales, qui ont permis à des milliers de Londoniens d'explorer la campagne avoisinante.

Un peu plus loin de Londres, nous trouvons les pentes douces de ces hautes plaines crayeuses qu'on appelle des Downs, où l'on respire une atmosphère de calme et apaisante sérénité. Sutton, Epsom et Leatherhead sont en bordure des Downs. Entre Epsom et Weybridge, l'on trouve des milliers d'hectares de terrains boisés et de parcs. A l'heure actuelle, toutefois, une bonne partie des herbages ont été transformés en terres de labour. Plus près de Londres, on rencontre les grands jardins de Hampton Court et de Bushey Park, célèbres pour leurs allées de marronniers et pour leurs troupeaux de cerfs timides. Hounslow a son pré communal, coupé par une route nationale toute bruisante du ronronnement des rapides automobiles qui la parcourent et des usines modernes qui y ont été récemment construites. La route de Slough est une sorte de Voie Appienne moderne ; c'est une artère industrielle qui est bien de notre temps, avec ses nombreuses structures en style fonctionnel.

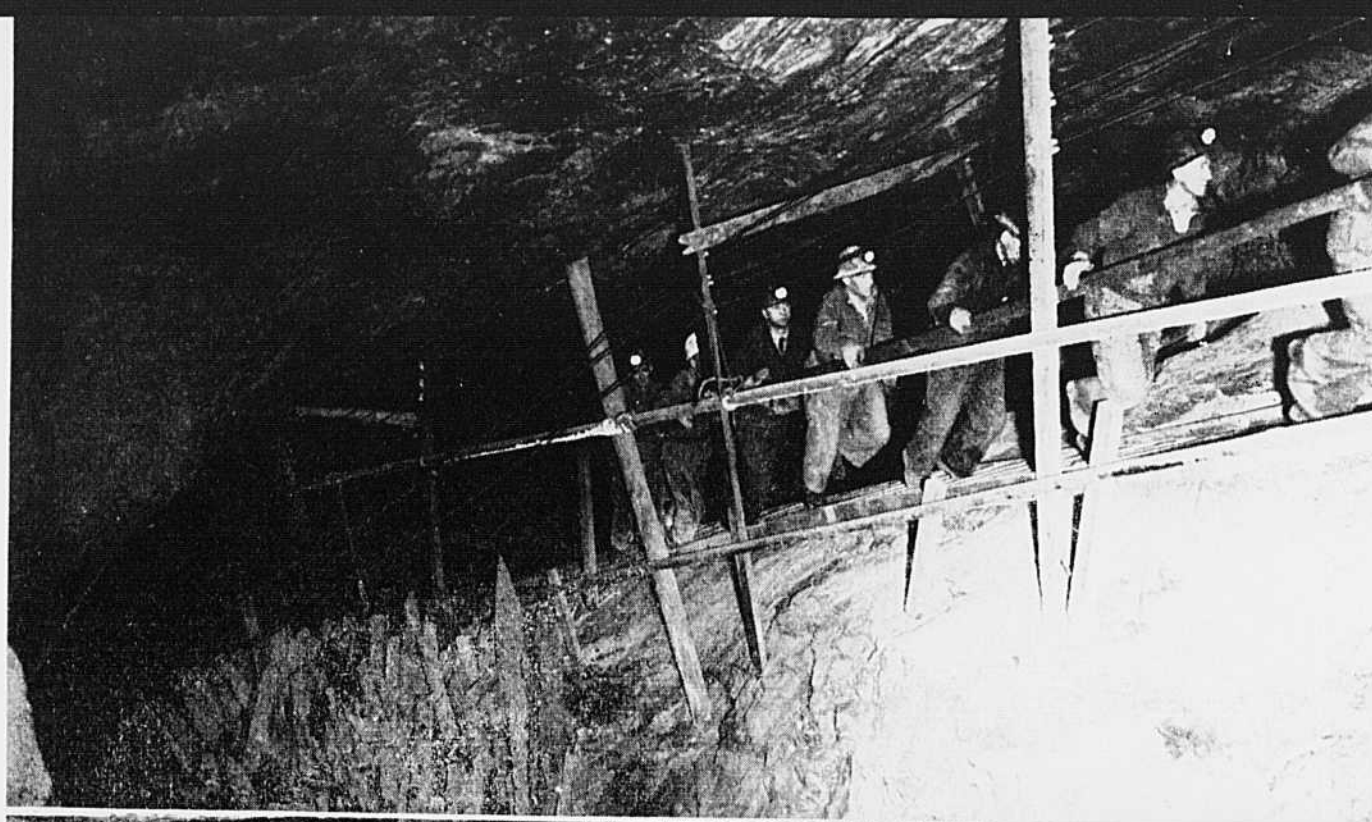
Près d'Ealing et de Brentford, nous voyons de nouveau de verts espaces libres, à Osterley, par exemple. Quelques kilomètres plus à l'Ouest, à Uxbridge,

nous nous trouvons à l'orée d'une région extrêmement variée, où les routes ondoient à travers la campagne et où toutes les paroisses ont leur tradition et leur histoire. C'est Stoke Poges, où le poète Gray écrivit son *Elégie* sur un cimetière de campagne ; c'est Jordans, avec son ancienne sépulture quaker et la tombe de William Penn, fondateur de l'état américain de Pennsylvanie. Chalfont Saint Giles rappelle le nom de John Milton, dont la chaumière est devenue propriété nationale. Nous sommes ici près des collines des Chilterns, longue rangée de hauteurs qui dominent le nord-ouest de Londres. Entre cette région et la banlieue londonienne se trouve un district qui offre quantité de buts d'excursions : les prés communaux de Ruislip, Bishop's Wood, la lande de Batchworth, les bois d'Oxhey, Barnet, joli centre de promenades, où, en temps de paix, avait lieu chaque année au mois de septembre une foire aux chevaux qui comptait parmi les plus importantes d'Angleterre.

Entre Enfield et Londres, c'est la zone industrielle. Mais, à deux ou trois kilomètres plus à l'est, nous sommes au pays d'Isaac Walton ; c'est sur les bords de la Lea que l'auteur du *Parfait Pêcheur à la Ligne* trouva tant de plaisirs piscatoires et tant d'accueillantes auberges. Les berges de la rivière ont beaucoup changé depuis l'époque d'Isaac Walton, mais il y existe encore beaucoup de coins pittoresques. Non loin de là se trouve la Forêt d'Epping qui s'étend sur plus de 2,000 hectares de bois, de collines et de plaines. Elle a été achetée pour £500,000 par la ville de Londres pour l'agrément perpétuel des Londoniens. Dans les clairières de cette forêt, l'archéologue découvre des ouvrages de l'époque romaine et pré-romaine, et le naturaliste de même que le simple promeneur y trouvent également leur compte.

J'ai cherché à montrer brièvement à quel point la périphérie londonienne abonde en terrains de jeux aussi riches en charme qu'en traditions historiques. La pensée de ceux qui, ayant vécu au cœur de la cité, en sont peut-être éloignés maintenant, se retourne avec un plaisir nostalgique non seulement vers les rues familières de Crayantes où la symphonie de la grand-ville se tait rarement, mais encore vers ces paysages suburbains qui sont tout aussi mémorables par tout ce qu'ils évoquent de sérénité au sein de la nature.





... ET LE CHARBON

Les mines de sel de Malagash, en Nouvelle-Ecosse, pourraient fournir du sel au monde entier pour une longue période à venir; le dépôt a, en effet, quatre cents pieds de largeur sur cent milles de longueur. C'est la plus importante mine de sel de tout l'empire britannique et nos photos, surtout la première et la dernière de ces deux pages, donnent une idée de son importance. Le charbon, qui est une matière également indispensable à la vie moderne et à la conduite de la guerre, se trouve en quantités importantes au Canada. Les mines de Drumheller, dans l'Ouest, sont absolument exemptes de gaz dangereux.

(Photos O.N.F.)



MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE, du SAMEDI et du FILM.

COTELETTES DE PORC FARCIES

6 côtelettes de porc
2 c. à tb. de graisse
1 tasse de mie de pain
1 œuf
1 oignon moyen
½ c. à thé de sauge
sel et poivre

Choisir 6 belles côtelettes de longe de l'épaisseur d'un pouce, les fendre jusqu'à l'os par la moitié sur l'épaisseur et y introduire une farce faite comme suit : Faire chauffer la graisse et y faire revenir l'oignon haché finement 5 minutes. Ajouter le pain et l'écraser en le mélangeant bien à l'oignon. Ajouter l'œuf et à l'aide d'une fourchette, ou d'une cuillère de bois, triturer la pâte jusqu'à ce qu'elle soit bien liée. Assaisonner avec sel, poivre et sauge. Etendre cette farce entre les côtelettes, fixer la côtelette avec une petite brochette de bois, saupoudrer d'un peu de moutarde, mettre dans un poêlon en fonte si l'on en a, ajouter environ ½ pouce d'eau chaude dans la casserole et quelques tranches d'oignon. Couvrir et faire cuire au four de 350° F. 1½ à 2 heures. Servir avec tranches de pommes frites.

SALADE D'AUTOMNE EN GELEE

3 tasses de jus de tomates
¼ de tasse d'eau froide
le jus d'un citron
4 œufs cuits durs
2 c. à tb. de gélatine
1 tasse de céleri
mayonnaise

Faire chauffer le jus de tomates jusqu'au point d'ébullition et y ajouter la gélatine préalablement gonflée dans ¼ de tasse d'eau froide. Brasser jusqu'à dissolution complète. Ajouter le jus de citron et laisser refroidir jusqu'à consistance de sirop épais. Mettre environ ½ pouce de cette gelée dans un moule en forme d'anneau ou autre de la contenance d'une pinte et passé à l'eau froide. Laisser prendre cette gelée. Mettre un rang d'œufs durs tranchés et couvrir d'un autre rang de gelée. Placer un rang de pois verts bien égouttés puis encore un rang de gelée. Terminer par le céleri haché finement puis le reste de la gelée. Laisser prendre bien ferme et servir avec une bonne mayonnaise.

MAYONNAISE

1 œuf
1 c. à thé de sucre
1 c. à thé de moutarde
2 c. à tb. de vinaigre
1 c. à thé de sel
2 tasses d'huile à salade

Mettre l'œuf dans un bol avec les ingrédients secs, battre légèrement juste pour le défaire, ajouter graduellement l'huile en battant avec un mousoir ou une fourchette. Eviter de mettre trop d'huile à la fois au début; ½ c. à thé pour commencer. Quand le mélange est assez épais, on peut mettre plus d'huile jusqu'à épuisement complet. En dernier lieu, ajouter le vinaigre. On peut ajouter à cette mayonnaise des oignons hachés finement, des olives, du persil, du piment vert ou rouge, des cornichons et l'on obtient une sauce tartare délicieuse.

TARTE AU CHOCOLAT

2 tasses de lait
3 œufs
1 c. à thé de vanille
2 carrés de chocolat non sucré
¼ de tasse de sucre
2 c. à tb. de sucre
1 pincée de sel
2 c. à tb. de lait chaud

Couvrir de belle pâte une assiette à tarte de 8 pouces. D'autre part, faire chauffer le lait avec le sucre et y ajouter les œufs légèrement battus. Aromatiser et verser dans la pâte. Faire cuire au four de 450° F. et prolonger la cuisson jusqu'à ce que la crème aux œufs soit bien prise. Retirer du feu et verser immédiatement sur cette crème la préparation suivante : Faire fondre le chocolat avec le sucre et le lait. Battre jusqu'à consistance de sirop. Verser sur la tarte, laisser prendre et servir très froid.

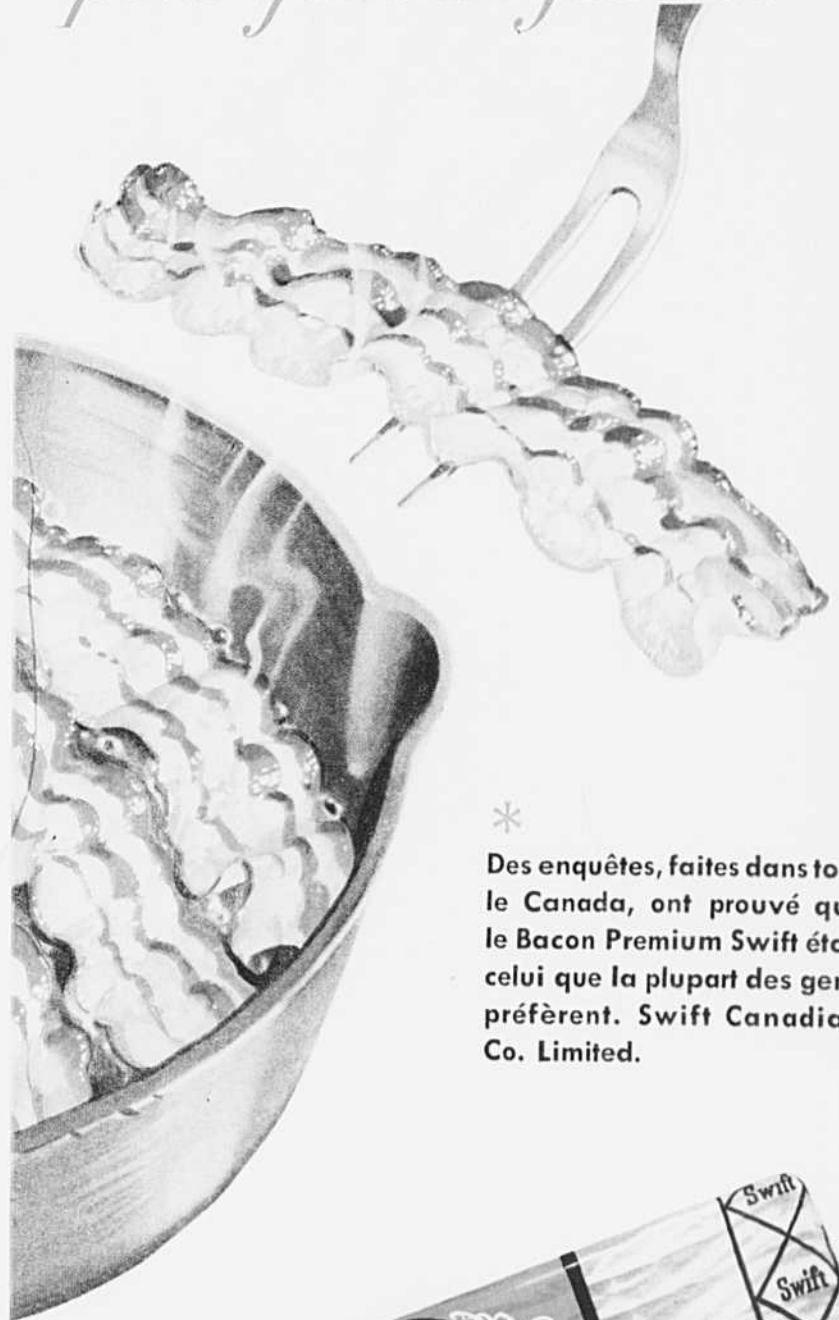
Mes chères lectrices,

En réponse à vos instances réitérées de publier un livre de recettes, j'ai le plaisir de vous annoncer que je viens de publier un recueil des recettes. Ce recueil, intitulé "Le Menu du jour", comprend 240 menus et recettes appropriées à la cuisine de famille. Je crois que ce livre rendra de grands services aux maîtresses de maison qui veulent préparer des repas variés, rationnels et économiques.

Ce livre est en vente à l'Ecole Ménagère Provinciale, 461 est, rue Sherbrooke, au prix de \$1.00 plus la taxe de 10 sous pour frais d'expédition, payables en bon de poste seulement à Madame Rose Lacroix, 461 est, rue Sherbrooke, Montréal.

Reconnu le meilleur...

ce bacon renommé au petit goût de fumée!



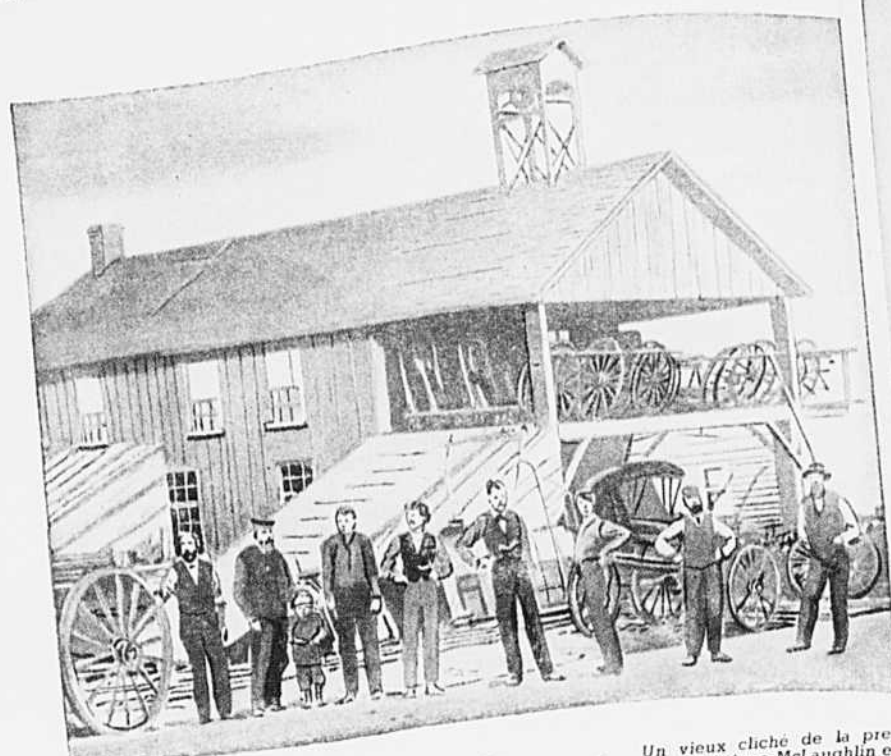
*

Des enquêtes, faites dans tout le Canada, ont prouvé que le Bacon Premium Swift était celui que la plupart des gens préfèrent. Swift Canadian Co. Limited.



Achetez des Certificats d'Epargne
de Guerre régulièrement

SON DEVELOPPEMENT SUIVIT CELUI DU CANADA...



DEPUIS

75 ANS!

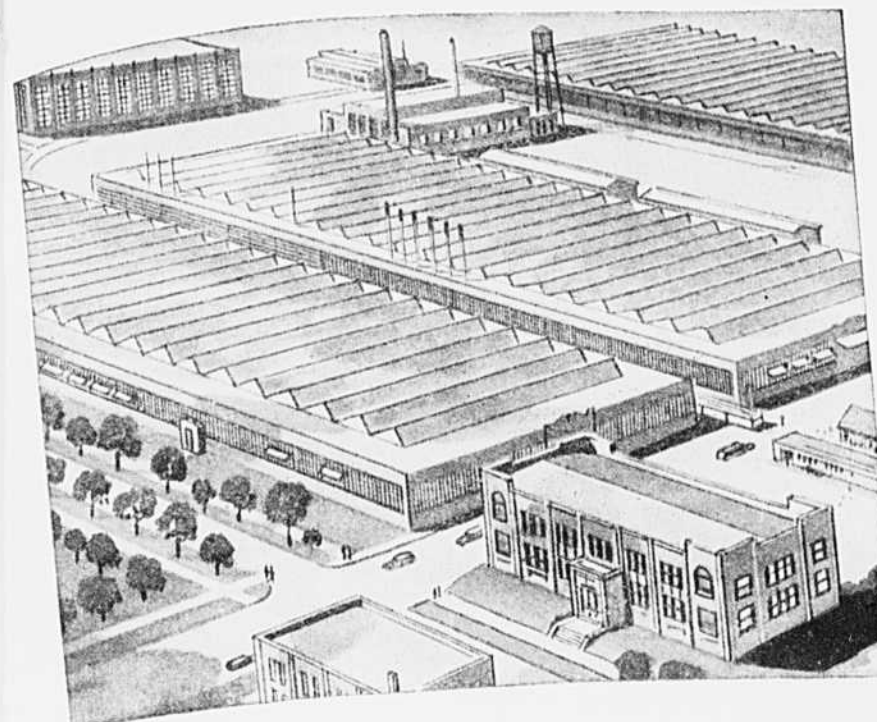
Un vieux cliché de la première fabrique McLaughlin et de son personnel à Enniskillen, Ontario. Le premier, à gauche, est Robert McLaughlin, fondateur de la compagnie qui est aujourd'hui la General Motors of Canada.

En 1869, il ne semblait pas y avoir grand'chose pour justifier la foi d'un homme au glorieux avenir du Dominion du Canada.

Mais il se trouvait quand même des hommes qui avaient confiance... qui croyaient que le petit peuple deviendrait une puissante nation et qui entrevoyaient une activité industrielle et des marchés d'accès facile.

Dans le village d'Enniskillen, comté de Durham, en Ontario, un de ces hommes, le feu Robert McLaughlin, sut mettre cette foi en oeuvre en lançant un atelier de carrosserie. Il mettait ainsi son avenir sur celui du Canada.

Animés de la fierté et de la constance du vrai artisan, cet homme



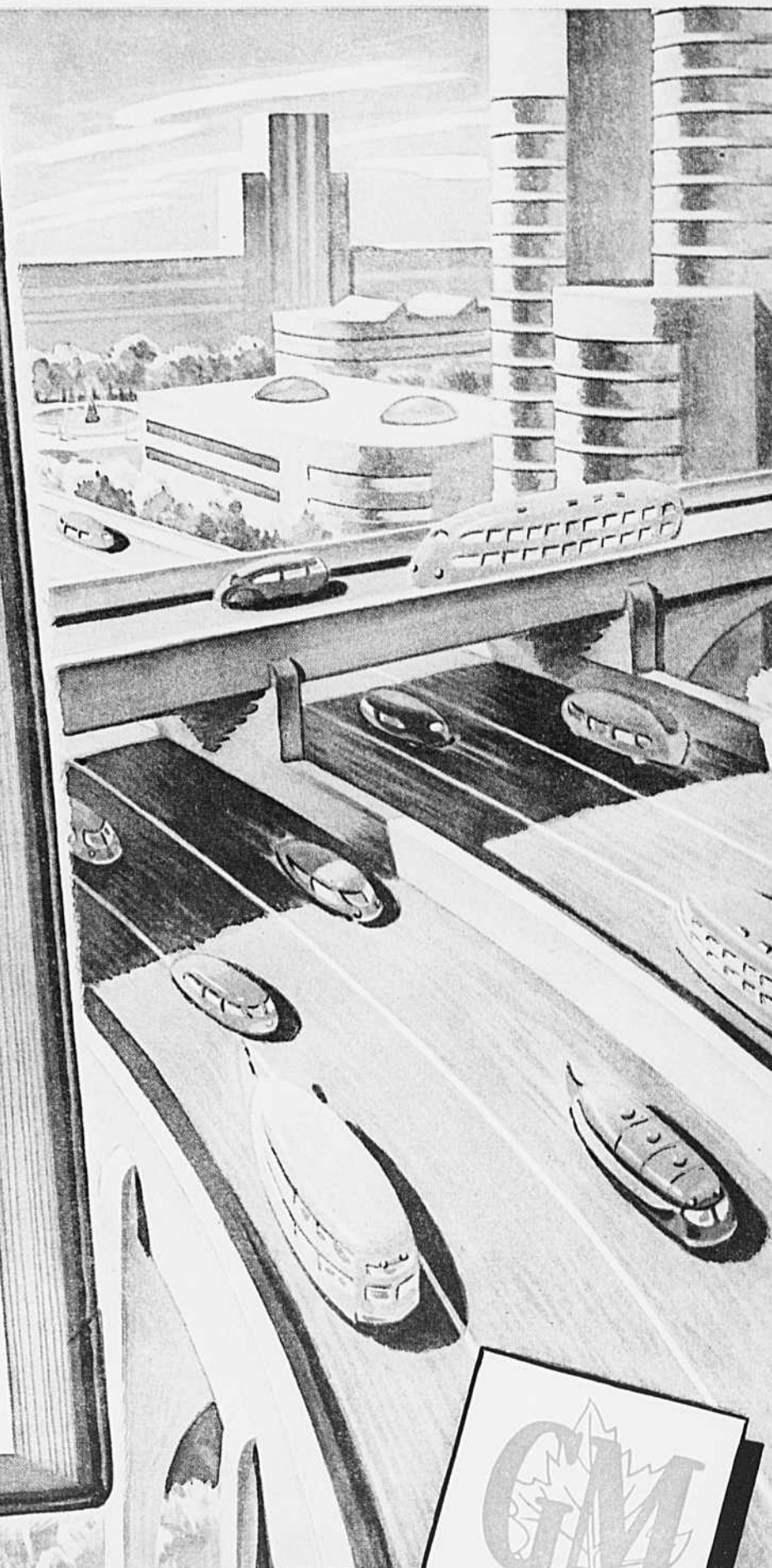
et quatre employés fabriquaient des voitures bien étudiées, avec la plus grande mesure de soin et d'intégrité.

Leur renommée se répandit. Les années, qui virent un vaste pays se développer et une jeune nation grandir, virent aussi prospérer l'entreprise de carrosserie qui, dirigée par des fils prévoyants du fondateur, devint la General Motors of Canada.

A l'occasion de cet anniversaire, la General Motors exprime sa gratitude au Canada qui, en temps de paix, a permis de produire plus d'un million et demi d'autos et de camions pour les civils... provoquant ainsi la construction de grandes routes d'un océan à l'autre et stimulant aussi le défrichement des terres et des ressources dont le développement est subordonné à celui du transport.

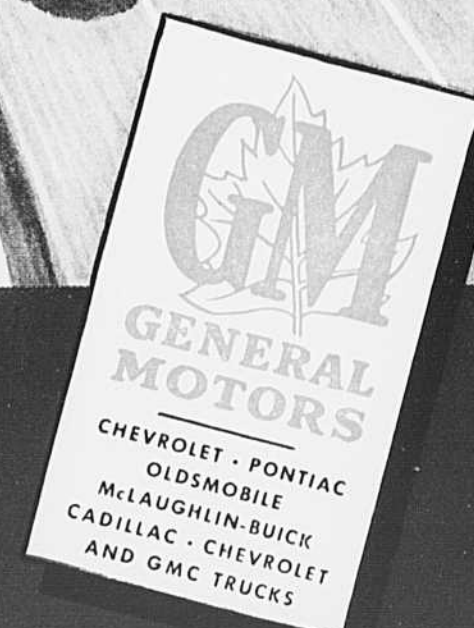
En ce qui concerne la guerre, la compagnie est fière de la manière dont elle a pu appuyer un peuple brave et généreux. Elle a fourni à nos combattants une vaste quantité de matériel de guerre, y compris des véhicules militaires, des canons automatiques et des bombardiers rapides.

Cheminaut côte à côte, la petite nation et la petite entreprise se sont développées et continuent, dans la voie du progrès, leur marche vers de nouveaux sommets. La General Motors se réjouit d'avoir été un élément solide de la structure du Canada... et d'être si intimement liée à son passé, à son présent et à son avenir.



GENERAL MOTORS

plus de choses et de meilleures choses
pour un plus grand nombre de gens





Rivalisez de courage avec nos combattants!

**ENGAGEZ - VOUS
DANS LE C.W.A.C.**

Nos soldats affrontent les privations et la mort sur tous les fronts. Ils ont besoin de l'appui de tous les hommes physiquement aptes que peut fournir le Canada. En vous engageant dans le C.W.A.C. vous libérez un homme pour le service combattant.

Il n'en tient qu'à vous de donner aux soldats canadiens l'aide dont ils ont tant besoin.

Accordez-leur donc cet appui et hâtez, par vos efforts, le succès de nos armes.

Engagez-vous dès aujourd'hui dans le C.W.A.C.

Pour tous autres renseignements, adressez-vous au plus proche bureau de recrutement. Cette démarche ne vous engage à rien.

Entre temps, demandez dès maintenant par écrit, un exemplaire de la nouvelle et intéressante brochure intitulée: "50 questions et réponses au sujet du C.W.A.C." Adressez votre lettre au LIEUT. DORA SWEET, Aylmer Annex, Ottawa.



CANADIAN WOMEN'S ARMY CORPS

NOIR ET BLANC : le contraste des couleurs mais la similitude au point de vue utilitaire, tels sont le sel et le charbon, deux matières strictement indispensables à l'humanité.

Il peut sembler presque superflu d'insister sur la nécessité pour l'homme moderne d'avoir en permanence du charbon et du sel à sa disposition alors que la chimie est en mesure de fabriquer tant de produits de remplacement ; les laboratoires ont, en effet, depuis relativement peu d'années, découvert au moins deux cent mille produits nouveaux dont l'usage est devenu général mais il ne faut pas oublier qu'une quantité notable de ces produits dérivent directement du charbon. Quant au sel, on en fait emploi de larges quantités pour des fins que beaucoup de personnes ignorent dans le public.

Sait-on, par exemple, qu'il entre dans la construction des pistes d'envol et d'atterrissage des avions et qu'il les améliore grandement tout en rendant leur construction plus rapide et moins coûteuse ? Ceci est d'une importance extrême en temps de guerre, chacun l'admettra.

On mélange le sel au gravier qui forme la base

de ces pistes et on obtient ainsi des chemins stabilisés, c'est-à-dire à peu près insensibles aux variations climatiques et se déformant peu ou point lors de la fonte des neiges.

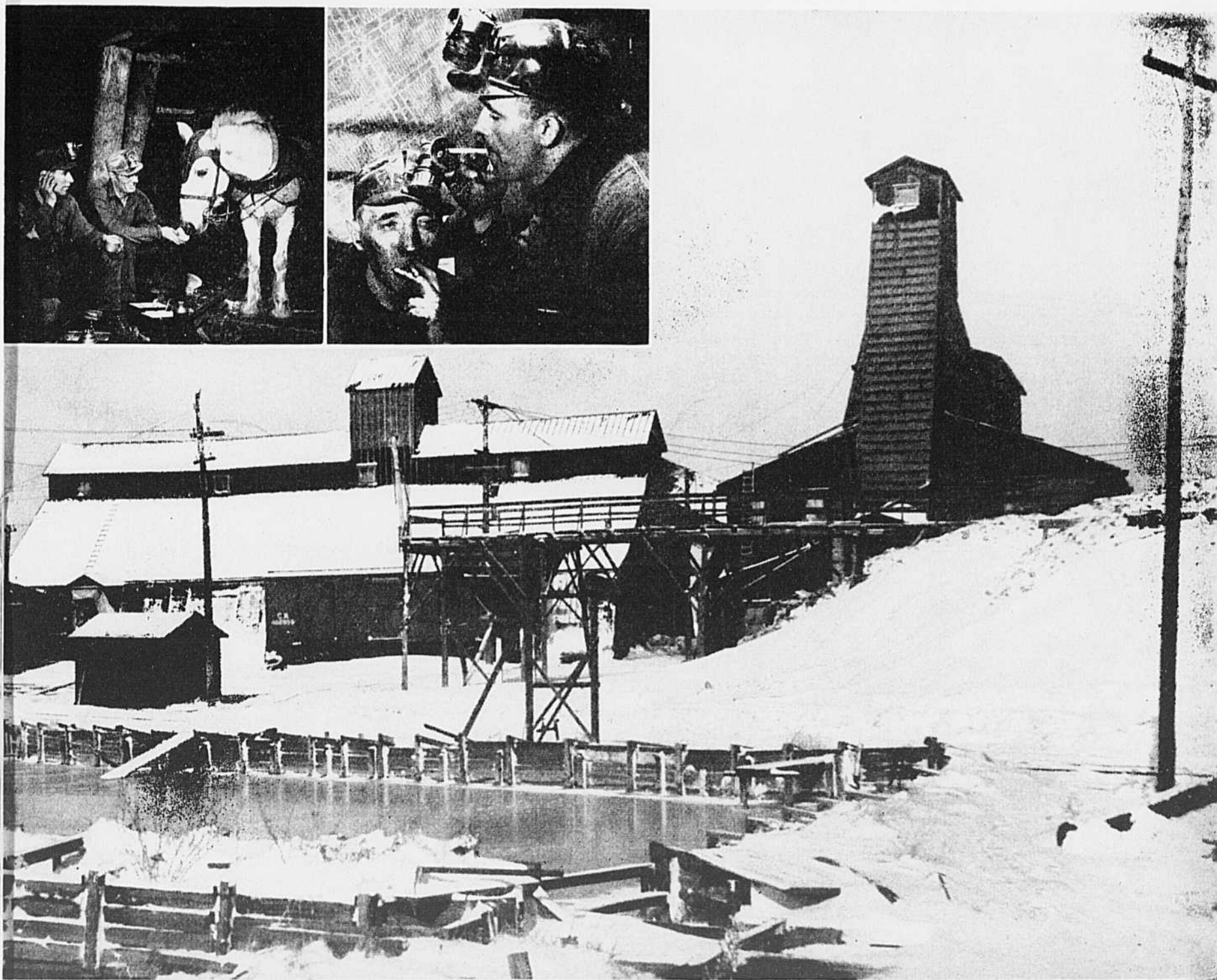
Cette matière est donc fort précieuse mais nous n'avons heureusement pas la crainte d'en manquer au Canada : nous y possédons, en Nouvelle-Ecosse, la plus grande mine de sel de tout l'empire britannique, celle de Malagash où le dépôt sain a quatre cents pieds de largeur sur une longueur de plus de cent milles. Ce sel, d'une belle couleur blanche, est pur dans la proportion de 89 pour cent et il contient plus de potasse que toute autre mine de sel dans le monde entier, sauf peut-être celle de Stassfurt, en Allemagne. Or, la potasse est un produit également indispensable à la guerre.

Les géologues nous disent que la mine de sel de Malagash a vingt-sept millions d'années d'existence et qu'elle est donc encore plus ancienne que la période carbonifère. Il est à noter qu'elle est située à seize cents pieds seulement de la côte de l'Atlantique, ce qui facilite singulièrement le transport du sel à bord des navires transporteurs.

Pour le charbon nous sommes également bien partagés et nous pouvons accorder une mention spéciale à la région Drumheller, dans l'ouest, où la plupart des mines ne contiennent pas ce gaz dangereux qui constitue le grisou. Les mineurs peuvent y fumer en toute sécurité sans craindre les explosions ni les incendies.

En plus de l'utilité du charbon pour le chauffage et la fabrication du gaz, la liste des sous-produits que l'on en retire serait longue car elle comporterait plusieurs milliers de noms. Parmi ces produits, il en est dont il serait impossible de nous passer aujourd'hui et surtout en temps de guerre ; tels sont, par exemple, la gazoline et le caoutchouc synthétiques.

Le mineur qui travaille dans les gisements de sel ou de charbon collabore donc, pour une large part, à l'effort de guerre ; qu'il soit noir ou blanc, son importance est la même ; la pincée de sel que nous semons avec délicatesse sur nos aliments dans le confort d'une maison chaude doit nous faire penser à ces véritables soldats de la mine dont le travail est nécessaire à ceux du front et qui concourent comme eux au triomphe définitif de la civilisation.



LE PASSE-PORT DE NOS PENSÉES



C'EST LE TIMBRE-POSTE, minuscule fragment de papier qu'un chiffre, un ou deux mots et un dessin transforment en une sorte de talisman qui aura le pouvoir de transporter notre pensée écrite à des distances parfois très lointaines pour un prix vraiment populaire, c'est-à-dire à la portée de toutes les bourses.

Avant le timbre-poste si commode et dont nous ne pourrions plus nous passer, il y eut le système des billets de port payé, lesquels billets devaient être attachés de manière visible aux envois que l'on faisait ; le taux en était variable selon la distance et, de toute façon, toujours assez élevé. Ceci fut établi en l'année 1653 par Velay, maître des requêtes au parlement de Paris.

Avant cela il n'y avait rien, c'est-à-dire que l'envoi des messages ne pouvait avoir lieu que par l'intermédiaire d'une personne de volonté ou spécialement appointée pour la circonstance. Il en résultait que les relations épistolaires étaient extrêmement rares, sinon exceptionnelles.

Aujourd'hui nous pouvons, pour quelques sous, acheter des petites formules imprimées qui permettent à nos lettres de voyager rapidement, non seulement dans l'intérieur de tout le pays, mais dans n'importe quelle ville du monde entier si tel est notre désir. Ce sont de véritables passeports de la pensée humaine écrite.

La fabrication de ces timbres-postes est non seulement une industrie mais un art également ; en premier lieu, ce sont les graveurs de la petite vignette à l'habileté desquels on a recours et il y a ensuite les multiples services de la fabrication dont la plupart sont assurés par des mains féminines. C'est un domaine de plus dans lequel la femme joue un rôle universel.

Le modeste timbre-poste fait l'objet de travaux d'une grande précision, non seulement pour la gravure qui est à la base de la fabrication, mais pour les autres services tels que l'impression, l'encollage et la perforation. Un grand nombre de ces services sont assurés par des femmes. (Photos O.N.F.)





LA GUERRE DES *Patriotes*

ES quelques dessins ont déjà paru dans la presse clandestine de France avant la libération du pays par les armées américaines, britanniques et canadiennes, le maquis, et les forces françaises de l'intérieur, — sans oublier les contingents belges, hollandais, polonais et luxembourgeois. Ils illustrent les diverses phases de la guerre souterraine que les patriotes français firent pendant quatre ans, au prix de la torture et de la mort, aux armées d'occupation allemandes. Nos troupes ont sauvé la France mais la France a contribué magnifiquement à sa propre libération. Souhaitons que la France, pays de nos ancêtres, se relève, forte et triomphante, comme aux grands siècles de sa glorieuse et immortelle histoire.

(Photos Office Français de l'Information)



De haut en bas: Assaut contre une Kommandatur, dans une ville de France. — Les journaux clandestins se passaient en douce, de main à main. — Sabotage des communications téléphoniques et télégraphiques. — Dynamitage d'un bâtiment et d'un port.



Chic
au travail
comme
dans le
monde



1127 — Robe pour dames et jeunes filles, grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour grandeur 14: $3\frac{1}{4}$ v. de 39", $2\frac{3}{8}$ v. de 41", $2\frac{1}{8}$ v. de 54". Prix 25¢.

1134 — Robe deux-pièces pour dames et jeunes filles, grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour grandeur 16, le haut: $1\frac{3}{4}$ v. de 35", $1\frac{5}{8}$ v. de 39", $1\frac{1}{2}$ v. de 41", $1\frac{1}{8}$ v. de 54". La jupe: $1\frac{3}{4}$ v. de 35", 39" ou 41", 1 v. de 54". Prix 25¢.

1141 — Robe pour dames et jeunes filles, grandeurs 12 à 40. Tissu requis pour grandeur 12: $2\frac{5}{8}$ v. de 39", $2\frac{1}{2}$ v. de 39", $1\frac{7}{8}$ v. de 54. Doublure pour les poches: $\frac{1}{4}$ v. de 35". Prix 25¢.

1153 — Jupe pour dames et jeunes filles, grandeurs 24 à 34. Tissu requis pour grandeur 26: 2 v. de 35", $1\frac{7}{8}$ v. de 39", $1\frac{3}{4}$ v. de 41", $1\frac{5}{8}$ v. de 54". Prix 20¢.

1155 — Blouse pour dames et jeunes filles, grandeurs 12 à 20. Tissu requis pour grandeur 16: $2\frac{1}{8}$ v. de 35", 2 v. de 39" ou 41", $1\frac{3}{8}$ v. de 54". Prix 25¢.



Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante: Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 240 Richmond Ouest, Toronto, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U.S.A.

Le Naufrage du Bonheur

[Suite de la page 20]

tout pour moi. Jeanne enfin!... Tiens, ne me fais plus parler de tout cela. Cela me fait trop de mal!

Et Maxence vit des larmes rouler sur les joues de son maître, qu'il n'avait encore jamais vu ému ou attendri.

Fallait-il qu'il l'aimât, en effet, celle qui l'avait trompé, et qu'il souffrit.

Le secrétaire n'insista pas.

Il avait fait son devoir, tout son devoir. Et il comprit que tout ce qu'il dirait, en effet, ne servirait qu'à raviver la rage du banquier.

Il espérait bien d'ailleurs, malgré les airs d'assurance de Monistrol, que ceux qu'il avait prévenus avaient suivi ses avis et qu'ils étaient déjà loin.

A onze heures du soir, Monistrol vint prendre M. du Pontavisse. Il l'attendait tout habillé, prêt à partir.

Maxence s'était couché, son sans une pointe d'inquiétude cependant.

S'ils n'étaient pas partis.

Mais il ne croyait pas pourtant qu'ils seraient restés à attendre placidement les coups de revolver du mari.

Mais si la dépêche ne leur était pas parvenue! Quoi qu'il en fût, et bien qu'il s'efforçât de paraître calme, le secrétaire n'entendait pas partir son maître sans un petit frisson intérieur et, quand il eût quitté l'hôtel, il ne songea pas à dormir. Il attendait avec anxiété la fin de l'aventure.

Cependant M. du Pontavisse s'était éloigné, guidé par l'agent. La nuit était claire, le temps doux.

Une lune splendide éclairait la mer au loin et baignait la colline, la dominant d'une lumière argentée.

La paix était profonde dans ce quartier où ne passaient guère de promeneurs nocturnes.

Le banquier et son conducteur marchaient assez vivement sans parler.

Le premier ne pouvait malgré tout, au moment de commettre peut-être un abominable crime, se défendre d'un certain émoi.

Il pensait malgré lui, malgré la soif de vengeance dont il était possédé, aux observations de son secrétaire.

Il était évident, s'il devenait meurtrier, qu'il allait se lancer dans un tas d'ennuis et de choses désagréables.

L'affaire ferait un bruit énorme d'abord, et lui serait infailliblement arrêté.

Combien de temps demeurerait-il en prison? Il ne pouvait le prévoir. Il espérait que ce ne serait pas long, qu'on le relâcherait.

Mais rester enfermé quelques jours et quelques nuits seulement dans quelque prison fétide, cela n'était pas drôle, pas drôle du tout.

Et le financier était pris maintenant d'une certaine hésitation.

Mais il eut soudain devant les yeux l'image de ceux qui le trompaient, qui s'étaient si cruellement moqués de lui, et il chassa ces fumées, ces accès de faiblesse, comme il les appelait.

Il marcha avec plus de résolution et, ayant vu Monistrol se glisser le long du mur d'un jardin dominé par une terrasse, il lui demanda :

— C'est ici ?

— Oui, monsieur. Nous allons passer par une brèche que j'ai remarquée dans le mur et quelque peu élargie. Nous serons alors dans le jardin et nous n'aurons plus qu'à nous diriger sans bruit vers la maison.

J'ai fait faire une clef de la porte d'entrée.

Un dernier frisson traversa le corps de M. du Pontavisse, puis avec un geste de résolution.

— Allons! fit-il.

Et il franchit la brèche.

Le jardin était plongé dans un silence profond, tout inondé d'une clarté douce, embaumé des émanations des mimosas des roses et des jasmins, alors complètement épanouis.

Il devait faire bon s'y promener en amoureux, les mains à la taille.

Et, en pensant que sa femme avait sans doute parcouru ces allées au bras de son amant, les yeux dans le rayonnement de ses yeux; qu'elle s'était penchée sur ces fleurs dont le parfum le pénétrait pour les sentir; qu'elle en avait cueilli peut-être pour orner la boutonnière de l'amant, le banquier fut repris de toute son ancienne fureur.

Il s'élança vers la maison si vite et avec si peu de précautions que son compagnon fut obligé de lui dire :

— Prenez garde, monsieur, on va nous entendre!

Et M. du Pontavisse réprima sa violence.

Ils étaient devant la maison, que précédait un perron de quelques marches, éclairé comme en plein jour.

La maison était close et tout le monde semblait dormir... Pas un bruit... Pas une lumière.

Monistrol s'approcha de la porte, sortit une clef, ouvrit et fit signe au mari de le suivre.

Celui-ci entra dans la maison et se trouva, le seuil franchi, dans une sorte de vestibule obscur.

Et il resta quelques instants là à souffrir et à écouter s'il ne se faisait pas de bruit en haut.

Son cœur battait avec une telle violence qu'on devait en entendre le tic tac, aussi fort que celui d'une pendule.

Enfin il les tenait! Il tenait sa vengeance, et il n'aurait pas su dire lui-même s'il était heureux ou s'il avait du regret, étant au moment d'accomplir l'acte définitif et suprême, d'avoir si bien réussi.

Cependant Monistrol avait allongé la tête du côté de l'escalier, les oreilles tendues.

Il dit à voix basse.

— Je n'entends rien. Ils doivent dormir. Montons!

Et il monta le premier.

L'escalier était couvert d'un tapis assourdissant le bruit des pas, mais de temps en temps une marche criait sous le poids de l'agent et du banquier.

Et ceux-ci s'arrêtaient brusquement, la sueur aux tempes.

M. du Pontavisse avait sorti à tout hasard son revolver, un revolver armé de six cartouches, et il le tenait serré en sa main crispée.

Parvenus sans incident en haut de l'escalier, ils demeurèrent encore un moment immobiles.

Puis Monistrol se dirigea vers la porte d'une chambre et dit :

— C'est là. Voici leur chambre!

Quand le banquier entendit ces mots : Voici leur chambre! Il fut pris d'une sorte de commotion.

Le sang afflua à sa tête et ses jambes chancelèrent.

C'était là, là, derrière cette porte!

Une rage folle s'empara de lui.

Et presque à haute voix, sans se préoccuper d'être entendu ou non, car il était incapable de dominer sa fureur, il demanda :

— Vous avez la clef ?

— Oui.

— Ouvrez!

Monistrol ouvrit doucement et le mari pénétra dans la chambre.

Elle était obscure, car les rideaux étaient baissés et on ne distinguait que

Pouvez-vous dire la date de ces modes ?

Complétez la date de chaque illustration, puis lisez le texte correspondant pour voir la date exacte.



19__

Seules les femmes audacieuses se faisaient couper les cheveux à la nuque. On lançait les moteurs d'autos à la manivelle et on chantait "Over there". C'était l'ère des suffragettes. C'était en 1918 et les hôpitaux de France manquaient de ouate pour les pansements chirurgicaux... une nouvelle invention, Cellucotton "absorbant", fut bien reçue. Les infirmières commencèrent de l'employer comme serviette périodique... cela créa l'idée de Kotex qui devait être un si grand bienfait pour les femmes.



19__

Les bas étaient noirs ou blancs. Les jeunes filles portaient des couvre-chaussures ouverts. Valentino jouait "The Sheik". Les gens parlaient des merveilles de leurs radios... des postes à cristal avec casque téléphonique. Et les femmes parlaient de la nouvelle idée en fait d'hygiène féminine... les serviettes périodiques Kotex*, confortables et vraiment hygiéniques. Des millions de femmes acceptaient alors ce produit nouveau qui était annoncé à 60c la douzaine en 1921.



19__

Le bord des robes faillit monter jusqu'à la taille. Le vernis rouge à ongles était nouveau et audacieux. Le "Desert Song". Les bracelets esclaves. C'était en 1926 et des millions de femmes donnaient furtivement au commis le prix d'un paquet de Kotex "enveloppé d'avance". La serviette était maintenant améliorée... plus étroite... et la gaze plus molle la rendait plus confortable. Les bouts arrondis remplacèrent les bouts carrés.



19__

Les blondes-platine et le golf miniature étaient en vogue. Les jupes au bord irrégulier... commencèrent à moulurer le corps. Les fabricants de serviettes périodiques réussirent-ils à adapter leur produit à la mode nouvelle de 1930? Kotex fit encore œuvre de pionnier... perfectionna les bouts plats pressés. De toutes les grandes marques, seule la Kotex offre cette caractéristique brevetée — des bouts qu'on ne soupçonne pas parce qu'ils ne sont pas volumineux — qui ne causent pas de lignes révélatrices.



19__

Les débutantes dansaient le "Big Apple". "Gone With The Wind" était le livre à succès. Une Américaine épousait l'ex-monarque d'Angleterre. C'était en 1937, et 600 femmes, ayant fait un essai spécial de la Kotex, vantaient ses améliorations. Centre de sûreté à double effet — la meilleure caractéristique jusque-là pour empêcher la serviette de se tortiller — pour prolonger sa protection de plusieurs heures. Et les bords souples "Wondersoft" pour accroître la mollesse de la serviette.



19__

Service est le thème du jour. Les vêtements sont faits de lait, les chaussures de verre, et le Cellucotton absorbant est encore préféré par les grands hôpitaux. Il est encore employé dans la Kotex, la serviette que les femmes préfèrent à toutes les autres marques réunies. Car la Kotex est conçue pour le service — faite pour rester molle durant l'usage. Elle n'est pas molle à la manière de la neige qui se tasse sous la pression. Et pas de mauvais côté pour causer des accidents! La meilleure valeur du jour — seulement 22c.

*Mar. dép. aux bur. can. des brev.

Doux

Comme des Pétales de Fleur



Coupe soignée et parfaite... tissu doux comme les pétales d'une fleur... qualité toujours exceptionnelle. Recherchez la marque de commerce.

Mercury
Van Raalte

Parce que vous aimez les belles choses.

MERCURY MILLS
LIMITED

MONTREAL, QUEBEC

vaguement la forme d'un lit, un lit tout blanc enveloppé de rideaux de dentelle, dressé dans une alcôve.

En voyant ce lit, M. du Pontavisse vit rouge.

Instinctivement, sans raisonner, il pressa la gâchette de son revolver, et les six coups de feu, coup sur coup, allèrent trouer les rideaux du lit, emplissant la chambre de fumée et de bruit.

Et le banquier attendit, terrifié.

A sa grande stupéfaction rien ne bougea. Il n'y eut pas un cri, pas un mouvement.

Et cela était si étrange qu'il eut peur.

Il appela au secours.

Monistrol accourut, enflamma une allumette et tous les deux se précipitèrent vers le lit, dont ils soulevèrent les rideaux pour regarder.

Il n'y avait personne!

Le lit n'avait pas été défait. Le traversin, les oreillers avaient été troués par les balles.

— Ils n'y sont pas! fit M. du Pontavisse, ahuri.

Et Monistrol, aussi hébété que lui, murmura:

— Je n'y comprends rien!

Cependant les coups de feu avaient réveillé la gardienne de la propriété.

Elle accourait avec une lumière.

— Fuyons! cria l'agent.

Mais son compagnon était incapable de faire un pas, comme pétrifié par la surprise.

Et il était encore dans la chambre, à la même place, quand Mme Lucas y fit irruption.

En voyant deux hommes chez elle, dont l'un tenait encore un revolver à la main, la propriétaire se mit à pousser des cris perçants:

— Au voleur! à l'assassin!

Des cris capable d'ameuter tous les voisins.

M. du Pontavisse, dont ces clameurs perçaient les oreilles, sortit enfin de sa torpeur.

Il se précipita sur la vieille femme.

Et, lui saisissant le poignet avec une violence telle qu'elle lui fit pousser un cri de douleur, il lui intima:

— Taisez-vous!

Mme Lucas fut si saisie qu'elle laissa tomber sa lumière, Monistrol s'empressa de la ramasser.

Et elle regarda les deux inconnus avec une expression de folie dans le regard.

— Taisez-vous, répéta le banquier. Je paierai ce qu'il faudra. Mais je ne veux pas de scandale!

— Mais, monsieur, s'écria la femme, hébétée, qui êtes-vous? Que voulez-vous?

— Je suis M. du Pontavisse.

— Ah! cria la vieille, le mari.

— Ce sont bien eux qui étaient là? Ma femme et son amant?

— Oui, monsieur.

— Et où sont-ils?

— Ils sont partis.

— Partis?

— Depuis deux jours.

Monistrol bégaya:

Et à la vieille:

— Je n'y comprends rien.

— Mais ce matin encore vous m'avez dit...

Mme Lucas regarda plus attentivement l'agent.

— Ah! c'est vous?

— Oui, c'est moi. Pourquoi m'avez-vous menti?

— Mais, monsieur.

— Dites la vérité, ordonna M. du Pontavisse, vous ne vous en repentirez pas.

Il sortit de sa poche un paquet de billets de banque.

— Tout cela est pour vous si vous ne me trompez pas.

Mme Lucas regarda les billets et les deux hommes.

Ses yeux étincelaient de convoitise et elle murmura:

— Je veux bien dire, moi, tout ce que je sais, mais, je vous en préviens, je ne sais pas grand-chose.

Ce monsieur et cette dame sont venus louer ici il y a quelques jours. Je ne les connaissais pas. Ils ont dit qu'ils s'appelaient M. et Mme Durand.

Avant-hier seulement, ils m'ont fait connaître leur véritable nom.

La dame est venue chez moi et m'a dit:

« Je me nomme Mme du Pontavisse. « Mon mari a été averti que nous étions ici sous un faux nom. Il va arriver. Nous sommes obligés de fuir. »

« Nous partirons cette nuit, mais dites toujours que nous sommes ici. »

J'ai promis, n'est-ce pas? Je n'avais pas à me plaindre d'eux. Ils m'ont grassement payée et je n'avais pas à m'immiscer...

— Ainsi, s'écria le banquier, il y a deux jours qu'ils sont partis?

— L'avant-dernière nuit.

Monistrol avait écouté attentivement ce récit. Ses yeux clignotaient à la façon des chats-huants se trouvant placés subitement devant une lumière.

C'était sa façon à lui de témoigner son émotion. Il était trop penaud de sa déconvenue.

Et, tout à coup, il éclata.

— Nous avons été trahis!

— Par qui?

— Je ne sais pas. Mais si vous vous étiez hâté davantage. Si vous étiez venu à Lyon quand je vous appelais. Je les avais sous la main et vous ne bougiez pas.

Le banquier regarda l'agent.

Une lumière venait de se faire en lui tout à coup.

— Vous n'avez pas perdu la piste?

— Non, monsieur, jamais. Voici, d'ailleurs leur copie des télégrammes envoyés à l'agence.

Et il tira de sa poche quelques papiers.

M. du Pontavisse les parcourut rapidement, puis les rendant:

— Je connais le traître, dit-il. Et j'en fais mon affaire.

Il se tourna vers Mme Lucas.

— Une dernière question, madame.

— Faites, monsieur.

— Vous ne savez pas comment ils sont partis? Quelle direction ils ont prise?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Ils sont partis de nuit, comme je vous l'ai dit.

Où allaient-ils? Ils ne me l'ont pas appris.

— C'est bien, madame, prenez votre argent. Et gardez-nous le secret sur ce qui s'est passé ici cette nuit.

— Monsieur peut être tranquille. Je ne dis jamais que ce que je veux perdre.

La vieille femme empocha avec une visible satisfaction ses billets de banque et reconduisit le banquier et son compagnon jusqu'à la porte de la villa en les éclairant.

Puis, elle referma la porte sur eux en leur souhaitant bonne chance.

M. du Pontavisse étouffa un grognement de fureur.

Le banquier avait été joué encore: et par qui? Par l'homme en qui il avait le plus confiance.

Tout le monde se ligua donc contre lui?

Il rentra à l'hôtel à côté de l'agent, sans dire un mot à celui-ci.

Puis, au moment de se séparer de lui.

— Je puis toujours compter sur vous, Monistrol?

— Assurément, monsieur.

— Servez-moi fidèlement. Vous n'aurez pas à vous plaindre.

— Dites-moi ce qu'il faut faire.

— Rien pour le moment. Allez dormir. Mais demain matin, à la première heure, mettez-vous en chasse pour retrouver la piste des fugitifs.



**SAUCE
WORCESTERSHIRE
CROSSE &
BLACKWELL**

**GRAVIER
BROCK
POUR
OISEAUX**

Exactement ce dont le canari a besoin. Un gravier propre, dur, tranchant, qui tient ses petites pattes propres et aide à sa digestion. Assurez-vous que c'est du BROCK.

**TRAVAILLEZ
LES
Pieds
à L'aise**



Les heures de travail vous paraissent-elles terriblement longues à cause de la douleur presque insupportable d'un cor sensible? Arrêtez cette douleur inutile... mettez un emplâtre anticors Blue Jay qui vous soulagera vite! Blue Jay fait plus que de calmer la douleur, il ramollit la racine du cor pour que vous puissiez l'arracher! Ne coûte que quelques sous par cor. Achetez Blue Jay aujourd'hui à la pharmacie la plus proche.

**BLUE JAY
POUR LES CORS**

Avez-vous des cadeaux à faire...

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

— Oui, monsieur.
— Je ne quitterai pas l'hôtel. Je ne veux pas rentrer à Paris que je n'aie fait justice.

— Bien, monsieur.
— Et je compte sur vous pour cela, sur vous seul maintenant.

— Bien, monsieur.
— C'est à moi que vous apporterez vos renseignements. Vous n'aurez plus affaire qu'à moi.

Et quand vous aurez quelques indications sérieuses, nous partirons tous les deux.

— Je suis tout aux ordres de monsieur.

— Bonsoir ! dit brusquement le banquier.

Et il monta vers sa chambre.
Mais, avant d'y pénétrer, il alla frapper un coup violent dans la porte de Maxence.

Celui-ci, pour les raisons que nous avons dites, ne dormait pas.

En entendant le pas de son maître et le coup frappé dans la porte, il se dit :

« Il ne les a pas trouvés. Il est furieux. »

Et il se frotta les mains.
Mais déjà, avant qu'il eût eu le temps de dire d'entrer, la porte s'était ouverte et M. du Pontavisse se dirigea vers son lit.

— Tu vas rentrer à Paris tout de suite, dit-il d'un ton sévère.

— Bien, monsieur.
— Je devrais même me séparer complètement de toi. Mais j'ai quelque égard pour les services que tu m'as rendus et les relations que nous avons eues ensemble depuis que tu es chez moi.

Tu vas donc rentrer à Paris. Tu t'occuperas de mes affaires et me tiendras au courant de ce qui se passera et de ce qui se dira, si ce n'est pas trop te demander.

— Mais, monsieur...
— Moi, je reste ici avec Monistrol. Je vais continuer ma poursuite... et tu en seras pour tes petites trahisons...

Maxence eut un léger sursaut.
— Vas-tu dire, s'écria le financier, que tu ne m'as pas trahi ? J'ai lu les dépêches adressées par Monistrol et que tu ne m'as pas trahi ? J'ai lu les heures, tout serait fini.

— Vous auriez tué votre femme ?
— Et son amant.
— Et vous seriez bien avancé !
— Je serais vengé, du moins. Et je veux me venger, entends-tu, malgré toi, malgré tout le monde !

Me venger ! Me venger !
Je ne me vois pas rentrant bredouille à Paris après ce que j'ai dit, après ce qu'on m'a fait dire.

Je serais ridicule pour le restant de mes jours.

On ne pourrait plus me regarder sans rire et prononcer mon nom sans pouffer.

Et je ne veux pas que l'on rie de moi, entends-tu. Je ne veux pas que l'on rie !

— Bien, monsieur.
— Et, pour me venger, retiens bien ceci, je sacrifierais ma fortune, ma considération, ma liberté et même ma vie !

Oui, j'aimerais mieux mourir que de vivre sans vengeance !

Et si tu avais vraiment cherché mes intérêts.

— Vous verrez plus tard, dit doucement Maxence Burgère, que tous ces éclats de voix n'émeuvent pas, quand votre fureur sera passée, quel était le dévouement le plus vrai.

— C'est celui, cria violemment le banquier, qui les mettra en ma présence.

Ah ! je sais bien, ajouta-t-il, pourquoi tu ne veux pas que je tue Mme du Pontavisse, tu l'aimes.

Maxence pâlit.

— Monsieur !
— Depuis longtemps je m'en suis aperçu. Mais je ne m'en suis pas offensé. Pouvez-vous la voir sans l'aimer ?

Je sais d'ailleurs que jamais tu n'as laissé voir ta passion.

— Jamais, monsieur. Je savais trop que Mme du Pontavisse n'aurait fait qu'en rire.

— Mais c'est pour ça, n'est-ce pas, que tu voulais la sauver ?

— Non monsieur, je vous le jure ! C'est pour vous, surtout pour vous !

— Je te remercie de ta sollicitude, mais je suis assez grand pour me guider et savoir ce que j'ai à faire.

D'ailleurs, la jalousie ne raisonne pas. Adieu !

— Adieu, monsieur.
M. du Pontavisse gagna sa chambre et Maxence Burgère rentra à Paris le lendemain.

LE DRAME DE STAMBOUL MYSTERIEUSE DISPARITION

C'EST DU PAS traînant d'une biche blessée qu'Huberte Rivard, ou plutôt Huberte Mélier, car elle avait repris, depuis qu'elle avait quitté son mari, son nom de jeune fille, regagna, après avoir quitté Constant Rivard, venant de lui montrer la trahison de son amant, sa maison triste du quai d'Anjou.

Jamais elle ne s'était vue si tard, seule, dans les rues de Paris. En toute autre circonstance, elle aurait eu grand-peur, elle n'aurait pas regardé sans frémir d'épouvante les coins sombres des rues désertes.

Mais elle était, cette nuit-là, trop absorbée en sa douleur pour éprouver d'autre sensation que celle de la souffrance.

Sur le quai, de grandes rafales passaient, soulevant des sarabandes de feuilles mortes, et le silence y était profond, troublé seulement par le bruit du vent. La lumière des becs de gaz, s'éparpillant au souffle de la tempête, jetait par intervalles des lueurs vives qui s'éteignaient presque aussitôt.

Sur le ciel passaient des nuées tumultueuses laissant voir de temps à autre des éclaircies livides produites par la clarté de la lune.

La Seine coulait entre deux rives sombres et prenait sous l'obscurité des nuages des teintes sinistres.

Par ce temps-là, à cette heure tardive, ce quartier de Paris était lugubre.

Huberte n'y prenait pas garde. Elle marchait machinalement, sans réfléchir, la pensée inerte.

Elle se disait seulement :
— Il ne m'aime plus. Il en aime une autre. Il m'a abandonnée !

Elle ne pouvait plus songer à autre chose, et ses phrases revenaient sans cesse, comme un refrain, dans sa tête meurtrie.

« Il ne m'aime plus ! Il en aime une autre, lui Silvère, mon amant, lui que j'ai tant aimé et que j'aime tant encore ! »

Et ses bras se tordaient de douleur, et il lui semblait que la folie sonnait dans son crâne.

« Il ne m'aime plus. Il en aime une autre ! »

Elle arriva devant sa porte, un de ces grands portails massifs comme il s'en trouve aux maisons de ce quartier, encadrés dans des murs gris.

Elle ne s'était pas aperçue même qu'elle était arrivée. Mais elle s'était arrêtée d'instinct et s'était reconnue.

Elle hésitait à sonner. Que ferait-elle chez elle, dans cet appartement où il ne viendrait plus ?

Elle ne pouvait cependant rester là toute la nuit, et un bruit de pas s'étant fait entendre au loin, elle fut prise d'une frayeur.



Billets, s'il vous plaît !

Pendant que mon Jean-Louis pilote un Lancaster, moi je pilote un autobus sur la route de la rive Nord. Le travail est dur mais pas sans intérêt. Ça va assez bien, sauf certains jours, toujours pénibles pour une femme. Ainsi, hier...

J'eus un monde fou à chaque voyage... les gens étaient serrés comme des sardines dans l'allée et lorsque l'équipe de nuit de l'usine monta à bord, je crus que j'allais étouffer. Heureusement que je pouvais compter sur le confort et la sécurité assurés par ma serviette Modess.



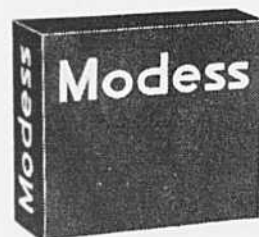
À l'heure du lunch, j'eus plusieurs courses à faire—à la banque, chez l'épicier, le boucher—mais je réussis à me débarrasser de tout, malgré le peu de temps à ma disposition. C'est en pareille occasion que l'on apprécie la protection efficace que donne la serviette Modess !



J'aurais bien voulu me reposer, le soir, mais c'était mon tour de servir à la cantine et j'y allai quand même avec Margot. Revenue à la maison, j'écrivis à Jean-Louis. J'ai bien hâte qu'il me revienne, mais je crois que le meilleur moyen de hâter son retour est de rester moi-même à mon poste. Grâce à Modess, c'est ce que je parviens à faire, même les jours difficiles.



Besognez avec le Sourire ! Jouissez du Confort assuré par



Modess

Les MILITAIRES



ADOPTENT

*Les portefeuilles
Henry Perkins*

Un autre membre réputé de la famille de Portefeuilles Perkins vous est présenté dans cette annonce. Fait de cuir véritable "Morocco-Grain" — noir, brun et bleu aviation — il possède tous les avantages réguliers des portefeuilles Perkins et, en plus, le nouveau "Bill-guard" exclusif à Perkins, un dispositif de sûreté pour votre protection. Il est aussi doté de dix étuis transparents pour photographies, laissez-passer et cartes d'identité, sans compter la fameuse "Cassette" — compartiment secret pour vos fonds d'urgence — présentée exclusivement par Perkins l'an dernier.

Si vous désirez obtenir notre catalogue illustré, écrivez à H. Perkins & Sons (Canada) Limited, 1191, rue Université, Montréal, Qué.

Prix variant entre **\$1.15** et **\$8.25**.



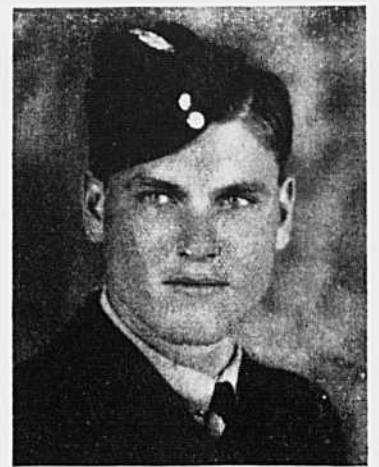
*Un Produit de
Henry Perkins*



Le soldat **JEAN VIGNEAULT**, en service actif dans l'armée canadienne. Envoi de Mme J.-A. Vigneault, Montréal, P. Q.



CLIFFORD CORMIER de la R.C.A.F., en service actif. Envoi de Mlle R. Deschênes, Chicoutimi, P. Q.



LAURIER PICARD de la R.C.A.F., en service actif. Envoi de Mlle Aline Desjardins, Cléricy, P. Q.

Elle sonna deux ou trois coups rapides.

Et, avec un claquement sec, la porte s'ouvrit, laissant à découvert les profondeurs obscures d'un vestibule sans lumière.

Elle entra, jeta son nom à la concierge.

— Mme Mélier.

Puis elle monta d'un pas brisé son escalier de pierre, froid, humide, entre des parois glacées.

Arrivée devant sa porte, elle l'ouvrit, et elle se laissa tomber sur un fauteuil dans l'antichambre sans avoir le courage d'allumer une lumière.

Elle resta là longtemps. Le froid la fit se remettre sur pieds.

Elle enflamma une allumette et alla prendre une lampe dans son salon.

En prenant la lampe, elle aperçut sur la cheminée le portrait de Silvere.

Un long frisson la traversa, et il lui sembla qu'elle allait mourir, tant cela lui avait froid au cœur tout à coup.

Elle laissa retomber son allumette et fut obligée d'en enflammer une autre pour allumer sa lampe.

Et elle contempla encore le portrait de l'aimé.

Il semblait lui sourire, lui dire que tout ce qu'elle avait vu était un mirage, un mensonge.

Mais elle n'y crut pas.

Elle croyait ce qu'elle avait vu.

Et tout son chagrin creva devant cette image reproduisant les traits adorés.

Elle se dit qu'elle ne le reverrait plus celui qui était là, qu'elle n'entendait plus jamais parler de lui peut-être.

Et que tout était fini!

Alors elle se mit à sangloter bruyamment. Ses larmes ruisselaient le long de ses joues.

Elle ne le reverrait plus!

Et tout ce qu'il lui avait promis, un amour sans fin, et tout ce qu'elle attendait de lui, la délivrance de sa fille, de leur fille, tout cela ne se réaliserait plus!

Et il n'y songeait peut-être plus à sa fille et à elle, pris tout entier par l'autre amour, cet amour nouveau qui devait lui causer de plus âpres chagrins qu'une passion déjà vieille.

Ah! misère!

Huberte était jeune encore, et belle. Elle avait une taille d'une suprême élégance.

Et elle ne pouvait passer dans les rues sans être admirée.

Cette heure de douleur semblait l'avoir vieillie subitement et courbée.

Elle ne se reconnaissait plus elle-même dans cette femme éplorée qu'elle venait d'apercevoir dans la glace, les yeux rougis, les traits convulsés.

Et elle comprit qu'il eût cessé de l'aimer s'il l'avait vue ainsi...

Toute la nuit se passa dans les sanglots, et, au jour levant seulement, Huberte songea à se mettre au lit.

Elle était glacée littéralement.

Et, la tête lourde, brisée de douleur et de fatigue, elle s'endormit d'un sommeil agité et fiévreux.

Elle se réveilla quand sa femme de ménage, Zélie, pénétra dans sa chambre, vers neuf heures.

Elle croyait avoir fait un cauchemar, mais elle se rappela vite qu'elle n'avait pas rêvé.

Que tout était vrai.

Qu'elle avait vu son mari, et qu'il l'avait emmenée.

Alors, elle pensa à ce qu'elle allait faire, à ce qu'elle devait faire.

Il y avait longtemps qu'on lui proposait de partir au loin, à Constantinople, où elle donnerait des leçons d'aquarelle aux femmes du sultan.

Cela lui rapporterait beaucoup d'argent et elle pourrait amasser une dot pour sa fille.

Elle avait toujours refusé pour ne pas s'éloigner de Silvere.

Maintenant qu'il l'avait quittée, elle allait partir.

Mais elle ne voulait pas partir seule. Elle voulait emmener sa fille avec elle.

Elles vivraient toutes les deux là-bas, et elle pourrait peut-être goûter encore quelques jours de bonheur.

Elle songea tout de suite aux moyens de s'emparer de l'enfant, et cela l'occupa, put la distraire un peu de son chagrin.

Elle ne devait plus penser qu'à sa fille, maintenant, et puisqu'elle était seule désormais pour songer à elle.



Le soldat **PIERRE CHASSE**, en service actif dans l'armée canadienne.



Le soldat **EDOUARD VERVILLE**, en service actif dans l'armée canadienne. Envoi de Mlle Marie-Claire Caron, Montréal, P. Q.



Le soldat **EUDE EMARD**, en service actif dans l'armée canadienne. Envoi de M. et Mme S. Emard, Val Barrette, P. Q.

pour l'aimer, elle devait y songer cent fois plus et l'aimer davantage.

L'idée de sa fille à sauver, à arracher à l'homme qui n'était son père que de nom, et dans les yeux de qui elle avait lu de la cruauté et de la haine, lui avait rendu toute son énergie.

Elle essuya ses yeux, sauta à terre et commença à s'habiller.

— Au moins, se dit-elle, j'aurai ma fille, ma fille me consolera !

Elle la connaissait bien la maison habitée, rue Saint-Paul, par son mari et sa fille, une grande maison ancienne, avec une vaste cour encombrée de camions, avec des bruits de ferraille, car un maréchal-ferrant occupait le rez-de-chaussée.

Sur cette cour donnaient les fenêtres de l'appartement occupé par son ancien mari et sa fille, et à l'une desquelles elle avait espéré apercevoir autrefois sa petite Gisèle.

Elle y était venue bien souvent, dans cette cour, habillée en pauvre, le visage couvert d'une voilette épaisse, et jamais elle ne l'avait vue, jamais !

Elle y était venue jusqu'au jour où, ayant été reconnue, elle en avait été, sur l'instigation de Constant Rivard, honteusement chassée, jusqu'au jour où, ayant été abreuvée d'avanie, elle avait dû cesser complètement ses visites !

Depuis, elle ne passait jamais par là, car elle avait contre elle toutes les voisines à qui son mari avait monté la tête.

A ce moment il avait comme femme de ménage chargée de veiller sur l'enfant une rude Allemande qui la détestait et avait autrefois ameuté contre elle tout le voisinage.

Si cette Allemande était toujours là, la pauvre mère ne pouvait conserver aucun espoir de revoir sa fille !

Mais peut-être était-elle partie depuis qu'elle n'était pas venue, peut-être la concierge avait-elle été changée, et peut-être ne la reconnaîtront-ils pas, tant elle devait avoir vieilli.

Elle se sentait, en effet, ce matin-là, si désespérée, si abattue, qu'il lui semblait que des années et des années avaient passé sur sa tête et qu'elle était devenue une vieille femme !

Et cela la préoccupait si peu d'être enlaidie depuis qu'elle n'était plus aimée !

Quoi qu'il en fût et malgré les causes de crainte lui restant de courir à un nouvel échec, elle s'habilla très simplement, d'une robe unie et noire, se couvrit le visage d'une voilette sombre et partit.

Elle n'avait guère que la Seine à traverser pour aller de sa maison à la rue Saint-Paul.

Elle s'y rendit à pied, et en approchant de l'endroit où vivait sa fille, elle était si émue qu'elle avait peine à marcher, et quand elle déboucha au coin de la rue Saint-Paul, une rue populeuse et fréquentée, où tous les rez-de-chaussée sont occupés par des marchands de vins, de charbon, des merciers ou autres petits commerces, elle était si chancelante que les gens qu'elle croisait la remarquèrent et crurent qu'elle allait se trouver mal.

Une femme du peuple se hasarda même à lui offrir ses services.

Elle refusa avec un triste sourire, disant qu'elle n'était pas malade, et elle continua sa route, s'efforçant de dominer son émoi et de ne plus attirer l'attention.

Elle arriva à l'entrée de la grande cour, toujours encombrée, et tout de suite ses yeux se portèrent sur les fenêtres qu'elle connaissait si bien.

Toutes étaient closes.
Personne n'avait paru la voir, et elle put rester quelques instants à les contempler, faisant des vœux tout bas pour que l'une d'elles s'ouvrît et lui permit d'apercevoir soit le visage, soit même la silhouette de l'enfant adorée.



Qu'on se le dise

au cercle de couture, entre voisines, entre maman et fille — la lutte contre les **maladies vénériennes** est engagée

Les **MALADIES VENERIENNES** ne constituent plus un sujet de conversation honteux.

C'est une question qui surgit partout où se rencontrent des femmes intelligentes... dans les groupes sociaux, les réunions de bienfaisances, ou à l'heure du thé.

Et ce ne sont point des paroles oiseuses. La femme canadienne se rend compte maintenant que, lorsque les **MALADIES VENERIENNES** font leur apparition elles entraînent d'ordinaire le foyer dans leur sillage impitoyable.

Le foyer... son domaine !

La femme canadienne veut savoir ce que l'on peut faire à ce sujet, et comment elle peut aider à enrayer cette menace de notre pays.

Mais les femmes *aident*... même si elles ne font que parler de cette question. Plus nous discuterons ce problème d'une manière intelligente, plus nous acquerrons des connaissances, et plus la collectivité sera en mesure de la résoudre.

Voulez-VOUS savoir comment VOUS pouvez aider ? Rien de plus simple.

Premièrement, apprenez les faits concernant la

syphilis et la gonorrhée... sachez ce qu'elles sont... connaissez leurs effets sur l'individu... et apprenez comment on peut les prévenir... et les guérir. Ensuite prenez les moyens de renseigner votre jeune garçon ou votre jeune fille, et de leur faire connaître la vérité. *C'est votre tâche.*

Deuxièmement, que *votre* cercle discute franchement ce problème. Invitez votre médecin hygiéniste, ou quelqu'un qui est parfaitement *au courant* du problème... et qui en connaît la solution. Faites représenter gratuitement un film moderne afin de mieux faire comprendre ce qui se fait en ce moment, et l'œuvre qui reste à accomplir.

Troisièmement, assurez-vous que les conditions dans votre milieu sont telles qu'elles procureront à vos enfants... et à ceux de votre voisin... les meilleures chances de santé et de bonheur... Pas de maisons de prostitution... et pas d'endroits louches où des jeunes gens sains peuvent facilement rencontrer des personnes contaminées.

A titre de reine du foyer, vous ne sauriez rester dans l'indifférence. La vie familiale au Canada constitue la base même de notre vie nationale. Nous devons la protéger.

VOUS DEVEZ FAIRE VOTRE PART !

COMBATTEZ LES MALADIES VENERIENNES SUR LE FRONT AUX QUATRE SECTEURS



Pour vous renseigner au sujet des maladies vénériennes, écrivez au Ministère Provincial de la Santé et demandez la nouvelle brochure gratuite intitulée "VICTOIRE SUR LA MALADIE".

Publié par le
MINISTÈRE DE LA SANTÉ NATIONALE ET DU BIEN-ETRE SOCIAL
pour encourager la lutte contre le péril vénérien au Canada.

2F-VS



Ne manquez pas de lire le roman complet dans

La Revue Populaire
de novembre

LE VOILE SUR L'AMOUR
Par LOUIS DERTHAL

En vente partout. 15c. le numéro.

COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE POPULAIRE (Canada seulement)

1 an \$1.50
2 ans \$2.00

IMPORTANT — Indiquez d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.



Vous êtes pressée — et c'est justement à ce moment-là que votre lavabo se bouche! Cependant, il n'y a pas lieu de s'alarmer. Jetez simplement de la Gillett dans le lavabo; votre renvoi se débouchera et l'eau s'écoulera bientôt comme si rien n'était!

Pensez toujours à la Gillett chaque fois que vous avez quelque nettoyage difficile à faire. Ce merveilleux nettoyeur sert à toutes sortes de choses — déboucher les renvois d'eau, nettoyer les bols de cabinets, désodoriser les poubelles, etc. Achetez-en dès aujourd'hui.

**Ne faites jamais dissoudre la lessive dans l'eau chaude. L'action de la lessive elle-même réchauffe l'eau.*



Sunbeam

Pour battre n'importe quoi

Sunbeam MIXMASTER

Contrôle automatique de chaleur — sous le pouce

Sunbeam IRONMASTER

Extrait le toast ou le conserve chaud

Sunbeam GRILLE-PAIN AUTOMATIQUE

Régalez-le et n'y pensez plus! Température et période de chauffage automatiquement contrôlées. Tout métal — Incassable

Sunbeam COFFEEMASTER

Après la Victoire, Sunbeam

les appareils électriques Sunbeam seront de nouveau fabriqués et garantis par Flexible Shaft Co. Limited, et vendus par les détaillants.

Elle frémissait à l'espoir qu'elle verrait se soulever un rideau et apparaître deux yeux se fixant sur elle.

Il n'en fut rien. Rien ne bougea. Mais Huberte s'aperçut du moins qu'elle devait avoir été oubliée depuis longtemps des gens habitant autour de la cour et qui, autrefois, avaient été ses ennemis, car personne n'avait paru la reconnaître.

Alors elle s'enhardit un peu et se dirigea vers la loge de la concierge pour interroger cette femme.

Ce n'était plus la même qu'elle avait connue autrefois, et cela lui donna encore plus d'aplomb.

Elle osa demander si M. Rivard était chez lui.

— Non, madame, lui répondit-on. Je crois qu'il est sorti.

— Et il n'y a personne chez lui?

— La femme de ménage sans doute.

— Mme Léonie Kalt?

— Non, ce n'est pas ainsi qu'elle s'appelle. Ce ne doit plus être la même.

La femme de ménage aussi était changée!

Un peu d'espoir entra dans le cœur de la pauvre mère.

Elle respira plus à l'aise.

En entrant dans la loge, elle était si oppressée qu'elle avait de la peine à parler...

Ce qu'elle apprenait la rassura un peu.

La concierge aussi ne semblait pas malveillante. — Si elle la dévisageait un peu, c'était seulement par curiosité sans doute.

Elle lui sembla plutôt sympathique. Il était probable, du reste, qu'elle ne savait rien des démêlés de son locataire avec sa femme.

Huberte demanda:

— Je pourrais parler à cette femme?

— Je le pense, madame. Vous n'avez qu'à monter au troisième à gauche.

Vous la trouverez sûrement.

Huberte s'engagea dans l'escalier.

Il était étroit et sombre, un peu raide.

Elle le franchit en quelques enjambées, prise d'un espoir insensé. — Mais, arrivée devant la porte, elle fut obligée de s'immobiliser un instant.

Il lui semblait que son cœur s'arrêtait!

Sa fille derrière cette porte!

Sa fille!

Puis, saisie tout à coup de la peur de voir survenir son mari, elle sonna vivement.

Gertrude vint ouvrir.

En apercevant devant elle cette femme pâle comme une morte et paraissant si émue qu'on eût dit qu'elle allait s'évanouir la vieille femme fut prise d'une sorte de pressentiment.

Et, d'une voix bienveillante, elle demanda:

— Vous désirez, madame?

Huberte allait répondre:

— Ma fille! Je veux voir ma fille!

Mais elle pensa qu'elle allait tout faire échouer si elle se trahissait ainsi tout de suite.

Et elle contint ses sentiments.

— J'aurais désiré parler à M. Rivard...

— Il n'est pas là, madame.

— Savez-vous s'il sera longtemps à rentrer?

— Je ne pourrais pas vous le dire, madame. Avec M. Rivard, on ne sait jamais.

On le croit loin, et il vous tombe dessus au moment où on s'y attend le moins.

Ah! c'est un drôle de personnage!

Ces quelques mots montrèrent à Huberte que la bonne de Constant Rivard n'avait pas une grande estime pour son maître.

Et elle se demanda si elle ne devait pas se faire connaître tout de suite.

Elle crut plus prudent cependant d'attendre encore.

— Alors, vous pensez qu'il vaudrait mieux que je revienne?

— Oui, madame, ce sera plus sage. Mais Huberte ne s'en allait pas.

Huberte semblait clouée sur le seuil de cette porte, où elle était à quelques pas peut-être de sa fille.

Et Gertrude soupçonnant, en la voyant ainsi, la personnalité de cette femme aux allures étranges, demanda:

— Est-ce bien lui que vous désirez voir?

Huberte regarda la servante, très surprise de cette question.

Et elle murmura, très émue:

— Madame!

— Oh! s'écria Gertrude, ce n'est pas la peine, allez, de faire la cachottière avec moi. Vous êtes la mère.

— Madame!

— La mère de la petite. J'en ai eu l'idée tout de suite en vous voyant.

Et maintenant je n'ai plus l'ombre d'un doute.

Vous êtes la mère, n'est-ce pas?

Huberte inclina la tête.

Et tout de suite:

— Oh! je vous en prie, ne me perdez pas, si vous avez des enfants, pensez!

— Soyez tranquille, madame, interrompit la femme de ménage, ce n'est pas moi qui vous trahirai. Je suis assez outrée...

— Outrée?

— Outrée de ce qui se passe ici. Je le disais hier encore à Monsieur.

Mais, sur ce carré, nous ne pouvons pas causer. Il peut arriver d'un moment à l'autre.

Et s'il me voyait avec vous!

— Oui, dit Huberte.

Elle frémit en pensant que cela pourrait faire manquer toutes ses combinaisons.

— Ah! poursuivit la vieille femme, je ne ferais pas long feu dans la maison, et ce serait peut-être un malheur pour vous et pour la jeune fille que je m'en aille.

Sauvez-vous donc vite, mais venez ce soir, à huit heures, rue de l'Avenue-Maria, no 34, nous causerons d'elle et de bien d'autres choses.

Huberte sentit son cœur se gonfler d'une espérance folle.

Elle comprit que cette femme était pour elle.

Elle lui dit, toute tremblante d'émotion:

— Oui, madame, sûrement, j'irai chez vous. Oh! que vous me rendez heureuse!

Puis, montrant la porte:

— Elle est là?

— Oui.

— Je pourrais l'entrevoir, ne fût-ce qu'une seconde?

— Impossible. Elle est enfermée. Lui seul a la clef.

— Enfermée?

— Oui, oui; je vous dirai tout ce soir. Je vous donnerai tous les détails. Mais partez vite. Je tremble qu'il ne rentre... et tout serait perdu!...

Huberte se ressaisit.

— Oui, je m'en vais, à ce soir!

Elle descendit l'escalier.

Elle descendait vivement, ayant peur d'être reconstruite et de faire tout rater, comme le disait la femme de ménage.

Mais elle put sortir de la maison sans avoir vu son mari.

Et elle se dirigea tout de suite vers son domicile.

Elle sentait en elle un bien-être infini, et ce bien-être lui faisait presque oublier la trahison dont elle venait d'être victime.

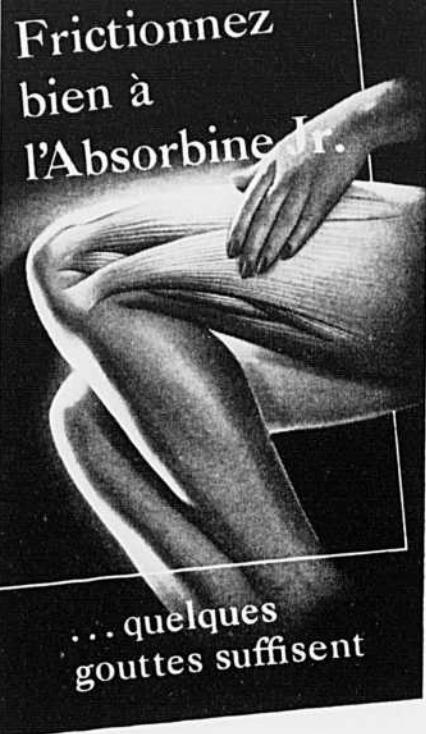
Elle allait entendre parler de sa fille, elle savait près de sa fille une personne sympathique, qui l'aiderait peut-être à s'emparer d'elle.

Et elle s'imaginait que rien ne lui serait plus impossible désormais.

Si elle partait, comme elle en avait l'intention, elle ne partirait pas seule.

Elle partirait avec sa fille!

A huit heures précises, après la montée d'un escalier étroit et tortueux, aux marches boueuses et branlantes,



Les muscles de la cuisse courbaturés? Appliquez quelques gouttes d'Absorbine Jr. et frictionnez-vous. Ceci active la circulation dans les parties affectées et chasse les acides qui causent la fatigue. Le soulagement suit bientôt. Ayez toujours de l'Absorbine Jr. à portée. \$1.25 la bouteille aux pharmacies.

W. F. Young, Inc., Lyman House, Montréal, P.Q.

ABSORBINE Jr.

L'acide du rein voleur de repos

Bien des gens semblent ne jamais prendre une bonne nuit de sommeil; remuent sans cesse — les yeux grands ouverts. Ils s'en prennent parfois aux "nerfs" quand c'est peut-être le rein. En santé il filtre les poisons du sang; malade, les poisons restent dans l'organisme. Insomnie, maux de tête, courbatures font souvent suite. Si vous ne dormez pas bien, prenez les Dodd — remède favori depuis plus d'un demi-siècle.

Pilules Dodd pour le Rein



Des milliers d'enfants se rebellent à boire leur lait. Leur attitude sera différente, si le lait leur est servi sous forme de délicieuses cossettes-présure faites avec des TABLETTES-PRÉSURE "JUNKET". Incorporez la tablette dissoute à du lait tiède. Il suffit de quelques instants pour les préparer. Sucrez et aromatisez au goût. Le lait servi de cette façon est plus savoureux et se digère plus facilement. Chez votre épicière.

Notre LIVRE de RECETTES est GRATUIT. Écrivez-nous.

"THE 'JUNKET' FOLKS"

Toronto, Canada.

TABLETTES-PRÉSURE "JUNKET"

MARQUE DE FABRIQUE

Huberte frappa à la porte de la petite chambre occupée par Gertrude dans une des vieilles maisons de la rue de l'Ave-Maria.

Pendant la journée, elle avait écrit à Constantinople et avait préparé son prochain départ, tour à tour désespérée ou heureuse, selon qu'elle pensait à son amour perdu ou à sa fille qu'elle allait peut-être retrouver.

Au premier coup frappé dans la porte, Gertrude alla ouvrir :

— Ah! c'est vous, madame? Je vous attendais!

Et elle fit pénétrer la visiteuse dans une chambre mansardée, de quelques pieds de large, mais tenue fort proprement.

Une petite lampe l'éclairait, et un feu de coke se consumait dans une étroite cheminée, mettant dans la pièce une chaleur douce.

Gertrude s'était empressée de présenter une chaise à Huberte.

Mais celle-ci, ayant enfin trouvé la force de parler, demanda avant de s'asseoir.

— Vous l'avez vue?

— Une seconde. J'ai pu lui glisser à l'oreille ces mots: J'ai vu votre mère.

— Ah! fit Huberte, comme extasiée.

La femme de ménage poursuivit:

— Et si vous aviez vu sa figure à ces mots! Comme elle s'est illuminée!

On eût dit qu'elle venait d'être frappée par un rayon de soleil.

— Pauvre chérie! s'écria la mère. Elle pense donc encore à moi depuis le temps que nous sommes séparées? Et elle m'aime toujours?

— Si elle vous aime! D'ailleurs n'aime-t-elle pas tout le monde? C'est un petit ange du bon Dieu! Même pour son père, un véritable bourreau pour elle, elle a des mots si attendrissants et de tels accents de tendresse! C'est à pleurer, quoi!

Huberte avait les larmes dans les yeux, elle était si émue qu'elle ne pouvait pas prononcer une parole.

— Elle est si bonne! si douce! poursuivait la vieille femme. Je ne sais pas comment on a le cœur de faire du mal à ça!

— Il est dur pour elle? demanda Huberte, dont le sang semblait pétrifié.

Gertrude haussa ses rudes épaules.

— Ça n'a pas de bon sens! C'est-à-dire que ce n'est pas croyable et que par moments, si je m'écoutais, j'ouvrirais toutes grandes les fenêtres et crierais aux voisins: « Venez fouetter ce monstre! »

Huberte était devenue livide.

— C'est à ce point? s'écria-t-elle. Ah! le misérable! Il la bat?

— Il ne la bat pas, madame. Sans cela j'aurais déjà prévenu la police. Non, il ne la bat pas, mais c'est pire!

— Que fait-il donc?

— Il ne la laisse jamais sortir d'abord. Puis il la fait travailler... constamment.

— Travailler?

— Des ouvrages stupides. Copier des bandes pendant des nuits entières, et sans feu, sous prétexte qu'ils ne sont pas riches, qu'il faut faire des économies et qu'elle doit travailler pour l'aider.

Et le pauvre petit ange gobe tout cela.

Elle croit son père très pauvre.

— Et il n'est pas pauvre?

— Allons donc! Je le vois constamment détacher des coupons, qu'il va ensuite toucher.

Plus il s'occupe d'affaires auxquelles on ne comprend goutte... Il a un bureau dans le centre de Paris, près des boulevards, des manigances de je ne sais quoi.

Il a de beaux revenus, j'en suis persuadée... Mais il vit en grigou.

Il est avare que c'est une horreur! Huberte était stupéfaite.

— Avare?

Et elle ajouta pour elle-même:

— Comme il a changé!

— Je ne sais pas, dit la femme de ménage, s'il a changé, mais ce n'est sûrement pas à son avantage.

Et ours avec ça... toujours sombre, avec des yeux surnois qui m'épouvaient.

C'est un homme né méchant ou il a dû beaucoup souffrir, et maintenant il paraît en vouloir à tout le monde.

Huberte avait tressailli.

Oui, en effet, il avait dû souffrir terriblement, l'aimant comme il l'aimait, et c'était sa faute s'il était devenu ainsi.

Il avait eu autrefois des jours heureux, quand elle était près de lui.

Il n'était pas avare à ce moment. Il était plutôt prodigue, ne sachant pas résister aux plus fous de ses caprices.

La trahison de la femme aimée l'avait rendu ainsi, mais l'enfant en était-elle la cause et devait-elle en subir les conséquences?

Et Huberte pouvait-elle pardonner les douleurs infligées à sa fille?

— Ah! reprit Gertrude, il faut avoir bien envie de gagner sa vie pour vivre auprès d'un homme pareil!

Quand j'ai pénétré là-dedans pour la première fois, moi je ne savais rien. On m'avait dit: C'est un veuf vivant avec sa fille. La place est tranquille.

Je m'attendais à devenir pour la fillette une sorte de mère, à être chargée de la sortir, de la promener.

Et je m'en réjouissais à l'avance, car j'adore les enfants. Mais, va te faire fiche! Quand j'ai vu comment ça se manigançait là-dedans! il m'a fallu déchanter!

D'abord l'enfant je ne l'ai pas vue. Il y avait plusieurs jours déjà que je faisais le ménage dans la maison et je n'avais pas aperçu le bout de son museau.

Je me disais: Elle est peut-être malade. Elle ne se lève pas.

Mais pourquoi ne me laisse-t-on pas pénétrer dans sa chambre? Je ne comprenais pas. J'étais fort intriguée.

J'allais m'informer près de la concierge...

Cette femme venait d'entrer dans la maison. Elle ne savait rien.

Elle me dit: Paraît que c'est un original; il est comme ça. Il enferme sa fille. Il ne veut pas qu'on la voie.

— A-t-il peur qu'on la lui vole?

— Je ne sais pas.

Je n'étais pas beaucoup plus renseignée. Alors je m'efforçai d'apprendre par moi-même ce qui se passait et de me rendre compte des raisons obligeant cet homme, ce père, à tenir son enfant séquestrée.

Et bientôt je compris et je fus épouvantée.

Le misérable détestait son enfant!

Pourquoi? Je n'en sais rien. Mais c'était devenu évident pour moi, il ne l'aimait pas.

— Il était content de la voir malheureuse, ajouta Gertrude.

Quand j'eus fait cette découverte, je fus indignée et j'aurais tout de suite rendu mon tablier à ce méchant père, mais un sentiment de pitié me retint.

Je me dis que je pourrais peut-être un jour être utile à la pauvre enfant et empêcher en tout cas qu'on la martyrisât devant moi.

Et, en effet, quand je suis là, il n'ose pas trop la maltraiter.

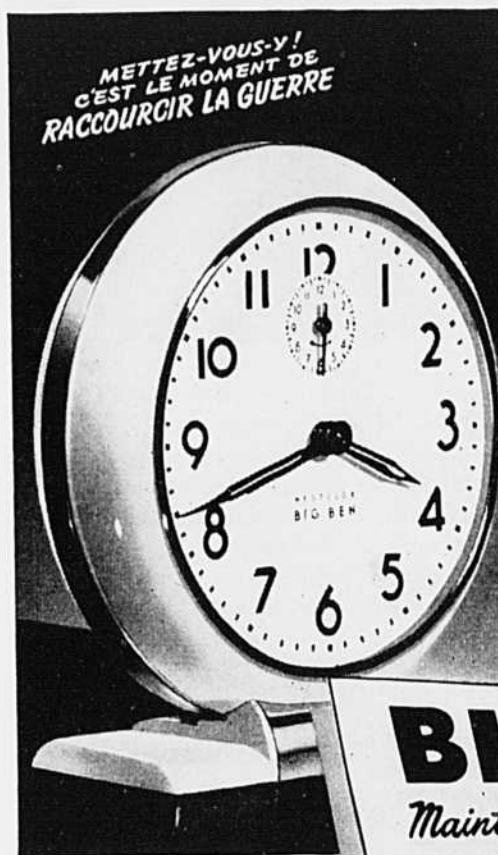
Mais il ne la laisse jamais seule avec moi, et quand il sort, il l'enferme à double tour dans une pièce dont je ne puis pas approcher, car il condamne aussi la chambre précédant celle où est l'enfant.

Et je ne puis pas causer avec elle, même à travers la porte.

Lorsqu'il est là seulement, je peux quelquefois m'approcher de la petite et quand il ne m'observe pas lui glisser quelques mots.

Et je ne me gêne guère pour dire au père son fait quand l'occasion s'en présente.

Ne perdez pas de temps



Aujourd'hui, alors que nous entrevoyons la Victoire, le temps est plus précieux que jamais. Faites que chaque minute compte. Assurez-vous que votre Big Ben est bien à l'heure. Portez-le à votre horloger, si le régulateur ne le garde pas bien réglé.

Le travail important que nous faisons pour la guerre nous empêche de fabriquer actuellement des Big Ben; par conséquent, si vous avez la chance d'en avoir un, prenez-en bien soin.

BIG BEN
Maintient l'Heure au Canada
WESTCLOX

WESTERN CLOCK CO., LIMITED, PETERBOROUGH, ONT.



L'antiseptique que le monde attendit près de soixante ans

Depuis que les microbes sont connus, on a trouvé, pour les détruire, une foule de produits chimiques, mais presque tous toxiques. Fait étrange, les microbes qui engendrent les maladies sont d'une substance quasi identique à celle des cellules qui entretiennent la vie.

Trouver un agent destructeur des microbes qui laissât intact les tissus

anatomiques, tel fut le problème qui dérouta le monde médical durant deux générations. Ce problème est maintenant résolu grâce à 'Dettol', l'antiseptique moderne.

Les microbes de l'infection ne résistent pas à 'Dettol'; cependant, 'Dettol' est doux et sans danger pour les délicats tissus du corps humain.

**CE BEAU
JOUR
LUIRA!**



Un jour il reviendra, votre futur époux
Et réalisera vos désirs les plus doux —
La guerre terminée, plus de vaines alarmes,
Le monde libre enfin de carnage et de larmes.
Préparez le trousseau tout en rêvant au jour
Où s'épanouira votre sincère amour;
Nous façonnons pour vous, avec soin et adresse
L'Argenterie King's Plate dont le charme ne cesse!

**VÉRITABLE
Argenterie
KING'S PLATE**

McGLASHAN, CLARKE COMPANY LIMITED
NIAGARA FALLS, ONTARIO

Superbes
Dessins
Mayflower
et
Inspiration

Protégée par
la saillie
visible
d'argent
solide



Ceux qui s'abonnent
à ces

Trois Magazines

s'assurent une lecture abondante, régulière et variée. S'abonner au SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM, c'est pour la somme modique de \$5.00, remplacer, dans une large mesure, les sorties coûteuses, les distractions onéreuses, qu'on doit éviter en temps de guerre. Bref, s'abonner à nos trois magazines, c'est s'informer intelligemment tout en se distrayant.

COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

IMPORTANT: Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom _____

Adresse _____

Localité _____ Province _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, (18) P.Q.

Ainsi, il y a deux jours, j'ai surpris l'enfant à six heures du matin en train de copier des bandes.

La pauvre petite avait passé la nuit à ce travail.

Je l'ai envoyée se coucher, et ce que j'ai dit au père! Je l'ai menacé de la police! des voisins. J'ai déclaré que j'allais ameuter le quartier.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Rien... Il paraissait tout penaud. Il m'a renvoyée à ma cuisine.

Mais je me disais:

« Ah! si j'avais quelqu'un voulant me seconder! Si je connaissais la mère de l'enfant! Ou quelqu'un s'intéressant à elle, avec plaisir je jouerais un tour à ce monstre! »

Et on eût dit que le ciel avait exaucé mon souhait, car le lendemain même je vous ai vue.

Ah! je vous ai reconnue tout de suite, ou du moins j'ai deviné tout de suite qui vous étiez.

Ça se sent, ces choses-là!

Je savais d'ailleurs, à ce moment, que l'enfant avait une mère... dont son père était séparé.

Et j'en avais conclu que c'était à cause de la mère que le père détestait l'enfant.

La mère avait dû lui faire des misères, et il se vengeait sur la pauvre petite.

Je comprenais les raisons de sa rancune, mais il ne me paraissait pas moins odieux.

Cette innocente n'était pas cause, elle, si le père et la mère étaient brouillés.

— Je n'ai jamais aimé mon mari, dit Huberte, sortant enfin de l'espèce de torpeur douloureuse avec laquelle elle avait écouté le récit de la femme de ménage. Et il savait que je ne l'aimais pas, que j'en aimais un autre et que je ne l'aimerais jamais. Néanmoins, il a voulu faire de moi sa femme. On m'a contrainte, j'étais si jeune alors! à ce mariage qui me répugnait.

Mais quand j'ai retrouvé plus tard celui dont on m'avait séparée...

— Je comprends, interrompit Gertrude. Vous êtes allée à lui et vous avez laissé l'autre.

Et il a gardé votre fille pour se venger.

— Une fille qui n'est pas à lui.

— Pas à lui?

— Non, à mon ami et à moi. Et il le sait!

— Il le sait? Ah! s'écria la femme de ménage, je comprends tout, maintenant.

Mais il faut sortir cette enfant de ses griffes!

— Je ne vis plus que dans cet espoir, fit la mère, dont les yeux ruisselaient de larmes.

Et je suis venue ici pour vous demander de m'aider.

Ai-je tort de compter sur vous?

— Non, dit aussitôt la brave femme, assurément non. Mais ça ne sera peut-être pas très facile...

— Pas facile.

Huberte semblait atterrée.

— Le misérable prend si bien ses précautions! On dirait qu'il a peur qu'on vienne lui voler sa fille, et il se tient sur ses gardes constamment.

Et deux femmes seules ne peuvent pas grand-chose.

Mais, ajouta Gertrude, s'interrompant soudain, nous ne sommes pas seules...

Nous avons le père.

Pour toute réponse, Huberte éclata en sanglots.

II

IL Y EUT entre les deux femmes un long silence. Gertrude, stupéfaite de cette explosion de douleur soudaine, contemplait avec effarement cette femme versant d'abondantes larmes si amères.

Elle n'osait pas l'interroger, mais Huberte parla, ne pouvant contenir

plus longtemps le chagrin sans nom qui l'étouffait.

— Le père, s'écria-t-elle en sanglotant, il m'a abandonnée... il ne m'aime plus... et je ne puis plus compter sur lui. Je n'ai plus rien à attendre de lui. Je n'ai plus rien à attendre de lui. Et c'est pour cela que je veux partir.

— Et sa fille? interrogea Gertrude.

— Y pense-t-il seulement? Il devait me la rendre, la remettre en mes bras, et nous aurions vécu tous les deux avec elle. Il me l'avait promis, il me l'avait juré cent fois. Il a tout oublié!

Et la jeune femme recommença à pleurer.

Gertrude la contemplait, prise soudain d'une étrange pitié pour cette femme si jeune encore, si jolie, paraissant si sympathique, que tout le monde aurait dû adorer, et si cruellement abandonnée.

Elle eut un geste rude, et ce cri lui échappa:

— Oh! ces hommes! quand on veut compter sur eux!

Ainsi, interrogea-t-elle ensuite, il est parti?

Huberte inclina la tête, incapable de parler, tant les sanglots la suffoquaient.

— Avec une autre?

Elle fit le même geste.

— Et vous en avez été avertie?

— Par mon mari, dit Huberte.

— Votre mari, le père?

— Le père, ou du moins le prétendu père de Gisèle, Constant Rivard, enfin!

— C'est lui qui vous a prévenue?

— Oui.

Et mieux que prévenue. Il m'a conduite lui-même à l'endroit où mon ami me trahissait, dans la chambre même où il m'avait trahie, et où il avait amené le mari de l'autre femme.

Gertrude poussa un cri:

— Vous avez lu?

— Mais j'ai lu ça!

— Oui, dans le « Quotidien », un journal que M. Rivard a acheté hier soir et qu'il parcourait avec tant d'attention que je l'ai pris ce matin pour le lire aussi. Et j'y ai vu une étrange histoire.

Un M. du Pontavisse.

— C'est bien cela, dit Huberte... Le journal en parle?

— Tout au long... Et ils ne doivent pas être à la noce les deux amants, car le mari promet une vengeance terrible.

Il veut les tuer tous les deux!

— Vous avez ce journal? demanda Huberte.

La femme de ménage alla le chercher.

— Le voici!

Huberte le parcourut rapidement. Elle lut les menaces proférées par M. du Pontavisse à l'adresse de ceux par qui il avait été trahi et bafoué.

Et une grande amertume envahit son âme. Son malheur était plus complet encore qu'elle ne l'avait cru.

Jusqu'au dernier moment, elle avait espéré un revirement possible chez son amant.

Maintenant, elle ne pouvait plus compter sur rien. Elle ne devait se faire aucune illusion, conserver même l'ombre d'un espoir.

Silvère, si tant était qu'il eût gardé pour elle un reste de sentiment, Silvère se devait désormais à la femme qu'il avait séduite. Son devoir était de la protéger contre les fureurs d'un mari affolé.

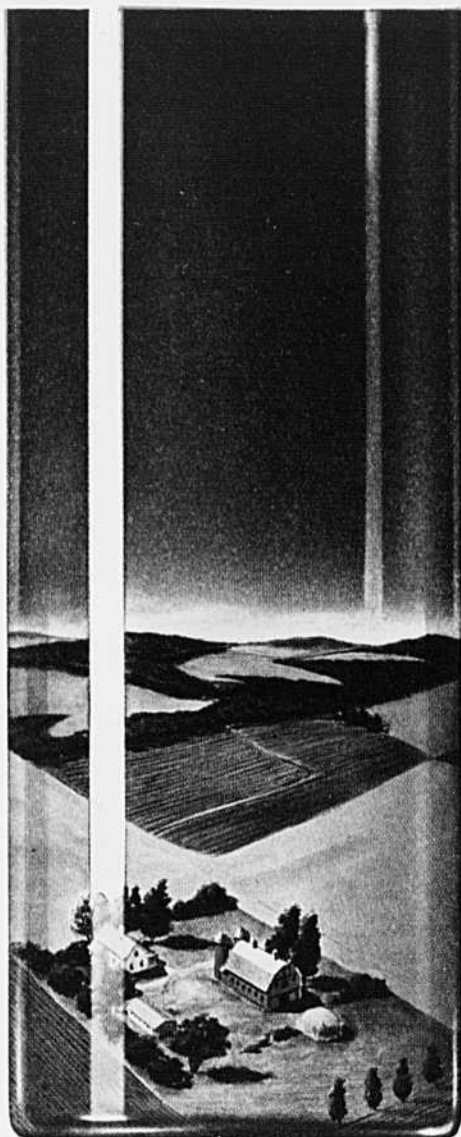
Elle ne le reverrait plus, et tout était bien fini pour elle!

Et quel scandale cela allait soulever! Pendant des semaines des mois peut-être, on parlerait de cette histoire.

Le nom de Silvère serait accolé à celui de Mme du Pontavisse.

Tout le monde saurait qu'il est son amant.

[Lire la suite page 43]



RENCONTREZ Le Professeur Green Giant, S.S. (Savant dans la Culture du Sol)



Votre vieil ami, le "Green Giant", ne détient aucun diplôme d'une Ecole d'Agriculture, mais un grand nombre qui travaillent pour lui en détiennent un.

Ils savent que nous sommes favorisés par la possession du meilleur sol au monde pour la culture des pois et du blé-d'Inde — et ils savent ce qu'il faut faire en recherche et travaux scientifiques pour rendre ce sol encore plus propice pour la culture du blé-d'Inde Niblets Brand aux grains les mieux fournis et des Pois "Green Giant Brand".

Mais nous allons plus loin que cela: nous forçons les pieds de blé-d'Inde et les vignes de pois à nous dire "comment les choses marchent".

Si une chose en croissance cache une faim quelconque, ça se voit en peu de temps dans le tube d'essai. Coupez en morceaux un bout de pied de blé-d'Inde ou de vigne de pois, versez certaines préparations chimiques dessus, et vous pouvez dire en un instant si le sol lui donne assez d'azote, de potassium, de phosphore et autres éléments nutritifs pour produire une plante vigoureuse et des grains de blé-d'Inde bien remplis ou des gousses abondantes en pois.

C'est là une seule des raisons pour lesquelles nous sommes capables de récolter du blé-d'Inde et des pois si riches et si savoureux, saison après saison, et d'en récolter en quantité suffisante pour nos forces armées et pour vous. Nous conservons nos plantes toujours en bonne santé.

Empaquetés par Fine Foods of Canada Limited, Ste-Martine, P.Q. Aussi metteurs en conserves de: Pois "Green Giant Brand", Niblets Brand "Mexicorn", Fèves "Green Giant Brand Cut Golden Wax", Blé-d'Inde "Del Maiz Brand" Style à la Crème et les Asperges "Green Giant Brand".

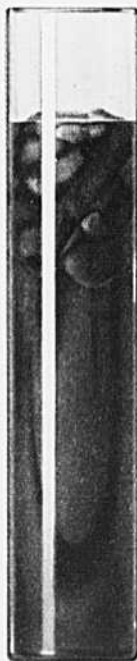
ESSAI AU POTASSIUM

L'opaque couleur jaune crème indique que la plante reçoit la potasse dont elle a besoin pour développer une plante vigoureuse, faire mûrir les épis et produire des grains riches.



ESSAI À L'AZOTE

Cette couleur bleu foncé indique que la plante reçoit l'azote qu'il lui faut pour le développement d'une plante d'une santé capable de stimuler une forte croissance et de produire un feuillage d'un beau vert foncé.

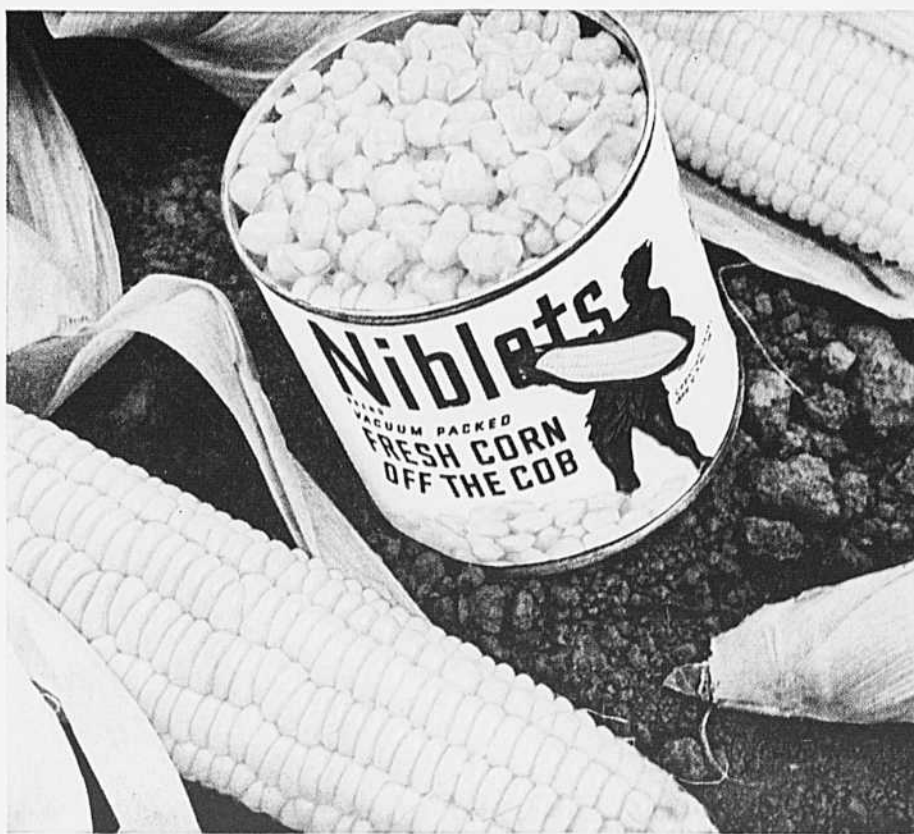


ESSAI AU PHOSPHORE

Si le bleu est chargé, cela indique que la plante reçoit tout le phosphore voulu pour former sa charpente, pour une maturation plus rapide et une nollinisation plus complète, et pour produire des épis bien remplis.



Blé-d'Inde "Whole Kernel Niblets Brand"
Pois "Green Giant Brand"
Mexicorn "Niblets Brand"
Fèves "Golden Wax Green Giant Brand"
Blé-l'Inde "Del Maiz Brand" Style à la Crème
Asperge "Green Giant Brand"



MCCARTHY REÇOIT UN BAISER

AU SECOURS!

MON HÉROS!

CE CAFÉ CHASE & SANBORN VA VOUS REMETTRE LES ESPRITS!

TOUTE MA VIE JE ME SOUVIENDRAI DE CELA!

QUE JE VOUS AI SAUVÉ LA VIE, MA TOUTE BELLE?

MAIS NON... DE CE DÉLICIEUX CAFÉ CHASE & SANBORN

CETTE SAVEUR PLOUS RICHE ELLE GAGNE DES AMIS NOUVEAUX CHAQUE JOUR

JOSÉ, TU AS RAISON! PLUS DE CANADIENS QUE JAMAIS ADOPTENT LE CAFÉ CHASE & SANBORN. C'EST UNE RÉVOLUTION NATIONALE EN FAVEUR DE LA SAVEUR!

UNE DEMI-TASSE DE SAVEUR? OU DU SAVOUREUX CHASE & SANBORN!

ESSAYEZ-LE, LES AMIS! C'EST LE CAFÉ SAVOUREUX TORRÉFIÉ AU CANADA

CHASE & SANBORN COFFEE

SEAL BRAND

ALL PURPOSE GRIND

ONE POUND NET WEIGHT

Gâteau aux pommes à la Hollandaise



qui demande PEU DE SUCRE!

Tendre et léger — fait avec la 'MAGIC'

Si vous désirez quelque chose de *vraiment* différent, essayez ce délicieux gâteau aux pommes à la Hollandaise. Il est croustillant, savoureux et constitue un excellent dessert — et sa recette ne requiert que très peu de sucre!

Pour obtenir de meilleurs résultats, employez toujours la Poudre à Pâte 'Magic'.

Gâteaux, biscuits, pâtés sont plus légers et plus délicieux quand vous employez la 'Magic'. Elle est toujours pure, saine et d'une efficacité éprouvée. Suivez l'exemple des experts en art culinaire — servez-vous de la 'Magic' pour un succès assuré.

GÂTEAU AUX POMMES à la Hollandaise

2 tasses farine	1 oeuf
1/2 c. à thé sel	4 c. à soupe sucre
4 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'	6 c. à soupe lait
	2 pommes
	4 c. à soupe beurre

Tamisez ensemble farine, poudre à pâte et sel; incorporez le beurre avec deux couteaux; ajoutez le sucre; mélangez légèrement. Mettez l'oeuf non battu dans une tasse, ajoutez le lait glacé. Façonnez la pâte sur planche enfarinée; déposez-la sur une tôle graissée. Pelez et coupez les pommes en huitièmes; pressez-les dans la pâte parallèlement. Saupoudrez de sucre et cannelle, parsemez de beurre; mélangez 2 c. à soupe de sucre pour 1/2 c. à thé de cannelle. Cuisez à four chaud, 400°F. durant 20 minutes.

FABRICATION CANADIENNE



Le Naufrage du Bonheur

[Suite de la page 40]

Et s'il était tué ?

Huberte en avait peur, car elle l'aimait encore malgré sa trahison.

Et elle passait ses journées dans des transes sans nom !

Elle laissa tomber le journal et demeura un long moment immobile, réfléchissant à son malheur, dont elle voyait désormais toute l'étendue.

Puis elle se remit, parut surmonter son chagrin et prononça :

— Il ne me reste plus que ma fille. Et ma fille n'a plus que moi.

Comment la reprendre ?

— Je vais y réfléchir, dit Gertrude, à qui la douleur de cette femme inspirait une pitié profonde.

Et si je ne réussis pas à vous être utile, croyez qu'il n'y a rien à tenter, car je vais faire l'impossible !

J'aurai tant de hâte maintenant d'arracher la pauvre petite à son bourreau !

— Oh ! ma bonne Gertrude, s'écria la pauvre mère, laissez-moi vous appeler ainsi, comme je vous serai reconnaissante de ce que vous ferez pour elle et pour moi !

— Revenez demain à la même heure, ici toujours, car il ne faut plus qu'on vous voie là-bas. Il est si soupçonneux ! Si le moindre doute et alors il n'y aurait plus rien à faire.

Si vous saviez quel homme c'est !

— Je le sais, hélas !

— Vous ne l'avez jamais connu tel qu'il est en ce moment ! N'est-ce pas infernal ce qu'il a été imaginer, se faire surprendre par le mari ? ...

— C'était pour se venger... dit Huberte.

— Je comprends bien, mais cette vengeance est-elle digne d'un honnête homme, d'un homme loyal, courageux ? ...

Ne devait-il pas, s'il avait à se venger de ce jeune homme, agir lui-même, le provoquer, que sais-je moi ? fit Gertrude.

— Il avait trop peur.

— Oui, voilà... il est lâche ! Il ne lui manquait plus que cela !

Ah ! si j'avais su, quand j'ai lu dans le journal cette affreuse aventure, que c'était lui, je n'aurais pas pu me contenir.

Et demain, quand je le verrai...

— Il ne faut rien lui dire, Gertrude, rien pouvant l'indisposer.

— C'est vrai... Je me contendrai donc. Mais j'avais déjà bien peu d'estime pour lui.

Comme je vais maintenant le mépriser !

Huberte s'était levée. Elle prit congé de la brave femme, qui alla la reconduire, sa lampe à la main, jusqu'au bas du tortueux escalier.

Et elle promit encore de revenir le lendemain.

Elle était si impatiente de savoir ce qui se passait dans la maison où vivait sa fille et si Gertrude avait trouvé quelque moyen de délivrer la pauvre petite !

Mais jusqu'à l'heure du rendez-vous Huberte ne vécut pas.

Tout ce qu'elle venait d'apprendre sur l'existence de sa fille, dont elle était inconnue, la navrait jusqu'au fond de l'âme.

Elle se représentait la vie de la malheureuse enfant dans sa chambre sans feu l'hiver, sans rayon de soleil l'été, et, ce qui était le pire de tout, sans caresse et sans affection.

Et elle se reprochait violemment son égoïsme. Tant qu'elle avait eu son amant près d'elle, tant qu'elle avait été heureuse, elle avait pensé à peine à la pauvre Gisèle.

De temps en temps, elle avait dit à Silvere :

— Il faut la reprendre à cet homme !

Le jeune homme avait répondu :

— Dès que nous trouverons une occasion favorable.

Puis ils pensaient à autre chose, à se prodiguer des caresses et à se dire des mots d'amour.

Ah ! quelle misérable mère elle était et si elle était punie, combien cette punition était juste et méritée.

Elle pensait maintenant, se jugeant elle-même, et l'angoisse causée par la situation dans laquelle sa fille avait vécu, par sa faute, disait-elle, lui faisait oublier son autre malheur.

Elle pensait moins à Silvere depuis qu'elle pensait davantage à Gisèle.

Elle cessait d'être aussi ardemment amante pour devenir plus mère.

Et le sort de sa fille l'inquiétait plus à cette heure que le sort de son amant.

Et on lui aurait dit de choisir entre les deux, sans hésiter, elle serait allée à Gisèle, quand, auparavant, elle aurait couru à l'autre.

Gisèle ne l'avait pas trahie, tandis que Silvere...

Son cœur saignait cruellement encore en pensant à l'abandon de l'aimé, mais elle se disait qu'elle oublierait bien vite toutes ses douleurs d'amoureuse si sa fille lui était rendue.

L'amour maternel remplacerait l'autre et si complètement, du moins elle se l'imaginait, à cet instant où elle avait le cœur lacéré par l'ingratitude de son amant !

Pendant toute la journée, elle avait ressassé ces pensées, attendant, avec anxiété, l'heure où elle entendrait parler encore de son enfant, désormais tout son univers.

Elle arriva chez Gertrude le cœur battant d'angoisse.

Et son premier mot fut :

— Eh bien ?

— Eh bien ! fit la femme de ménage, ce qui se passe là-bas est bien singulier !

Huberte était devenue toute pâle.

— Bien singulier ?

— On croirait que cet homme se méfie de moi, sans doute à cause de la sortie que je lui ai faite.

Il est devenu plus hargneux, plus insupportable que jamais, et surtout plus ombrageux. Figurez-vous que je n'ai même pas pu l'entrevoir.

— Gisèle ?

— Oui.

— Il ne la maltraite pas au moins ?

— Je ne le pense pas. La petite criait... et je n'ai rien entendu de toute la journée.

Si elle était morte, la pauvre enfant, elle ne ferait pas plus de bruit.

Huberte était devenue plus pâle encore.

— Morte !

— Rassurez-vous ! s'empressa de dire la vieille femme, elle n'est pas morte. Elle n'est même pas malade... Mais on lui a défendu sans doute de faire du bruit, de marcher !

Et elle se tient coite.

Si vous saviez comme elle est obéissante, la pauvre petite, et sage, et douce !

Et comme elle a peur de déplaire à cet homme qu'elle croit son père, et pour laquelle elle a autant de respect que d'affection, bien qu'il ne mérite guère ni l'un ni l'autre !

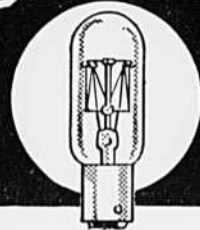
Un ange du bon Dieu, je vous dis ! et ne méritant guère d'être traitée ainsi !

Il a tant besoin d'affection, ce pauvre petit cœur, qu'il aime même ceux

CE QU'IL FALLAIT A LA MARINE!



UNE AMPOULE
CAPABLE DE RÉSISTER
À LA
VIBRATION



D'ABORD destinée aux machines à coudre, cette ampoule Edison Mazda était exactement ce qu'il fallait à la Marine pour un important service de guerre—une ampoule résistante aux vibrations. Ceci est une autre preuve de l'habileté des techniciens en éclairage Edison Mazda.

AMPOULES
**EDISON
MAZDA**

CANADIAN GENERAL ELECTRIC CO.
LIMITED

"Ca, c'est du bon café!"

LE CAFÉ
"SALADA"

NOUVEAU-DELICIEUX!



CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY LIMITED • MONTREAL CANADA
LAMPES • APPAREILS D'ÉCLAIRAGE • RADIOS ET LAMPES • APPAREILS ÉLECTRIQUES



DETECTIVES

Agents-Secrètes. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir Detectives. Ecrivez immédiatement à M. L. Julien, Casier 25, Station T., Montréal.

Pour...

- ...connaître la vie intime des grandes vedettes de cinéma.
- ...voir un magnifique choix de photos de vos artistes préférés.
- ...lire des articles intéressants, souvent écrits par de grandes vedettes.
- ...un magazine de cinéma qui donne, avant tous les autres journaux, les scènes des plus beaux films américains.
- ...lire les beaux romans d'amour qui sont l'œuvre d'excellents écrivains.

Lisez LE FILM régulièrement

Notre roman d'amour complet pour novembre :

UN PETIT BOUT DE FEMME par Cyril Danielli

Coupon d'abonnement

LE FILM

CANADA SEULEMENT

1 an	\$1.00
2 ans	\$1.50

IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal (18)

qui le détestent sans s'apercevoir de leurs sentiments!

Si cet homme n'avait pas des entrailles de tigre il ne pourrait s'empêcher d'être touché, attendri par tant de gentillesse.

Mais lui!

— Il doit être plus furieux encore, maintenant, dit Huberte, depuis que j'ai refusé de rentrer avec lui.

Et sa colère va retomber sur la pauvre petite! Oh! il faut l'arracher de ses mains, il le faut! s'écria la mère.

Elle s'était levée, frémissante, pleine de résolution, et elle était si belle ainsi, élégante et haute, avec des éclairs dans les yeux, que Gertrude, toute femme du peuple qu'elle fût, ne put s'empêcher de l'admirer.

Elle murmura :

— Je ne sais pas si cela ou autre chose le rend furieux, mais aujourd'hui, il m'a paru effrayant.

— Effrayant! répéta Huberte épouvantée.

Et aussitôt :

— Vous le voyez bien, Gertrude, il faut agir, il faut sauver ma pauvre enfant!

Tout ce que vous me demanderez, tout ce que je pourrai faire pour vous remercier, pour vous récompenser, je le ferai!

La brave femme s'écria :

— Oh! madame, je n'ai besoin ni de récompense ni de remerciement.

Je m'intéresse à cette enfant, à cette heure, autant que vous pouvez vous y intéresser vous-même, moins peut-être parce que vous êtes sa mère, mais à bien peu de chose près, et je serai suffisamment payée si j'arrive à lui assurer un peu de bonheur!...

Et, pour commencer, voici ce que j'ai fait, malgré toutes les difficultés, toutes les surveillances... Vous pourrez la voir demain.

Huberte jeta un cri.

— La voir!

— Oui.

Et la brave femme expliqua :

— J'ai pu parvenir à lui glisser un mot. Demain, à trois heures précises, elle ouvrira sa fenêtre. Oh! un instant seulement.

Et vous serez dans la cour, et elle saura que vous y êtes, vous, sa mère!

Et elle vous sourira et vous enverra un baiser.

Mais il faudra vous retirer vite et prendre garde d'être remarquée.

Huberte écoutait, extasiée.

Elle croyait rêver. Elle allait voir sa fille!...

Et, sous le coup de la joie causée par cette idée, elle se jeta au cou de Gertrude.

— Ah! Gertrude, s'écria-t-elle, ma bonne Gertrude, permettez que je vous embrasse!

Qu'ai-je fait pour que vous vous montriez si bonne pour moi et pour elle aussi?

— Vous êtes malheureuse, répondit simplement la femme de ménage, avec des larmes dans les yeux.

Elle ajouta :

— Ma vie n'a pas toujours été gaie aussi. Je vous raconterai cela plus tard.

Maintenant, partez, ajouta-t-elle avec un sourire brillant au milieu de ses larmes, et ne pleurez pas, pour être belle pour demain!

Huberte tressaillit.

Evidemment, les pensées et les expressions de cette femme n'étaient pas de sa condition.

Elle semblait aussi douée d'une éducation supérieure.

C'était sûrement une femme ayant eu des malheurs, comme on dit dans le peuple.

Huberte se sentit prise pour elle d'une violente sympathie. Elle ne la considéra plus comme une inférieure, mais comme une égale, une amie.

Elle lui serra tendrement la main et prononça avec un accent pénétré :

— Je n'oublierai jamais, Gertrude, ce que vous aurez fait pour ma fille et pour moi.

— Oui, oui, dit en riant la brave femme pour secouer l'attendrissement qui l'avait gagnée, nous réglerons nos comptes plus tard!

Et elle accompagna sa visiteuse, comme elle l'avait fait la veille, jusqu'au bas de l'escalier.

Le lendemain, à trois heures précises, Huberte se trouvait dans cette cour, cette cour boueuse, humide et triste, où elle était venue si souvent autrefois.

Il tombait une brume légère, mais froide, et la cour était déserte.

Deux ou trois camions seulement attendaient sous la brume, avec leurs lourds chevaux qui, de temps en temps, frappaient le pavé de sabots épais.

Personne ne les gardait. Personne ne paraissait s'occuper d'eux.

Huberte, pour n'être pas vue, se plaça derrière l'un d'eux, et les yeux fixés sur la fenêtre connue d'elle, elle attendit.

Son cœur battait à se rompre.

Allait-elle voir sa fille comme on le lui avait dit? Ou bien quelque incident empêcherait-il la fillette de tenir sa promesse?

Elle n'en savait rien, mais elle en avait peur, et elle ne pensait guère à ce moment à son amant et à sa trahison.

Elle était toute à sa fille, à sa fille chérie qu'elle aurait tant voulu presser sans les bras!

Et elle tremblait qu'on ne vint, qu'elle ne fût obligée de partir sans l'avoir vue.

Quelle déception cruelle ce serait!

Mais, pendant qu'elle se disait cela, que son esprit s'emplissait de ces terreurs, la fenêtre doucement s'entre-bâilla.

Et une tête très pâle, avec des yeux très doux, se montra dans le jour gris, toute souriante.

C'était elle!

Huberte étouffa un cri. Ses jambes chancelèrent et toute la flamme de ses yeux monta vers cette divine apparition lui faisant l'effet d'une aurore se levant.

La jeune fille se pencha légèrement.

On vit ses yeux s'illuminer aussi, car elle avait aperçu sa mère.

Et, du bout des doigts, elle envoya à Huberte un baiser dans lequel elle avait mis tout son cœur, toute son âme!

Huberte, lui répondit, plus pâle qu'elle encore, à demi-morte d'émotion.

Puis la fenêtre se referma et tout disparut.

Huberte comprit qu'elle ne devait pas rester là, que ce n'était pas prudent.

Et elle s'éloigna.

Mais elle emportait du soleil dans le cœur et du courage et l'oubli de tous ses malheurs.

Elle rentra chez elle transfigurée, et quand elle vit Gertrude le soir, elle lui dit :

— Maintenant il me serait aussi impossible de me passer de ma fille que de me passer d'air et de lumière.

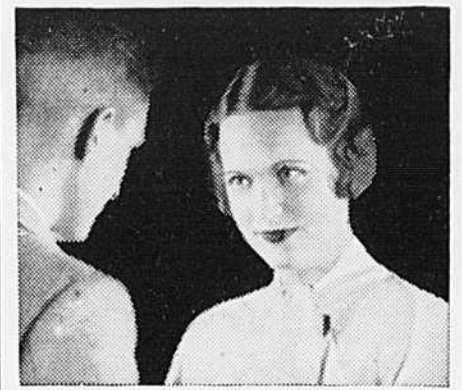
Qu'elle est jolie, qu'elle paraît douce et bonne! Quand je devrais la saisir violemment et l'arracher de force aux mains de son père, je l'emporterais! je l'emporterais!

Je ne veux plus qu'elle soit malheureuse, qu'elle vive loin de l'affection de sa mère!

Et je ne me pardonnerai jamais de ne pas m'être inquiétée d'elle plus tôt.

J'en suis cruellement punie, ma pauvre Gertrude, et j'ai mérité cent fois tous les malheurs qui m'arrivent.

Gertrude essaya de calmer la pauvre mère.



Ce que Toute Jeune Fille doit Savoir

Qu'il n'est pas obligatoire d'endurer des douleurs alarmantes et d'être fiévreuse à certaines époques. Qu'elle peut être soulagée en quelques minutes en recourant au Paradol du Dr Chase.

Que cette médecine est préparée tout spécialement à cette fin et n'a aucune suite désagréable.

Qu'elle n'a plus besoin d'hésiter à prendre des engagements mondains ou d'affaires à une certaine époque du mois.

Paradol, 35c dans toutes les pharmacies ou de la Dr. A. W. Chase Medicine Company, Ltd., Toronto, Canada.

PARADOL
du DR. CHASE
Pour le soulagement de la douleur

Rayonnez de Santé et Beauté

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? de vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement
confidentielle.

Mme CLAIRE LUCE,
LES PRODUITS SANO Enrg.,
Case Postale 2134 (Place d'Armes),
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom

Votre adresse

— Je m'occupe de vous, dit-elle, et bientôt vous aurez de mes nouvelles.
 — Vous me la rendrez ?
 — Je l'espère... préparez tout pour partir, et quand la date de votre départ sera fixée, je vous dirai ce que nous pourrions faire.
 Mais il faudra partir sur l'heure.
 — Tout ce qu'il sera nécessaire de faire je le ferai pour avoir ma fille !
 Et Huberte s'éloigna, toute transportée, emportant au cœur l'espérance !

III

P LUSIEURS jours se passèrent pendant lesquels Huberte fut abasourdie du fracas fait dans la presse et dans le public par la singulière histoire de M. du Pontavisse et qui lui remettait à chaque instant sous les yeux, la trahison de son amant.

Elle était un peu étonnée de n'avoir pas reçu de lui un mot d'excuses et de congé, persuadée qu'il avait pour elle sinon plus d'affection, du moins plus d'estime.

On n'abandonne pas avec cette désinvolture une femme que l'on a aimée et qui vous aime quand on est un homme de cœur ou du moins un galant homme, et Huberte était persuadée que Silvère était l'un et l'autre. Il y avait donc là quelque chose qui la surprenait, qui lui semblait obscur, et certainement son esprit se serait acharné à creuser ce mystère, à deviner ce secret, si elle n'avait eu à ce moment d'autres préoccupations pour elle plus sérieuses.

Elle pensait avant tout maintenant à sa fille et attendait avec impatience que Gertrude vint lui dire.

— Tout est prêt. C'est pour demain. Demain elle sera dans vos bras.

Car elle ne doutait plus de la réussite depuis qu'elle savait qu'elle avait pour elle cette femme qui lui semblait intelligente et encore plus dévouée.

Mais les jours s'écoulaient sans qu'il y eût rien de définitif. Huberte continuait à voir presque tous les soirs la femme de ménage de son ancien mari, mais c'était pour recevoir chaque fois la même réponse décourageante.

— Rien de nouveau encore ?

Du côté de Constantinople, tout allait bien, Huberte pouvait partir quand elle le voudrait. On l'attendait même avec une certaine impatience.

La jeune femme avait la certitude de faire là-bas en très peu de temps une petite fortune dont sa fille chérie profiterait.

On l'assurait en effet qu'outre les leçons qu'elle pourrait donner et qui lui seraient payées très cher, elle vendrait facilement toutes les aquarelles qu'elle pourrait faire car son talent déjà était fort apprécié.

De ce côté-là donc tout allait le mieux du monde. C'est du côté de l'enfant que cela n'allait pas... que les choses traînaient et Huberte commençait à être inquiète.

Elle ne voyait pas Gertrude, sans que celle-ci se plaignît des singuliers

agissements, de l'étrange façon d'être de son maître, de la méfiance qu'il lui témoignait et de son humeur qui semblait devenir chaque jour plus sombre.

Gertrude avait même des inquiétudes sur son compte dont elle n'osait pas faire part à Huberte, de peur de lui mettre la mort dans l'âme.

Elle avait l'intuition, en effet, que Constant Rivard, sournoisement, préparait quelque mauvais coup.

De quelle nature ? Elle ne le soupçonnait pas, mais elle avait peur de lui.

Elle redoutait toujours une perfidie nouvelle de sa part.

Elle ne pouvait lui faire parvenir aucune communication.

C'est à peine si elle avait pu lui faire savoir un jour qu'on s'occupait d'elle, que sa mère se préparait à l'emmener.

Elle ne voyait plus Gisèle du tout. Depuis, plus rien !

Elle n'avait pu faire à la jeune fille aucune autre confidence.

Elle était donc obligée d'agir, de combiner un plan, où elle n'avait besoin de l'aide de personne.

Et c'est à cela qu'elle pensait sans cesse. Elle avait hâte aussi, presque autant que la mère, de délivrer la pauvre petite, dont la situation devenait de plus en plus lamentable.

Enfermée plus étroitement que jamais, obligée de se livrer à un travail fastidieux, elle devait s'ennuyer à périr. Elle pouvait même tomber malade sans que Gertrude en fût avertie.

Le père ne lui parlait pas de sa fille, et elle n'osait plus l'interroger.

Une fois par hasard elle avait demandé des nouvelles de l'enfant. Constant Rivard, au lieu de lui répondre, lui avait jeté un regard qui disait nettement : De quoi te mêles-tu ? qu'elle n'avait pas osé recommencer.

D'ailleurs, elle avait peur, en paraissant s'intéresser au sort de la fillette, d'exciter les soupçons, toujours en éveil, du père.

Elle contenait donc le mieux possible son impatience, et elle agissait en dessous sournoisement, comme Constant Rivard lui-même.

Enfin, un soir, vers neuf heures, comme Huberte, après avoir été chez Gertrude qu'elle n'avait pas trouvée, venait de se mettre au travail dans le petit atelier qu'elle s'était aménagé dans son appartement, elle entendit non sans surprise sonner à sa porte.

Elle était seule, n'ayant à son service qu'une femme de ménage qui couchait dehors et qui était déjà partie.

Elle quitta le crayon avec lequel elle dessinait et se dirigea vers la porte d'entrée en se demandant :

— Qui peut venir à pareille heure ?

Et, pas trop rassurée, elle demanda avant d'ouvrir.

— Qui est là ?

— Moi, Gertrude, ouvrez vite !

Je crois bien qu'elle s'empressa d'ouvrir.

[A suivre au prochain numéro]

L'Art de faire la Bombe

[Suite de la page 6]

il fallait faire aussitôt que possible l'épreuve d'explosifs très sensibles au choc ; on ne pouvait faire les essais voulus aux nouvelles usines et, en outre, les moyens ordinaires d'expédition n'étaient pas assez rapides. Il est alors arrivé à des hommes de science d'enrouler de dangereux fulminates dans une couverture et de les transporter eux-mêmes, soit par train, soit par auto. Quand ils avaient terminé leur essai, ils en télégraphiaient le résultat à l'usine.

Ce sont là des mesures qui n'avaient été ni suggérées ni autorisées, ni même connues officiellement. Si elles ont été prises, c'est qu'il s'est trouvé des gens prêts à risquer leur vie pour assurer des munitions à nos combattants.

Comme on le voit, "faire la bombe" en temps de guerre, militairement parlant, est un art et parfois plus que cela encore, c'est du véritable dévouement.

Soulage L'Enchifrènement, L'Éternuement, Les Misères du RHUME de CERVEAU

Quelques gouttes dans chaque narine agissent rapidement, au siège-même du mal.

DÈS l'instant où vous en mettez un peu (quelques gouttes) dans chaque narine, le Va-tro-nol commence à vous soulager de l'enchifrènement, l'éternuement, les souffrances, que cause le rhume de cerveau. Le Va-tro-nol — une médication spéciale — doit son efficacité aux trois choses importantes qu'il fait pour vous soulager de vos misères... (1) il réduit l'enflure des muqueuses... (2) apaise l'irritation... (3) aide à dégager le nez bouché par le rhume... facilite la respiration... et apporte un merveilleux soulagement ! Suivez les instructions dans le dépliant.

NOTA... Employé au moindre reniflement, éternuement, ou signe de rhume, le Va-tro-nol aide à empêcher bien des rhumes de se déclarer.

**VICKS
VA-TRO-NOL**

TROIS GRANDS AMIS

**LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE
et LE FILM**

pour seulement \$5. par année

— COUPON D'ABONNEMENT AUX TROIS MAGAZINES —

(CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines : LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

IMPORTANT. — Veuillez indiquer d'une croix () s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITÉE

975, RUE DE BULLION LA 9638* MONTREAL P. Q.

Ah! Voilà Le Nouvel INHALATEUR VICKS!

S'emploie à volonté.
Peu encombrant.
Soulage rapidement.



POUR RESPIRER PLUS LIBREMENT, quand vous avez le nez bouché par le rhume — portez dorénavant ce nouvel Inhalateur Vicks, "Reniflez-le" un peu, quand vous en sentez le besoin. Mis au point par les fabricants du Vicks VapoRub, ce nouvel Inhalateur Vicks n'est guère plus gros que le petit doigt, et il est bourré d'un médicament efficace qui DÉGAGE LE NEZ EN QUELQUES SECONDES!

Par les fabricants du Vicks VapoRub

DOULEUR "PÉRIODIQUE" DE LA FEMME



**Etat de faiblesse,
d'irritabilité et de nervosité**

Si, comme tant d'autres femmes et jeunes filles, durant certaine période vous souffrez de crampes, maux de tête, maux de dos et si vous éprouvez des sensations de nervosité, de fatigue, si vous êtes un peu cafardée — tout cela à cause de désordres fonctionnels mensuels —

Commencez dès maintenant — faites l'essai du Composé Végétal Lydia E. Pinkham pour vous soulager de ces symptômes. Non seulement il contribue à soulager les douleurs mensuelles, mais aussi la sensation de fatigue, de faiblesse, de nervosité qui les accompagne et qui est due à cet état particulier. Ceci à cause de son effet calmant sur l'UN DES PLUS IMPORTANTS ORGANES DE LA FEMME. Voilà un médicament qui seconde la nature et c'est la sorte qu'il faut se procurer! Suivre le mode d'emploi sur l'étiquette.

COMPOSÉ VÉGÉTAL LYDIA E. PINKHAM

**Lisez LE FILM
DE DECEMBRE — 10 cents**

AH, MEMOIRE !...

Si on vous demandait...

Lire les questions sur la colonne de gauche en prenant soin de couvrir celle de droite qui contient les réponses. Indiquer, après ce test, les réponses manquées pour ensuite les graver dans la mémoire. (1)

QUESTIONS

De quoi se compose le mortier ?

Que demande l'emploi du ciment ?

Qu'est-ce que le ciment armé ?

Qu'est-ce que le plâtre ?

Parlez-nous du granit.

Qui contribua le plus à populariser l'automobile ?

A qui devons-nous la vulcanisation du caoutchouc ?

Qu'est-ce que la vulcanisation ?

D'où la pomme d'Adam (renflement du larynx) tire-t-elle son nom ?

Qui a inventé l'ascenseur ?

Y a-t-il des arbres à lait ?

Quelle est l'épaisseur de la peau d'un hippopotame ?

Combien de fois le papillon et la mouche battent-ils de l'aile en une seconde ?

Qu'est-ce qui fait briller la nuit la luciole ou mouche à feu ?

(1) Ces questions et réponses proviennent des jeux de cartes "ENCYCLOPÉDIE" de l'abbé Etienne Blanchard qui nous en a autorisé la publication. On peut se procurer ces jeux de cartes "ENCYCLOPÉDIE" chez les libraires ou chez l'auteur, au presbytère Notre-Dame, Montréal. Six séries différentes de 260 questions chacune se vendant séparément au prix de \$0.35 l'unité.

REPONSES

— C'est un mélange de chaux, de sable et d'eau ; le mortier maigre contient beaucoup de sable et le mortier gras beaucoup de chaux.

— Un coffrage en bois servant de moule et qu'on retire après le séchage du ciment.

— C'est un ciment dans lequel on noie des tringles ou pièces de fer, ou un treillis métallique.

— C'est une pierre calcaire, cuite et réduite en poudre.

— C'est une roche dure à coloration variée... On en fait des colonnes, des monuments funéraires.

— Ford en Amérique et Citroën en France, par leurs véhicules à prix populaires.

— A Charles Goodyear, en 1839.

— C'est la préparation du caoutchouc à l'aide du soufre pour le rendre insensible à la chaleur et au froid. On vulcanise les pneus.

— C'est un morceau de fruit défendu qui se serait arrêté dans l'œsophage du premier homme.

— Otis, en 1861.

— Dans l'Amérique du Sud ; on les entaille comme nos érables, et l'on recueille dans des seaux un liquide rappelant et valant le lait.

— Un pouce et demi.

— Le papillon, neuf fois ; la mouche, 330 fois.

— Une substance phosphorescente qui la recouvre.

Dans le Monde Sportif

[Suite de la page 7]

8. — Couché sur le dos, se plier jusqu'à ce que la main touche la pointe des pieds, qui ne doivent pas quitter le sol. Beau travail des muscles de l'abdomen.

9. — Couché sur le dos, les bras tendus derrière la tête, lever et abaisser alternativement les deux jambes tendues.

10. — D'une importance capitale, la jambe gauche pliée, la droite tendue, le corps incliné en avant, faire tourner le buste vivement, en changeant de jambes. Tous les muscles sont sollicités.

11. — Le corps droit, les deux bras sont élevés simultanément et repliés de façon que les coudes arrivent à la ceinture et les poings à hauteur du cou. Excellent pour les deltoïdes.

12. Couché sur le dos, les bras tendus derrière la tête, effectuer dans l'air le mouvement du cycliste qui pédale.

13. — La jambe gauche tendue en arrière, la jambe droite pliée en avant, répéter le mouvement No 11. Travail des triceps.

14. — Pont écrasé des lutteurs.

15. — Le corps droit, élévation alternée des bras tenus toujours tendus. Assouplissement du thorax.

16. — Mouvement No 15 répété avec la position du No 13.

17. — Enfin, bras tendus en avant, fléchissement des jambes, le corps restant toujours vertical et les pieds ne changeant pas de place.

Essayez cela, tous les jours, mais n'oubliez pas les haltères au bout des bras pour chaque mouvement. Si vous n'obtenez pas de résultats autrement intéressants que ceux donnés par la machine à ramer et le rouleau (home-trainer), nous voulons être changé en obèse. Et quel châtiment !...



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

Le Traitement Myrriam Dubreuil

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6901, Ave de Chateaubriand
Case Postale, 2353, Places d'Armes,
Montréal, (10) P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

**GARÇONNETS
FILLETES
BAROMETRE
MAGIQUE
GRATIS!**



Vous pouvez obtenir ce merveilleux baromètre gratis. Il vous dit s'il fera beau ou si vous devez vous attendre à de la pluie ou de la neige. Vous saurez d'avance si vous pouvez aller patiner ou aller en pique-nique, et vos amis vous croiront magiciens. C'est très simple. Faites aujourd'hui une commande de \$5.00 de nos jolies cartes de Noël et de Nouvel An. Elles partent en un rien de temps. Puis vous nous envoyez l'argent et nous vous envoyons le baromètre **Gratis** et **franco**! Ecrivez-nous aujourd'hui. Un cadeau de plus pour la promptitude. N'envoyez pas d'argent. Nous avons confiance en vous.

Dépt. B-5 Les Gens de la Médaille d'Or,
1440 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal.

La Reine des Sioux



TRENTE-NEUVIEME EPISODE



1—Les derniers mots de Kana, pendant qu'il tombait mourant contre la véranda de la maison de ferme, causèrent beaucoup de surprise au capitaine Lépine et à ses hommes. "Je soupçonnais Leroux d'être mêlé à cette affaire," dit enfin le capitaine. "Nous le pincerons maintenant!"

2—Mais Colombe Blanche ne partageait pas l'opi-



nion du capitaine; la capture du criminel lui paraissait plus difficile. Et, pendant que les soldats quittaient la place pour se rendre chez Leroux, elle fit part de ses craintes à Thomas. "L'Aigle Rouge est disparu!" dit-elle. "J'espère qu'il n'est pas en danger."



3—La petite reine n'aurait pas été aussi rassurée, si elle avait pu voir son ami Sioux à ce moment-là. Monté sur son cheval, rapide comme l'éclair, l'Aigle Rouge poursuivait Leroux sur une route étroite et périlleuse, au flanc d'une montagne.



4—Avec toute l'énergie du désespoir, le fermier malhonnête poussait sa bête à une allure folle, mais l'Aigle Rouge approchait rapidement et, arrivé tout près de lui, il se retourna sur sa selle et saisit Leroux par le cou. Un cri étouffé s'échappa de la gorge de Leroux. Il se sentit perdu.



5—Avec un bruit sourd, les deux hommes tombèrent sur le sol rocheux; enlacés tous deux, une lutte violente s'engagea bientôt sur le bord du précipice. Ils roulèrent ensemble, pendant quelques minutes, tantôt dessus, tantôt dessous, penchés sur le bord du gouffre.



6—L'Aigle Rouge triompha enfin. Leroux cependant fit un dernier effort. Il voulut pousser son ennemi par-dessus bord, mais il passa lui-même par-dessus le jeune Sioux et tomba dans l'abîme. L'Aigle Rouge parvint à se retirer du bord. Tout près sur la route, les soldats venaient.



7—Quelques secondes plus tard, le capitaine Lépine et ses hommes ainsi que Colombe Blanche, descendaient de cheval et le brave Sioux leur raconta ce qui venait d'arriver. "Et maintenant," ajouta-t-il, se tournant vers le capitaine Lépine: "Moi, l'Aigle Rouge, suis le chef des Sioux, et nous vivrons en paix!"



8—Il avait à peine fini de parler que Thomas Durand, se frayant un chemin à travers les soldats, arriva avec le vieux Daniel Laurent. "Excusez-moi un instant, capitaine," cria-t-il, "mon vieil ami veut dire quelques mots." Le bon vieillard souriait dans sa barbe blanche.

9—Il descendit de cheval et, posant sa main sur

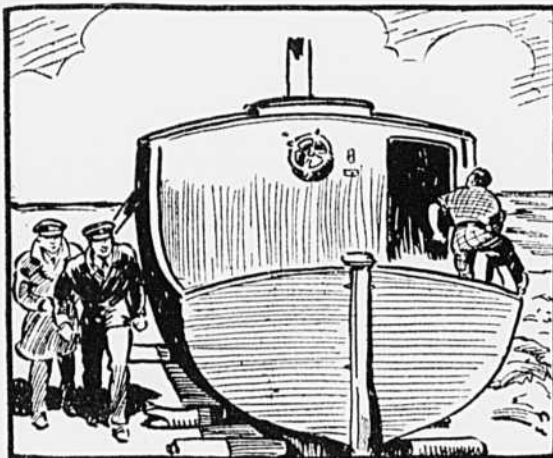


le bras de Colombe Blanche, il dit: "Cette jeune fille est en réalité Marie Duhamel. Elle est la propriétaire de la ferme que Leroux vola à son père." Le médaillon de la jeune fille prouva que c'était vrai. Elle vécut heureuse par la suite, Thomas demeurant son meilleur ami.

— FIN —

la CHASSE au TRÉSOR

TRENTE-QUATRIÈME EPISODE



1—André et Noirot, on s'en souvient, avaient refusé de dire à Corno où se trouvait Paul. L'Allemand demanda donc aux frères Legris de le chercher, pendant qu'il couvrait les deux amis de son arme. Paul se trouvait sur le Hareng Rouge, réparant le moteur.



2—Lorsqu'il entendit le coup de feu, il pensa qu'il se passait quelque chose. Alors, dès qu'il entendit venir les Legris il passa sur l'autre côté du bateau et c'est là qu'il vit Corno, gardant André et Noirot. Tenant une clé anglaise à la main, Paul se glissa vers le commerçant.



3—Le jeune homme apparut bientôt derrière Corno, il cligna de l'œil à ses compagnons et calmement mit sa clé anglaise sur la nuque du commerçant. "Jette ce fusil et haut les mains!" dit Paul fermement. Corno cria et obéit, croyant qu'il s'agissait d'un revolver.



4—Subitement les rôles changeaient pour les traîtres, Simon et Rémi Legris ainsi que Corno. Ils croyaient dévaliser les trois amis et ensuite les empêcher de quitter l'île. Mais Paul avait déjoué leurs plans et les jeunes gens reprenaient le dessus.



5—André s'empressa de prendre le fusil que l'Allemand avait laissé tomber. "Levez les mains tous les trois!" cria-t-il. Comme vous pouvez vous l'imaginer, Corno grinçait des dents de rage, réalisant qu'il avait été joué par Paul. "C'est bien fait!" dit le jovial Noirot.



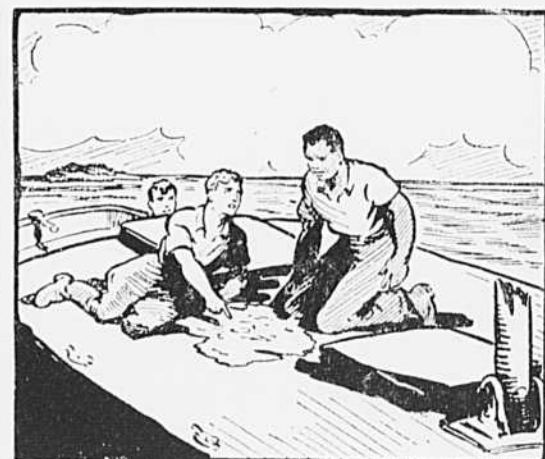
6—Mais ils avaient mieux à faire qu'à jubiler dans le moment. "Vous avez effrayé les indigènes qui nous aidaient à lancer notre bateau à l'eau," dit André. "Alors vous les remplacerez!" "C'est une bonne idée!" approuva Noirot. "Ramassez cette corde et mettez-vous à l'œuvre." "Je veux être pendu, si je le fais!" dit Simon Legris.



7—Noirot ne perdit pas son temps à discuter avec lui. Il lui rabattit sa main sur le côté de la tête. Tout en maugréant, les trois chenapans prirent la corde et commencèrent à tirer le bateau de l'endroit où la tempête l'avait lancé. Noirot se tenait derrière eux.



8—Constatant que Corno ne tirait pas, il lui mit son genou au derrière. Après cela, les trois individus réalisèrent qu'il était mieux d'exécuter leur tâche le plus tôt possible. Ce qu'ils firent. Enfin le Hareng Rouge était de nouveau à flots. André continua de couvrir ses ennemis de son arme.



9—Noirot et Paul étaient à bord et le moteur était en mouvement. "Vous nous retrouverez encore," cria un des Legris. "Nous vous rattrapons bien." "Vous attraperez autre chose aussi," leur cria Noirot. Lorsqu'ils furent loin de l'île, André sortit le plan du trésor et, avec Noirot, il l'examina.

[Suite au prochain numéro]

Rions, c'est l'heure...

— Est-ce que Jos a réellement voyagé beaucoup ?

— Oui, dans presque la moitié des pays où il dit avoir été.

— Quand vous êtes allé en Russie, avez-vous eu beaucoup de difficulté à parler le russe ?

— Non ; mais les gens du pays en ont eu beaucoup à le comprendre.

— Mon fiancé avait mis mon portrait sur son cœur et c'est ce qui a arrêté une balle qui l'aurait tué sans cela.

— Ce n'est pas surprenant, ma chère, tu as une face à arrêter pire encore qu'une balle.

— On me dit que je deviens chaque jour plus belle et que je rajeunis sans cesse.

— Plus belle, je ne sais pas, mais tu rajeunis certainement si l'on croit ce que tu dis ; l'année dernière tu avais trente ans et cette année tu n'en as plus que vingt-cinq.

— Moi, je n'épouserai qu'un homme sage, c'est-à-dire qui connaît la vie et en a souffert.

— Alors, épouse un veuf.

— Voilà une femme qui souffre beaucoup à cause de ses opinions.

— Elle s'occupe beaucoup de politique ?

— Non, mais son opinion est qu'elle peut chausser du trois alors qu'il lui faut du six, alors elle n'est pas précisément à son aise dans ses chaussures.

— Pauline, es-tu capable de garder un secret ?

— Certainement, mais je n'ai jamais de chance ; celles à qui je le raconte ne peuvent jamais retenir leur langue.

— Ma robe n'est-elle pas admirable ? tout le monde dit qu'elle est exquise.

— Elle l'est en effet, ma chère, votre couturière peut vraiment réussir à donner de la grâce à un manche à balai.

— M'emmènes-tu en auto jeudi prochain ?

— Oui, mais s'il fait mauvais temps ce jour-là ?

— Eh bien alors, viens me chercher la veille.

— Je suis allé passer la fin de semaine dans une place d'eau.

— Tiens ! ta femme m'a dit que c'était dans une ferme.

— En effet, mais c'est une ferme où l'on ne travaille qu'à la production du lait.

— Qu'est-ce qu'il a, ton chien, à hurler comme ça ?

— C'est parce qu'il est paresseux.

— Voyons, tu ne vas pas me faire croire que c'est la paresse qui le fait hurler !

— C'est pourtant tel que je te le dis ; il s'est assis sur le bout de cigare encore allumé que je viens de jeter et il est trop paresseux pour se lever et aller s'asseoir ailleurs.

— Est-ce que vos poules sont bonnes pondueuses ?

— Certain ! elles ne pondent rien que des œufs frais.

Un monsieur de la ville avait été passer ses vacances chez un fermier où il avait mangé du bon boudin et des bonnes grillades de porc ; il avait même trouvé tout cela si bon qu'il décida un jour de s'en faire envoyer par le fermier et il lui écrivit à ce sujet.

— Je regrette bien, lui répondit le fermier, de ne pouvoir vous donner satisfaction mais actuellement je ne fais plus l'élevage de porcs ; pour préciser, cela fait déjà quelques mois que j'ai abandonné ça, il n'y a plus de cochon ici depuis que vous êtes parti.

— Vous aviez bien des mauvaises routes dans votre pays.

— Oui, mais aujourd'hui nous n'en avons plus que des bonnes.

— Cela a dû vous coûter pas mal d'argent pour les remettre en parfait état.

— Pas un sou, mais nous avons employé le bon système.

— Lequel donc ?

— Nous appelons maintenant "chemins" toutes les mauvaises routes et ce qui ne comprend plus rien que des bonnes routes.

— Vous ne trouvez pas ce paysage admirable ?

— Euh !... ça me semble très ordinaire, comme partout ailleurs.

— Vous ne dites pas cela sérieusement ?

— Très sérieusement. Enlevez le lac, la montagne et la forêt et vous verrez qu'il ne restera ensuite pas grand-chose.

— Je suis allé en Grèce pour voir des vieilles ruines.

— Pourquoi aller si loin ? Dans n'importe quelle grande ville on voit des jeunes ruines et qui sont encore vivantes.

Un Boche était assis avec son jeune fils dans une taverne en Allemagne, c'est dire que cette histoire remonte avant la guerre, et le Boche faisait une leçon de morale à son fils ; il l'avertissait surtout des dangers de l'ivrognerie.

— Mon fils, lui disait-il, n'avaie jamais de bière plus que ton estomac ne peut en contenir ; être saoul est une disgrâce et un homme digne de ce nom sait toujours quand il lui faut s'arrêter de boire.

— Oui, papa, répondit le jeune Boche, mais comment savoir que l'on a trop bu et que l'on est saoul ?

Le père réfléchit un instant puis, pointant le doigt :

— Tu vois là-bas ces deux hommes qui traversent la rue ; si tu en voyais quatre c'est que tu serais saoul.

Le jeune garçon regarda attentivement dans la direction indiquée par son père puis, au bout d'un instant et d'un air étonné, il dit :

— Mais, papa, il y a seulement un homme tout seul qui traverse la rue.

Un bonhomme qui a l'air d'être copieusement paqueté s'adresse à un constable.

— S'il vous plaît, lui demande-t-il, dites-moi où c'est que je suis ici ?

— Au coin des rues St-Denis et Ste-Catherine.

— Ah !... mais j'aimerais un peu plus de détails... dans quelle ville que je suis ?...

5 PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES 5 GAGNANTS — 5 JEUX DE CARTES

Solution du Problème No 673

Problème No 672

Mme Louis-Laval Falardeau, 12, rue Dolbeau, Québec, P. Q. ; Mme Paul Mercier, Port Alfred, Chicoutimi, P. Q. ; Mme Gérard Bilodeau, 542, rue Orléans, Montréal, P. Q. ; M. Georges Ouellet, St-Alexandre, rang 2, Comté Kamouraska, P. Q. ; Mlle Hélène Choinière, 146, rue Principale, Granby-Sheffield, P. Q.

AVIS

Le rationnement des jeux de cartes nous oblige à n'offrir que cinq jeux par semaine.

P	E	R	I	O	D	E	O	E	D	A	M	E	S
A	G	E	N	D	O	G	M	R	O	M	E		
N	H	C	E	E	C	H	S	M	E	D	O	K	
A	L	E	S	E	H	L	I	S	L	I	O	R	
V	N	O	U	E	L	E	N	E	N	I	L	E	
E	T	E	C	E	R	E	S	T	N	H	M		
N	E	I	C	S	I	X	V	A	G	I			
T	E	C	O	N	I	H	N	I	N				
S	B	H	L	I	E	C	N	I	N	T			
F	H	L	O	K	T	H	I	Q	U	I			
F	H	B	O	S	C	H	O	S	P				
H	A	C	E	L	E	T	E	L	O				
R	C	S	O	O	S	R	N	H					
R	I	O	M	C	H	N	E	L	H	N	H	S	
E	H	O	S	A	L	I	E	R	L	E			

LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 674

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard).

Nom

Adresse

Ville ou Village

Province

Adresser : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

HORIZONTALEMENT

- De l'espèce du bœuf. — Recueil gradué de notes pour l'étude de la musique.
- Etablissements où l'on trouve une retraite dans l'indigence. — Grand échelas soutenant des pieds de vigne.
- Place publique où se tient un marché. — Préjudice. — Humeurs visqueuses aux yeux.
- Espace de terre entourée d'eau. — Lieu de l'arène où l'on tient les taureaux avant le combat. — Trois fois.
- Se sépare en rayons.
- Pronom. — Agréable. — Note de musique.
- Trace du pied sur le sol. — Appel de détresse. — Tête.
- Golfe de l'océan Indien. — Nourriture de nègres.
- Aride. — Ile de la mer Egée. — Planche de bois. — Opéra comique.
- Toi. — Mettre une garniture sous les caractères pour augmenter leur hauteur. — Adverbe.
- Touffe d'arbrisseaux sauvages et rameaux.
- A toi. — Assembles par une entaille deux pièces de bois. — Préposition.
- Assemblée législative. — Art de lancer. — Solanacée dont les feuilles se fument.
- Allongée. — Sorte de polypier qui sert à fabriquer des bijoux.
- Qui affecte une trop grande pureté de langage. — Chef-lieu de l'île Luçon.

VERTICALEMENT

- Exclamation d'insouciance. — Réponse vive à une raillerie. — Pièce de bois de la charrie.
- Tentai. — Couverte de lames de métal. — Gros marteau.
- Assemblage d'un grand nombre de maisons disposées par rues. — Pillage d'une ville. — Avoir à la main.
- Petite rivière de France. — Ville de Perse.
- Venue au monde. — Espace de terre entourée d'eau. — Cabriolet d'origine anglaise. — A toi.
- En les. — Préfixe. — Nœud de ruban de cheveux. — Conjonction.
- Fille de l'Océan et de Téthys. — Scorie sur le verre en fusion.
- Appareil pour garantir du soleil. — Port des anciens Etats de l'Eglise, près de l'embouchure du Tibre.
- Roi de Phrygie. — Oie sauvage.
- Interjection. — Linacée employée comme plante textile. — Juge des Enfers. — Cela.
- Masse d'eau entourée de terre. — Et le reste. — Monnaie japonaise. — A toi.
- S'éloigne rapidement. — Contrat aléatoire.
- Différentes parties d'une habitation. — Qui marque la preuve. — Peuple de l'ancienne Asie Mineure.
- Rivière de France. — Qui prend plaisir à faire du mal. — Bande de fer.
- Ville d'Autriche. — Mélange de sauces. — Instrument métallique.



Les Disques Columbia
présentent

Gaîté Parisienne
d'OFFENBACH

Gaîté Parisienne, le plus aguichant de tous les ballets, a fait l'objet d'un arrangement musical par Manuel Rosenthal, d'après une partition due au grand compositeur français Jacques Offenbach. Toute la musique respire une joie de vivre sans égale, et on y retrouve les motifs du célèbre *can-can*, cette danse si folichonne et si populaire à Paris vers la fin du siècle dernier. Efreim Kurtz, conducteur de ballet de renommée internationale, dirige l'Orchestre Philharmonique de Londres dans l'interprétation de ce morceau exécuté avec un brio remarquable. Série 113 — \$2.75.

LES DISQUES
Columbia
sont faits au Canada
à London, Ont., par



COUPON D'ABONNEMENT
LE SAMEDI
(Canada seulement)

1 an \$3.50
6 mois \$2.00

IMPORTANT — Indiquer d'une croix
() s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Ville

Province

POIRIER, BESSETTE & CIE LTEE,
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Notes Encyclopédiques

La Maison Wittelbach qui gouverna la Bavière de 1180 à 1918 peut probablement inscrire à son actif la plus belle collection de fous qu'il y ait jamais eus dans une même famille. Un des plus étranges de ces fous fut Otto Ier, né en 1850. Il était continuellement obsédé de l'idée qu'il devait tuer une personne chaque jour. Chaque matin il se plaçait à l'une des fenêtres de son château et, muni d'un fusil, il guettait les passants sur la route. Toutefois, un de ses gardes avait la précaution de lui remettre un fusil chargé seulement à poudre; d'autre part, un des serviteurs du château, habillé en paysan, allait se promener sur la route; le roi tirait sur lui, l'homme tombait comme s'il eût été touché réellement et le souverain qui en était convaincu se tenait ensuite tranquille jusqu'au lendemain où la même comédie recommençait. Il semble qu'un pays n'a pas le droit d'être fier d'avoir un souverain de cette espèce-là.

L'instruction militaire des Japonais fait un devoir aux soldats de se battre jusqu'à la mort et ce sentiment est si bien ancré dans leur esprit qu'ils ont conscience de ne pas avoir fait tout leur devoir quand il leur arrive de survivre à une guerre; ils rentrent alors dans la vie civile avec plus d'humilité qu'auparavant. S'ils écrivent, par exemple, un livre, la première chose qu'ils font dans la préface c'est de s'excuser d'être encore vivant.

D'après une loi passée en Allemagne en 1939, tous les citoyens mâles doivent leurs services à l'Etat depuis l'âge de dix ans jusqu'à la mort. C'est ainsi que, récemment, des garçons de treize ans seulement ont été incorporés dans la police avec les mêmes pouvoirs que les policiers ordinaires.

Cent vingt-cinq millions d'exemplaires de diverses cartes furent employés par les armées des Alliées pour leur préparation de l'invasion de l'Europe par la France.

En 1940, la B.B.C. de Londres faisait ses émissions en treize langues; ce nombre est certainement dépassé aujourd'hui avec les besoins de la propagande internationale.

Il y a cent ans, la main-d'œuvre était fort peu rétribuée en Silésie; un ouvrier travaillant chez lui de son métier gagnait environ soixante-quinze cents par semaine. Dans une manufacture, il gagnait environ une piastre et demie, toujours par semaine. En Prusse, où le travail était un peu mieux payé, la journée de douze heures n'était cependant payée que trente-deux cents.

L'ail a une odeur si pénétrante qu'on la retrouve dans le lait d'une vache qui aura respiré les émanations de cette plante pendant quelques minutes seulement.

De tous les germes qui ont fait l'objet d'études et de recherches scientifiques, il n'en est pas plus de trois pour cent qui sont susceptibles de causer des maladies.

Des deux cent cinquante alphabets dont l'humanité a fait usage, depuis les origines, pour le langage écrit, cinquante seulement sont encore en service et la moitié de ceux-ci sont employés aux Indes.

Le nom de Confucius n'est aucunement chinois mais simplement la forme latinisée de "Kung-Fu-Tze" signifiant le philosophe ou le maître Kung.

Les Indiens Jicaques, du Honduras, ont une telle crainte des maladies de la civilisation qu'ils ne veulent même pas toucher à mains nues tout objet provenant des hommes blancs sans l'avoir désinfecté pendant au moins deux jours au moyen de leurs procédés.

Un relieur de livres de New-York s'est fait une spécialité de donner à certains livres une couverture appropriée à leur sujet. C'est ainsi qu'il a relié en peau d'autruche des livres traitant des fermes d'autruches, en peau de zèbre rayée, des livres sur les prisons; en peau humaine des livres d'anatomie; des Bibles en peau d'agneau et des livres financiers en peau de requin.

Il faut faire évaporer environ trente-cinq gallons d'eau d'érable pour obtenir un gallon de bon sirop.

Les Chinois ont quatre jours fériés en l'honneur de Sun-Yat-Sen fondateur de leur république. Ce sont sa date de naissance, l'anniversaire de sa mort, la date de sa première installation comme président de la république et celle de son emprisonnement à la Légation chinoise de Londres.

Le savant anglais Tylor a étudié l'origine de cette coutume de la salutation au moment de l'éternuement, et, comme il l'indique avec raison, pour comprendre les divers usages qui se rattachent à l'éternuement, il faut se reporter à une doctrine fort répandue chez les races inférieures, où, de même que l'on regarde l'âme comme entrant dans le corps de l'homme ou en sortant, de même les autres esprits sont supposés pénétrer dans le corps des malades et les posséder. Tels sont les Zoulous, qui croient fermement que les esprits voltigent autour d'eux pour le bonheur ou leur malheur, selon le cas, et s'introduisent dans leur corps en y déterminant des maladies. D'après Callaway, un Zoulou a-t-il éternué: «Maintenant je suis béni, dit-il; l'esprit est venu avec moi, il est venu à moi.»

Pinkerton, d'après Bosman, dit qu'au siècle dernier, en Guinée, si un personnage important éternuait, ceux qui se trouvaient près de lui s'inclinaient en lui adressant toutes sortes de vœux.

D'après Barton, les nègres du Calabar, au contraire, repoussent celui qui a éternué comme un être malfaisant.

Pétrone mentionne le mot *Salve!* adressé à celui qui éternue. Pline le mentionne également au sujet de Tibère. Aristote rapporte que le peuple considérait l'éternuement comme un acte divin.

D'après Ward, à l'Hindou qui éternue, on dit: «Vie. — Avec vous», répond-il.

Tobim chayim, «Bonne vie», disent les juifs.

Gloire à Allah! disent les musulmans.

Wæs hæf, «Portez-vous bien», disait-on au moyen âge.

Que conclure de tout cela, si ce n'est que l'éternuement, de même que le bâillement, est une des nombreuses reminiscences des croyances primitives parvenues et conservées jusqu'à nous?

Les scaphandriers, les plongeurs, les ouvriers qui travaillent dans un caisson d'air comprimé sont sujets à de graves accidents. Sous l'influence de la pression élevée dans laquelle ils vivent, l'azote de l'air se dissout en forte proportion dans le sang. Si le retour à la pression atmosphérique se fait trop brusquement, si le plongeur remonte trop vite à la surface, l'azote, qui cherche à se dégager, ne peut être évacué assez rapidement par les poumons. Il se forme alors dans les vaisseaux sanguins des bulles de gaz, qui causent de sérieux troubles et même la mort.

L'hélium, gaz rare et léger, est peu soluble dans le sang. Inerte comme l'azote, il constitue, en mélange avec l'oxygène, une atmosphère respirable. Il se dissout en petite quantité dans le sang de ceux qui travaillent dans cet air artificiel, comprimé à une certaine pression.

Par ce moyen, le scaphandrier, qui, habituellement, met deux heures pour remonter de 250 pieds de profondeur sous l'eau, n'a plus besoin que d'une vingtaine de minutes.

La chambre de pression, où l'on traite les plongeurs accidentés, alimentée avec cet air à l'hélium, ramène aussi beaucoup plus rapidement le malade à son état normal.

L'hélium, malheureusement, est rare. Il ne se trouve guère que dans certains gaz naturels de l'Amérique du Nord.

Notre Couverture

Le transport en commun, si indispensable en soi, offre de grands désavantages, c'est entendu! Mais, par contre, l'atmosphère qu'on y trouve est tellement entrée dans nos mœurs que les premiers qui s'en plaignent, seraient sans doute les premiers à la regretter si, un beau jour, par un de ces prodiges tant vantés d'après-guerre et qu'on nous promet, l'ennui au moins bi-quotidien qui en résulte nous était supprimé comme par magie. Ne vous est-il pas arrivé, à vous-même, d'être distrait par ce spectacle varié qu'offre à votre vue la promiscuité du transport en commun? Qui n'a pas été à la fois intrigué et amusé de telle minidette qui dépensera jusqu'au dernier sou de sa tire-lire pour s'offrir telle extravagance vestimentaire? Qui n'a pas été étonné d'apercevoir, sur la banquette d'en face, tel bachelier pusillanime et valétudinaire profondément absorbé dans la lecture d'un de ces ouvrages autodidactiques aux titres ronflants de: "Deviens un Chef", "Sois Fort" ou "Face à l'Avenir"? Eh oui, qui n'a pas été témoin de ces paradoxes! C'est encore dans le bon vieux tramway que l'on trouve les traits particulièrement piquants de notre peuple montréalais. C'est comme pour démontrer le bien-fondé de cette réflexion que notre artiste s'est amusé à reproduire sous ses pinceaux la situation cocasse de cette charmante petite montréalaise qui, obstinément, cherche à oublier l'ennui du transport en commun en lisant un petit traité sur "La Joie de Vivre". Ses deux imposantes voisines la distraient bien un peu, mais consolons-nous, elle aura bien le temps de lire au moins un chapitre avant d'eng... le prochain malotru qui lui marchera sur son pied mignon!... Dessin en couleurs spécialement exécuté pour LE SAMEDI par Albert Chartier.

DRAPS ▼ TAIES D'OREILLERS ▼ ENSEMBLES WABASSO dans de Jolis Emballages de Fantaisie

pour les **Fêtes**

Luxeuse literie Wabasso, douce et confortable, finie d'un ourlet au point de bâtonnet, ou bordée d'un ourlet de couleur ou encore d'un ourlet au point de cordonnet en couleur. Six jolies nuances au choix, toutes garanties bon teint par Wabasso, — à l'épreuve du soleil et de la lessive.

Se présentent dans d'attrayants emballages de fantaisie où vous n'aurez qu'à inclure votre carte de souhaits des Fêtes.

Commandez les emballages d'étrennes Wabasso
à votre magasin habituel

Ensemble Manitou Wabasso . . . Un drap et deux taies d'oreillers, le tout bordé de couleur. Couleurs au choix : bleu, or, vert, rose, pêche et mauve.

Ensemble Concord Wabasso . . . Un drap et deux taies garnis de deux rangs de points de cordonnet sur l'ourlet. Couleurs au choix : blanc, bleu, or, vert, rose et mauve.

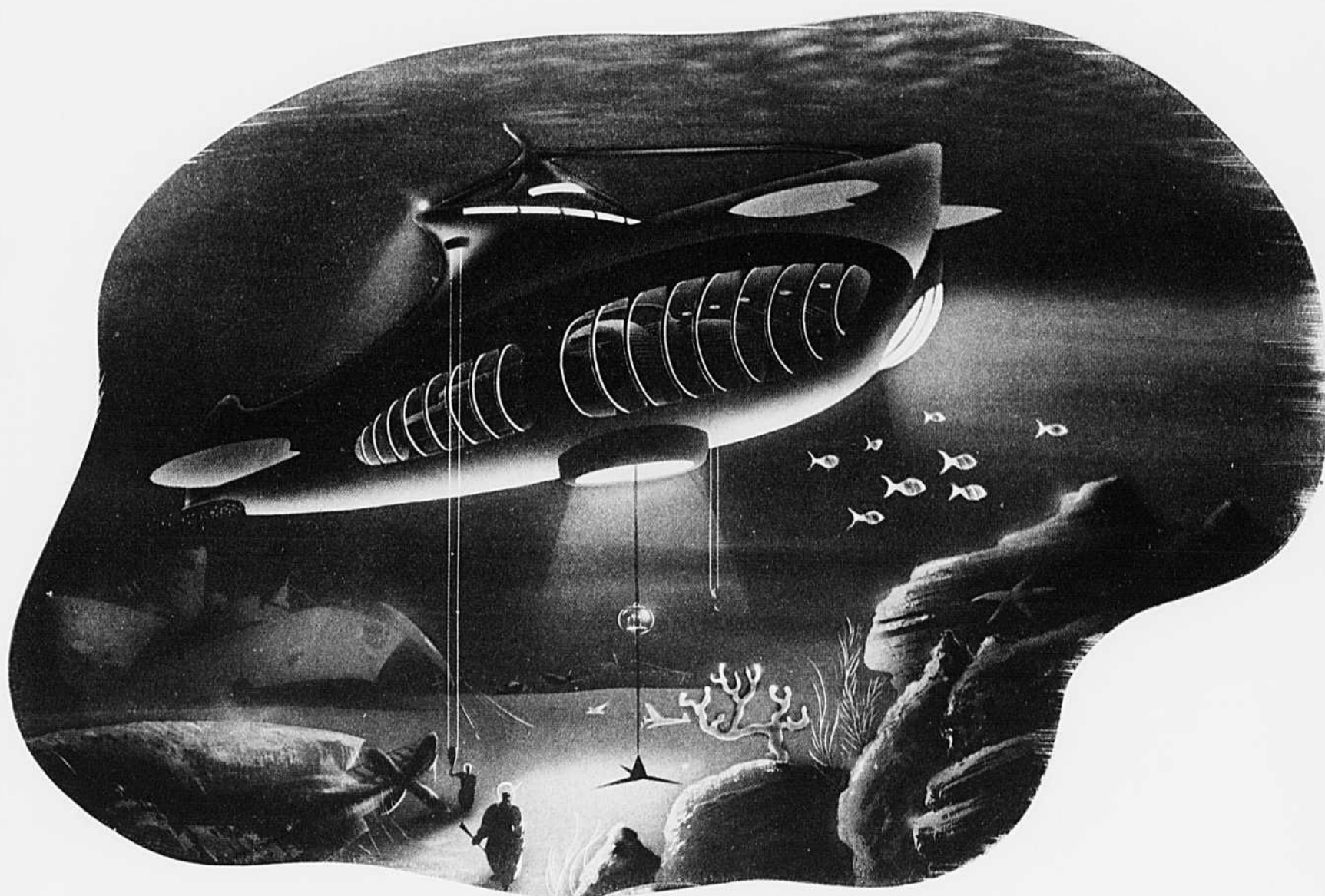
Ensemble Manitou Wabasso . . . Dans une boîte d'étrennes spéciale. Un drap et deux taies d'oreillers bordés de couleur. Couleurs au choix : bleu, or, vert, rose, pêche et mauve.

Exigez toujours cette
WABASSO



Marque de Fabrique
COTTONS

La mer rendra des trésors aux hommes qui pensent à demain



Le submersible de renflouement de demain ! . . . Plus de 40 millions de tonnes de cargaisons ont déjà été coulées depuis le début de la seconde guerre mondiale. Quel trésor de métaux et de marchandises non-périssables pourra être renfloué grâce à ces puissants submersibles équipés de câbles à renflouement et pourvus de chambres à décompression pour le travail des scaphandriers. Ils sont à se préparer selon les plans des
HOMMES QUI PENSENT À DEMAIN !

LES hommes qui pensent à demain sont à préparer pour l'après-guerre de tels travaux de génie maritime que le monde en sera étonné. Le renflouement des trésors enfouis au fond des mers par les submersibles géants est l'un des plus pratiques et des plus profitables.

Mais d'ici à ce qu'arrive le jour où hommes et machines seront disponibles pour pareils travaux il nous reste à rescaper bien des choses sur le front domestique.

Ainsi jamais le besoin de papier de rebut n'a été aussi grand. Récupérez-vous le vôtre? Il nous faut continuer à expédier au delà des mers des quantités énormes d'explosifs. Pour ceci il faut de la glycérine . . . et pour faire de la glycérine il faut des graisses de rebut. En récupérez-vous chaque goutte possible?

Dans une guerre comme celle que nous livrons il n'y a pas de repos pour personne, ni pour le combattant ni pour celui qui est à l'arrière. Aucun de nous n'aura terminé sa besogne tant que le dernier drapeau ennemi ne se sera rendu, où qu'il se trouve. Ceci signifie entre autres choses qu'il faut acheter de plus en plus d'Obligations de la Victoire et de Certificats d'épargne de guerre . . . et les garder.

Demain viendra . . . comme toujours est venu le lendemain . . . et ce sont les sacrifices consentis aujourd'hui qui feront que demain sera meilleur. Soyons *tous* aujourd'hui des HOMMES QUI PENSENT À DEMAIN . . . préparons demain dès MAINTENANT.

LA MAISON SEAGRAM

Les distilleries Seagram au Canada et aux États-Unis travaillent à la production d'alcool à haute preuve pour fins de guerre. L'alcool à haute preuve sert à la fabrication de poudre sans fumée, de verre qui n'éclate pas, d'instruments de navigation, de produits pharmaceutiques et de nombreux autres produits nécessaires en temps de guerre.